



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

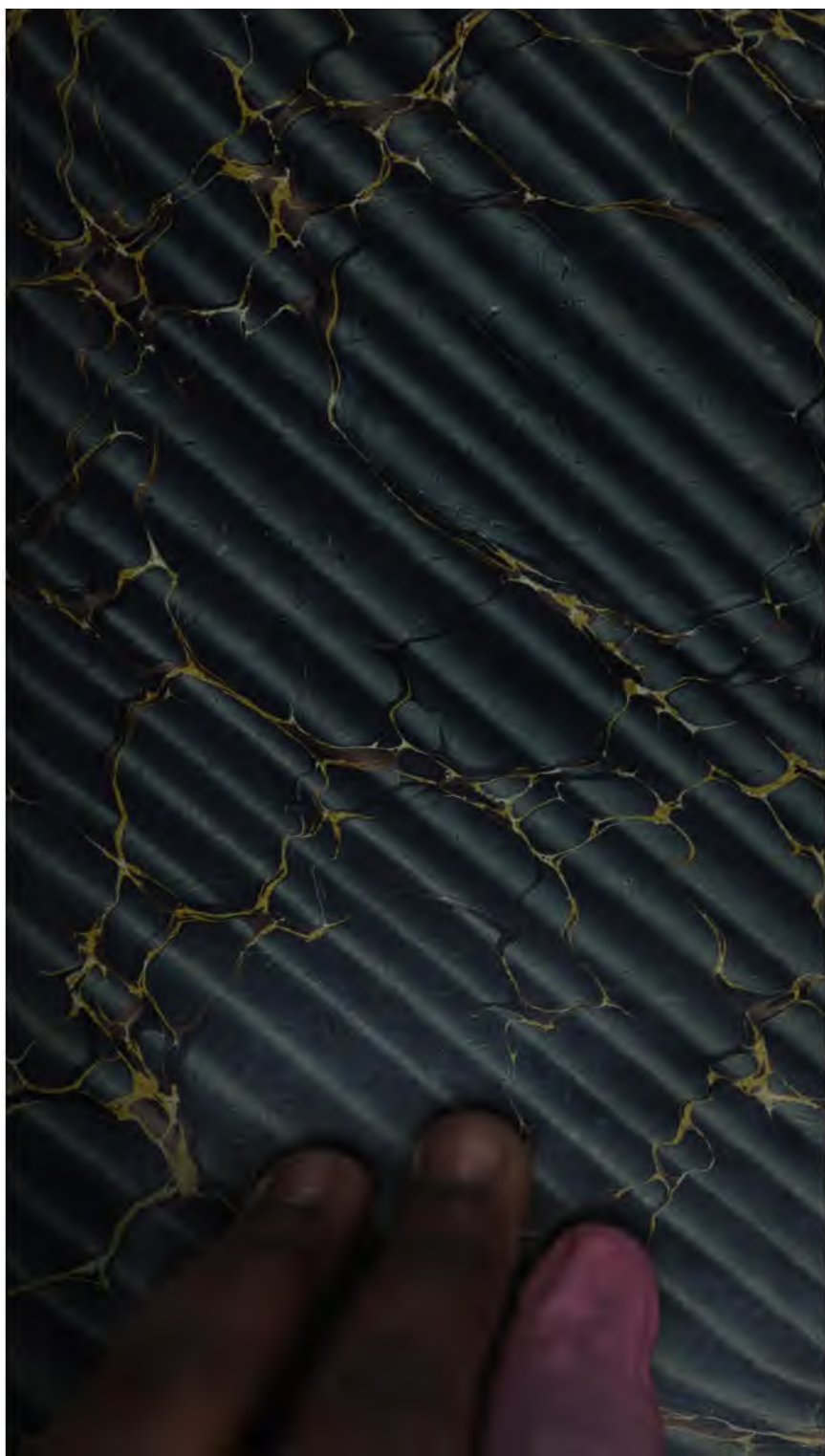


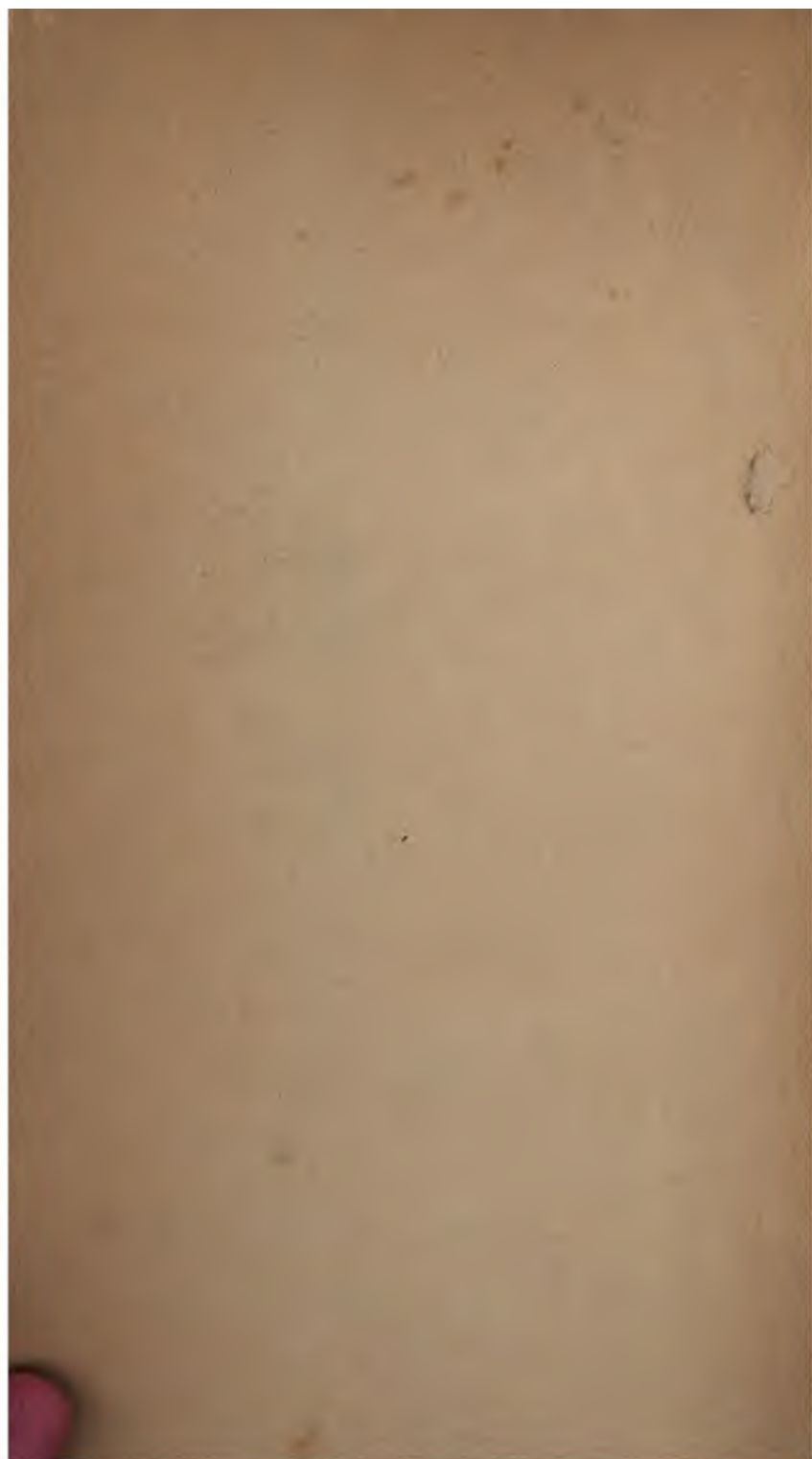


Library of the University of Michigan
Bought with the income
of the
Ford - Messer
Bequest

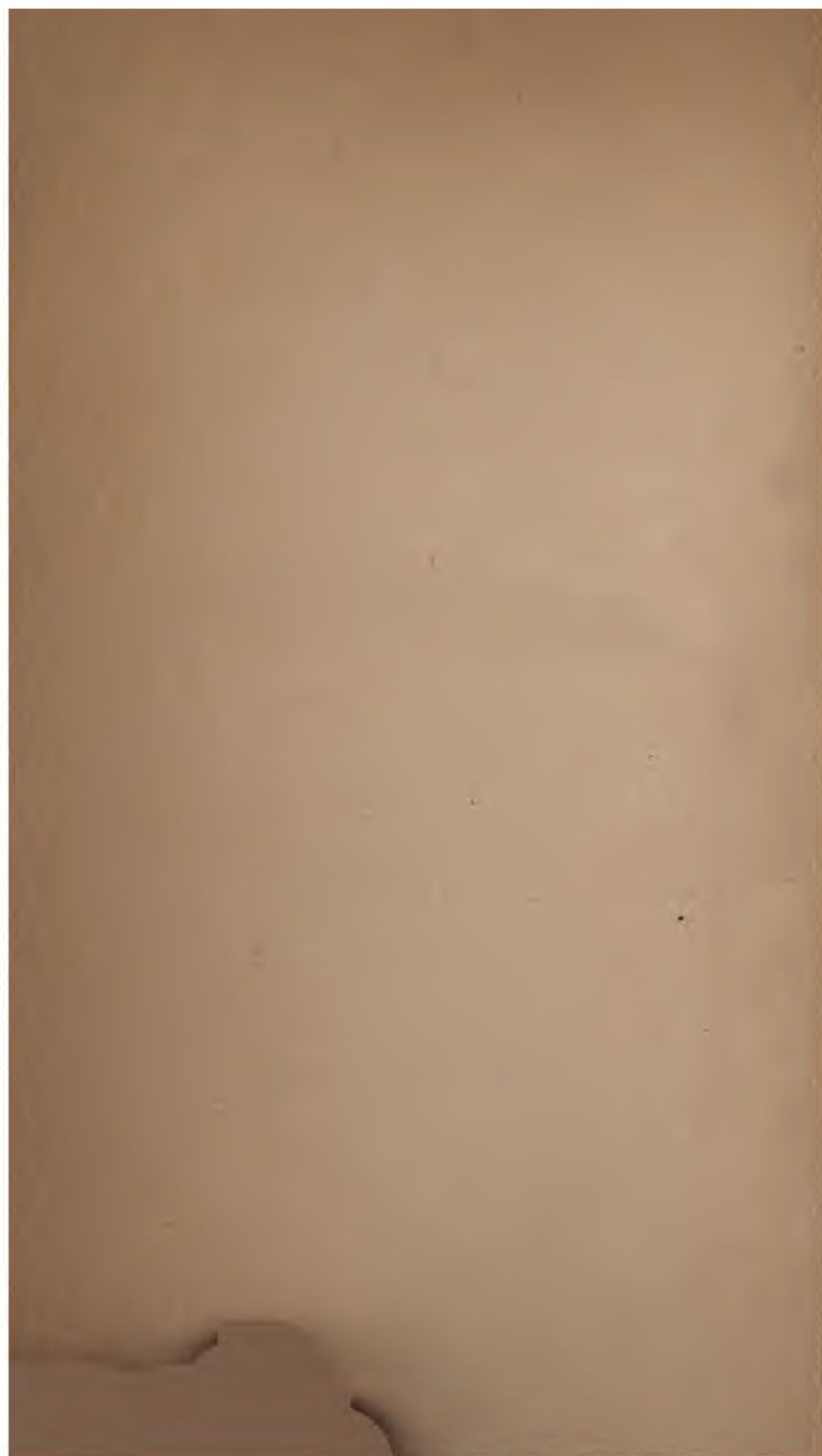


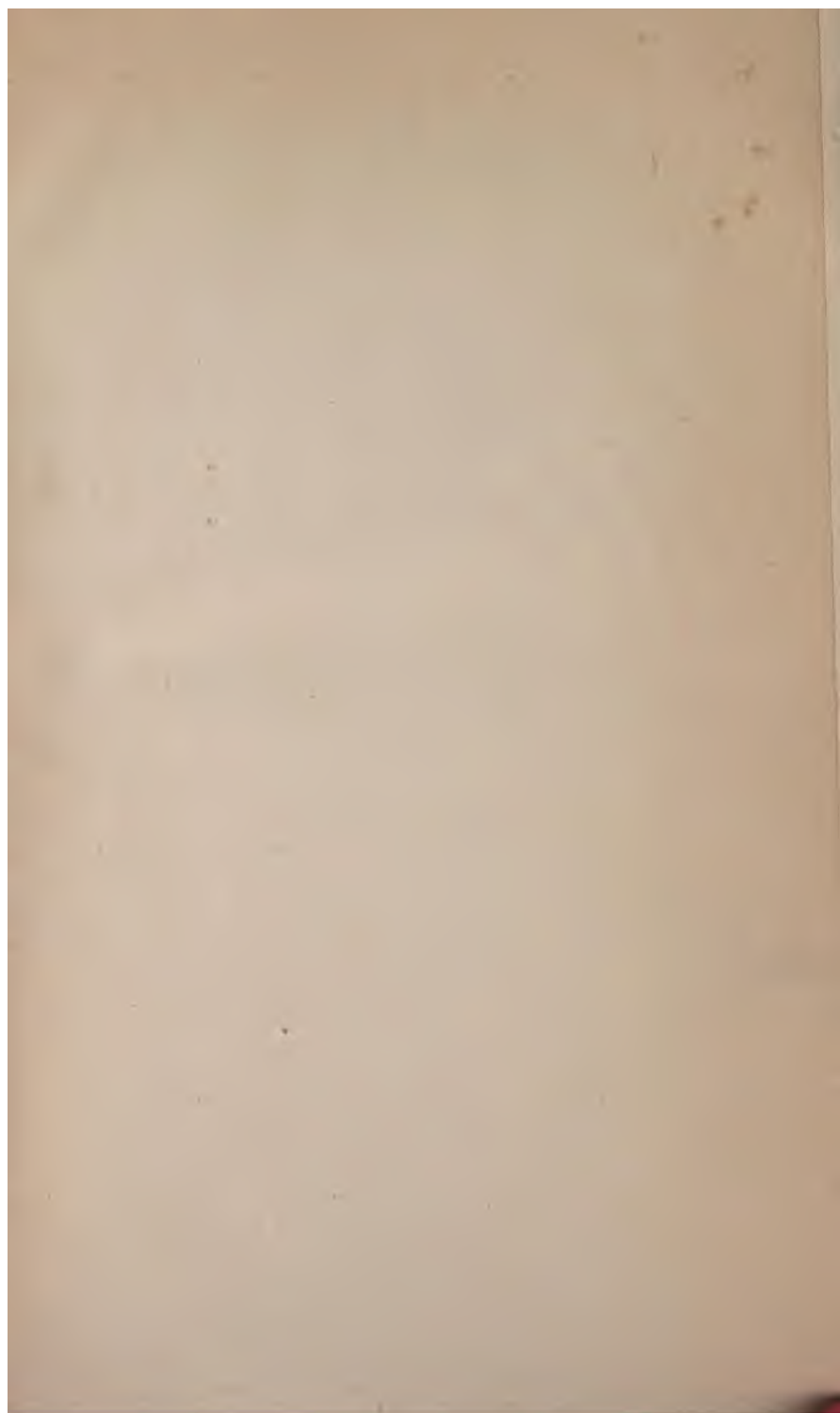
W. P. F. 1858



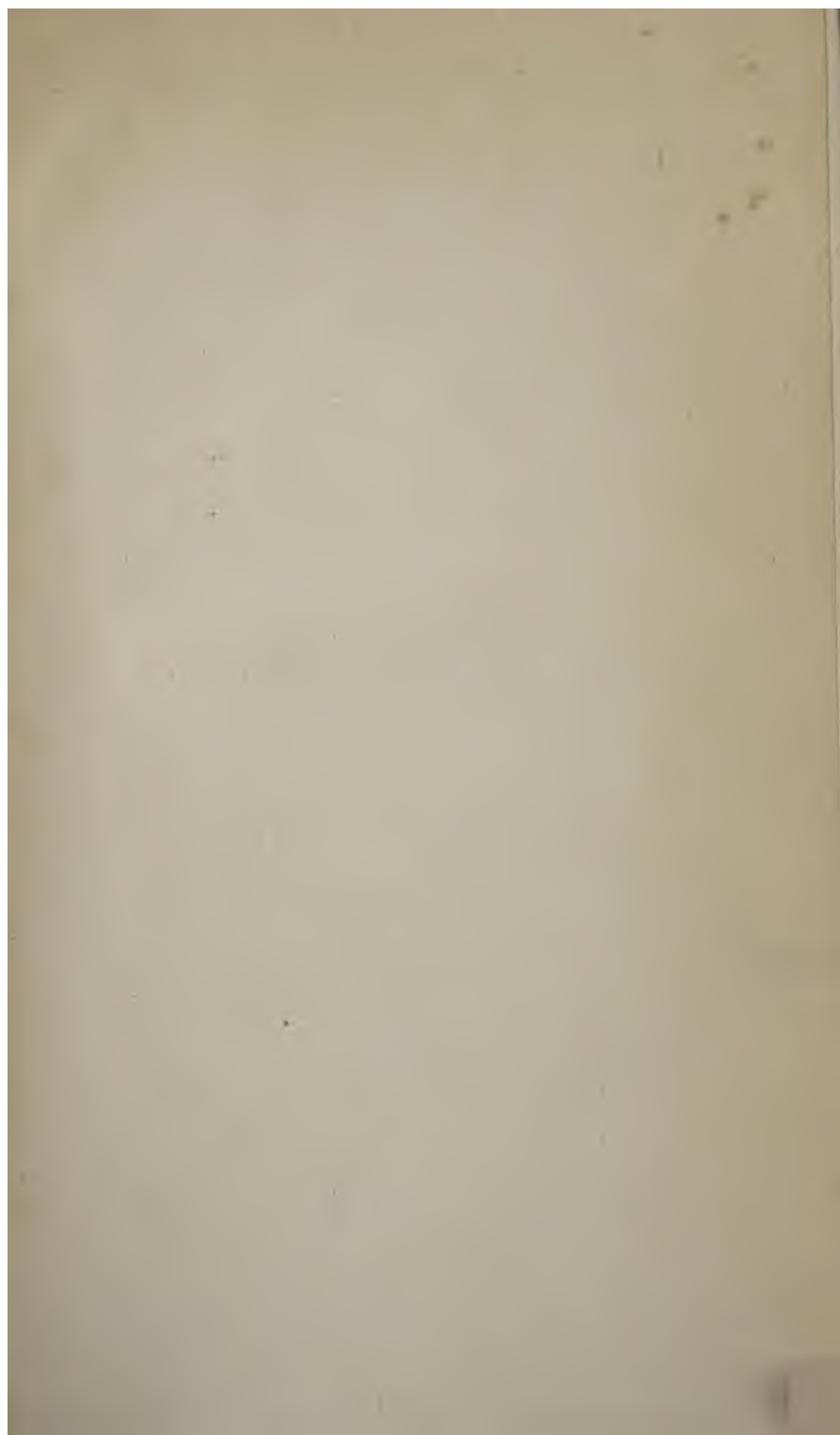


G
//
-S682









BULLETIN

1826

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

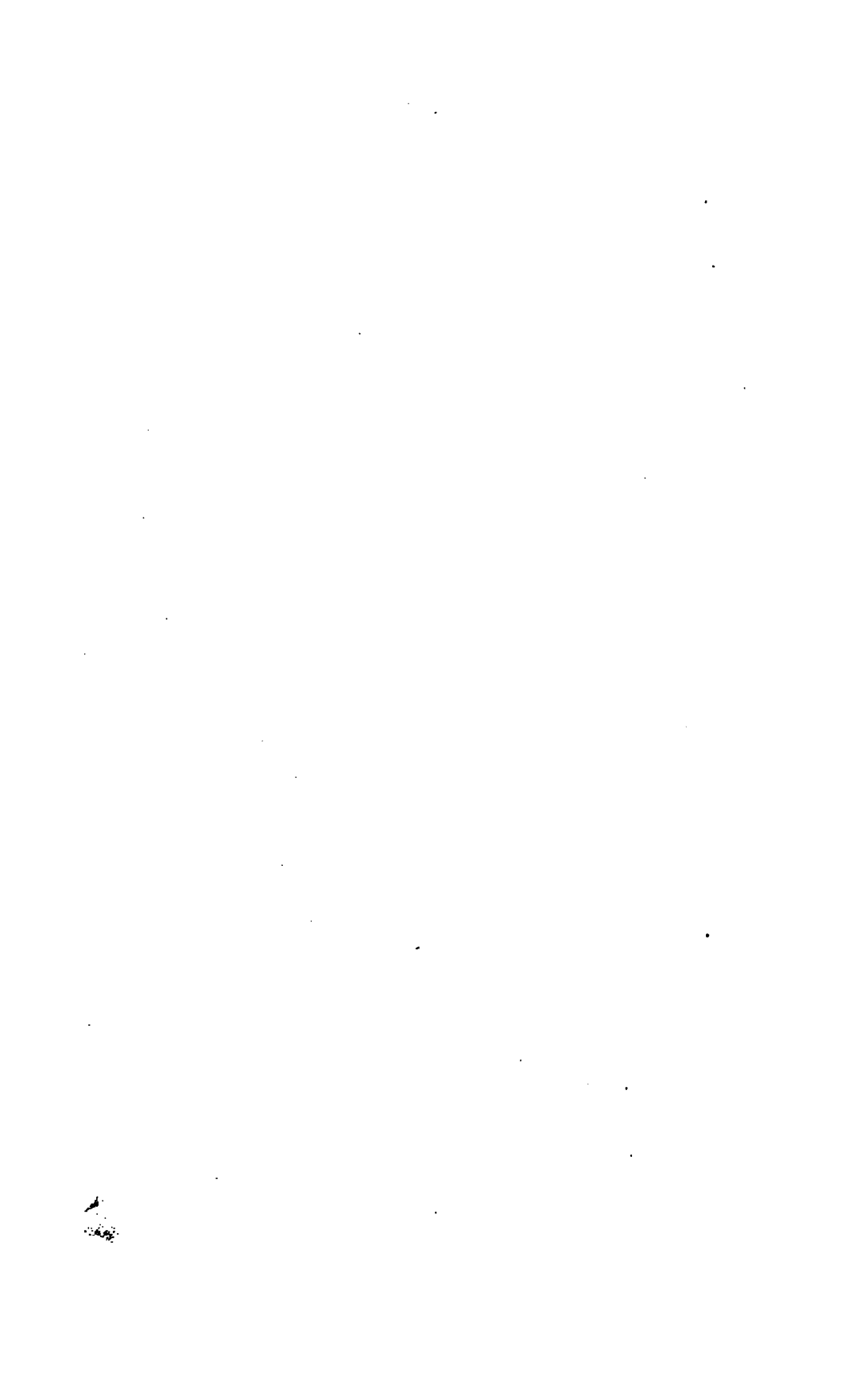
TOME SIXIÈME.

PARIS,

SE TROUVE AU BUREAU DE LA SOCIÉTÉ.

RUE TARANNE, N° 12.

1826.



BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO 39 — JUILLET 1826.

PREMIERE SECTION.

MÉMOIRES , EXTRAITS , ANALYSES.

Tableau moral des Peuples de Madagascar, et en particulier, du roi Radam, par M. Thomas, ancien commissaire de marine.

QUELLES que soient l'ancienneté et la fréquence des communications des Français avec Madagascar, quels qu'aient été les projets des gouvernemens sur quelques parties de cette grande île, il semble que certains détails sur sa situation actuelle ne soient pas encore bien connus.

Notre intention n'est point de parler ici de sa position géographique, de son agriculture, de ses richesses minéralogiques, de la fertilité de son intérieur, de l'insalubrité de ses côtes, de la difficulté que les Européens trouvent généralement à s'y acclimater, des rapports de voisinage avec les îles Bourbon et Maurice: nous ne voulons ici que fixer l'attention sur l'espèce d'hommes qui l'habitent, et surtout sur un prince qui ne paraît pas considéré sous le vrai jour où il doit être vu.

L'île Madagascar est, comme on sait, habitée par plusieurs nations dont les plus connues sont celles qui occupent la partie orientale.

Les premières relations que les Français eurent avec les Malgaches furent dans la province d'Anossy. Ils y achetèrent ou acquirent de quelque autre façon, une presqu'île sablonneuse et stérile, sur laquelle ils édifièrent le fort Dauphin. Ils s'étendirent peu après vers Sainte-Luce, où ils firent un établissement. Cette fondation est consacrée par une pierre monumentale reconnue, en 1820, par les Français et les naturels. Quelque temps après, ils se portèrent à Tamatave, puis à Foulpointe, où de semblables pierres attestent aussi leurs établissemens et constatent leur propriété. Enfin ils achetèrent l'île Sainte-Marie, dans le N. E. de Tamatave; ce qui est encore attesté par un monument bien conservé et reconnu par les naturels.

Après l'évacuation malheureuse du fort Dauphin, que l'on s'accorde assez à regarder comme la cause de la colonisation de l'île Bourbon, les relations de la France avec Madagascar furent quelque temps interrompues. Elles furent reprises, lorsque la population des îles de France et de Bourbon augmentant, on sentit la nécessité de se procurer des noirs pour cultiver les terres. On se garda bien de retourner au fort Dauphin, où les animosités réciproques devaient encore être trop vives, et l'on se dirigea vers Tamatave et Foulpointe.

Les habitans de cette partie de la côte orientale sont plus guerriers que les autres peuples qui s'étendent vers le sud. Ils faisaient habituellement, chaque année, avec une innombrable réunion de pirogues, des irruptions sur Anjouan, petite île, dans le N. O. de Madagascar, par 12° 9' de latitude. Ils en ramenaient des esclaves, qui sont une race mélangée d'Arabes et de Cafres. Dès-lors, Tamatave et Foulpointe devaient nécessairement être le marché où les colonies des Européens devaient se pourvoir. Ajoutant à ces esclaves ceux que les nations malgaches faisaient réciproquement

l'une sur l'autre, ceux encore que les naturels de la côte Mozambique apportaient à Bombetoc, d'où ils n'avaient que l'île à traverser, on conçoit que les deux îles françaises durent trouver aisément à Tamatave, où ce commerce s'était concentré, des moyens suffisans d'avoir les bras nécessaires à l'exploitation de leurs propriétés.

Tamatave était ainsi devenu le point principal du commerce français, non-seulement pour la traite des esclaves, mais aussi pour celle du riz et des bestiaux, lorsqu'après la rupture de la paix d'Amiens, les Anglais voulurent s'emparer de notre établissement. Quoiqu'il y eût quelques hommes de troupe, détachés de la garnison de l'Île-de-France, quoique les naturels eussent pour notre nation une préférence, suite ordinaire d'une longue fréquentation, les ennemis ne tardèrent pas à obtenir de l'agent qui résidait à Madagascar, une capitulation par laquelle il abandonnait la palissade (1), et évacuait le pays.

Les Français se trouvaient ainsi expulsés de Madagascar, comme de tous les points qu'ils occupaient autrefois dans les mers de l'Inde; et c'est dans cette position que les trouva la paix de 1814.

Pendant quelques Colons, empressés de continuer, dans cette île, un commerce nécessaire aux deux autres, y étaient retournés, et se hâtèrent d'arborer un pavillon toujours respecté, et sous lequel ils espéraient jouir de la protection dont toujours auparavant il avait été le gage assuré. Ils n'éprouvèrent aucun empêchement de la part des naturels, ni d'aucune autre nation. On peut même dire que le chef de Tamatave éprouva une vive satisfaction de cet événement. C'est ici qu'il convient de parler de ce chef.

Jean-René, mulâtre, est né à l'Île-de-France, pendant que

(1) On appelle *palissade* à Madagascar, un établissement européen, comme on l'appelle *loge* dans l'Inde, *comptoir* sur la côte d'Afrique, *Okelle* en Egypte, etc.

cette île appartenait à la France : il est conséquemment Français. Il est âgé d'environ quarante ans. Je n'ai pas su positivement comment il était passé à Madagascar, patrie de sa mère, ni comment il est parvenu à commander à un peuple méfiant et ombrageux. Il est vraisemblable que c'est dans son très-jeune âge. Il parle et écrit bien le français. Il avait un frère nommé Fisch, qui était chef d'Yvondrou, canton limitrophe et au sud de Tamatave. Ce Fisch a été assassiné il y a peu d'années. Le jeune Bérora, qui est encore en France, est fils de ce Fisch, neveu de Jean René, et héritier des deux territoires de Tamatave et Yvondrou.

Tant que la traite des esclaves fut permise, Tamatave et Foulpointe furent les deux principaux ports où les Français commercèrent. Depuis, ils se sont portés, pour faire la traite du riz, vers la baie d'Autongil, où la nation était depuis long-temps connue ; vers la baie de Woïmar, presque au nord de l'île, pour y faire des salaisons de bœuf. On a continué à traiter les bœufs vivans à Tamatave ; le riz à Tamatave, Mananzari, Sainte-Luce et fort Dauphin, et en outre, dans ce dernier endroit, quelques bœufs et des tortues. Si l'on va dans l'ouest, c'est pour y chercher des peaux de bœuf et des cornes.

Cependant, les Anglais, devenus, par le traité de 1814, tranquilles possesseurs de l'Île-de-France, voyaient, avec chagrin, leurs rivaux plus volontiers admis à Madagascar : la traite des esclaves fut le prétexte qu'ils employèrent pour s'y introduire, et si non pour nous supplanter, au moins pour diminuer notre influence. Quelques contradictions que l'on rencontre parfois entre les actes et les discours de cette nation, le gouverneur de l'île Maurice ne laissa pas échapper cette occasion d'entamer des négociations qui devaient amener les chefs de cette île à répondre aux vues de nos jaloux voisins. Mais il était difficile de traiter avec une foule de petits chefs : il était plus convenable, sans doute, d'avoir affaire à un seul ; et la politique anglaise fut merveilleusement servie en trouvant un caractère qu'elle n'avait qu'à seconder pour en obtenir tout le succès auquel elle aspirait.

Parcourons en détail cette belle île, et voyons quel put être le chef propre à satisfaire aux vues des Anglais.

Les Français avaient eu un établissement à la baie d'*Autongil*; c'est là qu'est le port *Choiseul*. Les peuples de cette contrée malsaine sont peu nombreux; ils ont peu de relations avec ceux de l'intérieur. Les étrangers n'y vont que pour acheter le riz, qui y est cultivé en petite quantité.

Après eux, en descendant vers le sud, vient le territoire de *Teinting*, très-boisé, peu peuplé, dont le chef, nommé *Tsiphana*, homme déjà fort âgé, est des plus portés pour les Français. Ce chef est le grand-père du jeune *Mandi-Tsara*, qui a été élevé en France, est revenu à Madagascar avec M. S. Roux, et est encore à Sainte-Marie, auprès du commandant particulier de cette nouvelle colonie.

Au-dessous, se trouve le territoire de la *Pointe-à-Larrée*, dont *Mandi-Tsara* est le chef, mais où commande, en son absence et en son nom, le nommé *Glon*, mulâtre français, créole de l'Île-de-France, et dévoué, comme *Tsiphana*, son beau-père, et *Mandi-Tsara*, son fils, à la cause des Français. Ce peuple est mou, timide et peu nombreux.

Vient ensuite la nation des *Betim-Sura*, qui habite entre la *Pointe-à-Larrée* et *Tamatave*; *Foulpointe* est dans son territoire. Ces peuples ont la peau très-noire, le cuir dur et épais, les cheveux crépus comme les Cafres, mais le nez moins aplati que ces derniers.

Les *Bétanimènes* forment une nation nombreuse et forte, qui s'étend depuis les limites des *Betim-Sura*, jusques vers *Manourou*. Une partie est sous le commandement de *Jean-René*, une autre était sous celui de *Fisch*. Ils ont la même couleur que leurs voisins, la même chevelure, mais plus de vivacité dans les yeux et dans toute la physionomie. Ils cultivent beaucoup de riz, surtout dans la partie sud. L'habitude de la fréquentation des Européens à *Tamatave* en a rendu les habitans plus commerçans que le reste de leurs compatriotes, si l'on en excepte ceux d'*Anossy*.

En continuant à descendre vers le sud , on trouve les *Antaouares*. Ici, le teint commence à s'éclaircir ; le peuple est cultivateur et devient commerçant. C'est dans ce territoire que se trouvent les ports de Mananzari, Malatane , où se sont établis récemment des traitans français pour les achats de riz. On y a fait, autrefois, quelque peu le commerce des esclaves, qui provenaient des peuples voisins et étaient peu nombreux.

Les *Ambolans* habitent les hauteurs de Sainte-Luce. Ils ont le teint cuivré , les cheveux longs, droits, plats, durs ; ils les tressent avec assez de goût. Ils ont beaucoup de mobilité dans les traits et dans l'imagination. Ils sont remuans, voleurs et paresseux. Ils ne vivent que de rapines , soit entre eux , soit envers leurs voisins , dont ils pillent les enfans, les troupeaux, les récoltes. Aussi sont-ils, à Madagascar, l'objet d'une haine qui se poursuit jusque dans l'esclavage.

Ceux de la province d'*Anosy* , qui s'étend des bords de la mer aux montagnes, sont doux, laborieux, adonnés au commerce pour les riz et les bestiaux, qu'ils accompagnent souvent dans les deux colonies européennes, les soignant dans la traversée. Le dernier chef de S^{te}-Luce, nommé Rabé-France, mort très-récemment, était d'un caractère très-emporé, que rendait encore plus difficile l'usage immodéré des liqueurs fortes. Ceux d'*Anosy*, proprement dits, ont pour chef, Rabé-Fagnian, homme très-dévoué aux Français, et qui ne manque pas une occasion de le leur témoigner. Près d'eux, en tournant au sud, sur les bords de la rivière Rana Foutchy, commandait un autre chef, Ramalifois, qui n'a cessé, pendant sa longue vie, de professer le même dévouement. Sa fille, Raava, qui parle bien le français, a hérité de ses sentimens et de son pouvoir. Elle est interprète au fort Dauphin , pour le peu d'affaires qu'occasionne la très-faible garnison que les Français y tiennent.

Dans la croupe des montagnes qui viennent se terminer là, après avoir partagé l'île dans sa longueur, sont, entre les 22° 25', environ,

jusques vers 23° 50', les *Antunins*. Leur teint est cuivré, leurs cheveux sont doux, fins et bouclés, souvent, presque châains ; leur figure est agréable, leur physionomie expressive. Ils sont habiles aux métiers qui exigent quelque intelligence. On peut les regarder comme très-propres à la civilisation.

Je n'ai point entendu parler positivement des nations qui habitent la côte occidentale ; depuis le cap S^{te}-Marie, qui est la pointe la plus méridionale de l'île, jusques vers Bombetoc. On les dit inhospitaliers, cruels et peu portés au commerce. du moins avec les Européens. Ce pays d'ailleurs est très-mal sain, et il y a des exemples de navires qui, étant allés y traiter des bœufs ou des peaux, ou des cornes, y ont perdu *tous leurs équipages*.

A *Bombetoc*, on trouve un peuple qui tient beaucoup du Cafre et de l'Arabe, avec qui il a de fréquentes communications. Il recevait autrefois, de Mozambique et de Zanzibar, des esclaves qu'il faisait ensuite passer à Tamatave, comme nous l'avons dit. Ce peuple a long-temps été gouverné par une reine forte et puissante ; un roi faible lui a succédé, et est devenu tributaire, comme nous le verrons plus tard. Il élève beaucoup de bœufs, ainsi que ses voisins de la côte occidentale.

Près de ce peuple, qui occupe les bords de la mer, sont les *Saclaves*, qui habitent vers les montagnes. Braves et guerriers, les Saclaves sont d'une taille svelte et belle ; ils ont la physionomie ouverte, et ne sont pas dépourvus d'intelligence.

En achevant, par le nord, le tour de l'île, nous trouverons le cap d'Ambre qui en est l'extrémité septentrionale, la baie de Voëmar, et enfin, nous rejoindrons la baie d'Autongil. Tous ces peuples ressemblent aux Betim-Sura.

Il est à remarquer que, plus ils sont rapprochés de la ligne, plus les Malgaches prennent ce que nous appelons les traits nègres. La teinte de la peau est absolument noire, les cheveux sont laineux et crépus, les lèvres grosses, le nez épaté. Ils ont plus de force et de capacité pour supporter la fatigue et les chaleurs ; ils

ont plus de sobriété et moins d'intelligence ; tandis qu'à mesure qu'on descend vers le tropique et qu'on s'éloigne de la mer , on rencontre des peuples doux , dont la couleur est très-claire , les cheveux plus soyeux et plus semblables à ceux des Européens , la physionomie agréable , les traits délicats , l'intelligence plus prononcée.

Enfin , dans l'intérieur de l'île , au milieu des montagnes , entre les 16° et 19° degrés , environ , est la nation des *Ovas* , nombreuse , vaine , orgueilleuse , très-industrieuse , et qui vient de produire un jeune prince , digne de fixer l'attention : c'est sur lui qu'avec raison , les Anglais jetèrent les yeux pour l'exécution de leurs projets.

Il y a dix ans , Radam (1) n'était encore que le chef héréditaire de sa nation. Il avait entendu parler des Européens , il voulut les voir. Il vint à Tamatave , où il contracta plusieurs alliances , se fit , suivant l'usage malgache , des frères de sang , et renouvela des liens qui unissaient ainsi plusieurs branches à son père. Il annonça le desir de voir des Européens dans son pays , où depuis il reçut quelques déserteurs Français.

Sir Robert Farquhar , gouverneur de l'île Maurice , ardent zéléteur de la propagation de la Bible , prétexte habituellement employé par les Anglais , pour étendre leur commerce et développer leur système constant d'envahissement ; non moins ardent zéléteur de cette philanthropie britannique , qui assure à cette nation tous les avantages , en achevant , en complétant la ruine des autres ; sir Robert , dis-je , ne laissa pas échapper cette favorable occasion de lier au parti de l'Angleterre un prince qui , avec un jeune âge , annonçait un grand caractère. Il envoya donc à Tamatave d'abord , mais avec ordre d'aller jusqu'à Emiruc , capitale

(1) On écrit Radama , on prononce Radam , l'a final jouant dans la langue Malgache , le même rôle que l'e muet ou final dans la nôtre. Nous écrivons ce nom dans ce Mémoire comme on le prononce.

des Ovas, des Missionnaires (ou de soi-disant Missionnaires) qui, par les moyens ordinaires, tâchèrent de se faire bien voir de Radam, s'insinuèrent ensuite dans ses bonnes grâces, et l'amènèrent enfin à des communications semi-diplomatiques avec le gouverneur de Maurice. Il en résulta que, moyennant un tribut annuel de 40,000 piastres (2), payé par les Anglais, soit en argent, soit en armes et munitions, soit en marchandises, Radam s'engagea à ne plus laisser faire la traite à Madagascar par aucune nation européenne. Mais, pour l'exécution de cet engagement, il fallait que Radam exerçât sur les chefs de toutes les nations que nous venons de dénombrer, une autorité réelle qui leur était jusqu'alors inconnue. Il fallait qu'il fût maître de tout le pays. Aussi, commença-t-il dès-lors à se faire une petite armée des gens de sa nation; et lorsqu'elle fut organisée et pourvue, il annonça à Jean René qu'il allait se rendre à Tamatave, où il s'attendait à être reçu en ami.

Jean René avait eu connaissance de toutes les menées que nous venons de raconter; et comme il voyait que les Français ne se mêlaient point de cette affaire et abandonnaient lui et Radam à tout ce que suggérerait la politique anglaise, tout en regrettant de voir cesser entre lui et la France ses anciennes et habituelles relations, il se décida à plier sous le joug qui allait lui être imposé. Radam alors levant le masque, abandonna le titre de roi des Ovas, qu'il avait déjà substitué à celui de chef des Ovas, et prit celui de roi de Madagascar. Arrivé à Tamatave, il y reçut les sermens de soumission et de fidélité de Jean René. Puis après, il alla accomplir le même objet à Foulpointe. Il vit de là Sainte-Marie, qui parut au premier abord lui faire quelque ombrage; mais s'il conçut quelques projets, s'il forma quelque dessein, il eut grand soin de les

(2) La piastre de compte, aux îles Bourbon et Maurice, vaut 5 francs; ainsi c'est un tribut de 200,000 fr. ou environ 10,000 pounds, que l'Angleterre paie pour qu'on ne fasse pas la traite à Madagascar.

taire, et un de ses généraux, Raferlah, qui est son beau-frère, avec lequel un envoyé du commandant particulier de l'établissement français de Sainte-Marie, eut quelques conférences au sujet d'un troupeau de bœufs dont l'armée malgache s'était emparée, Raferlah, dis-je, ne donna lieu de former aucune plainte, d'entrevoir aucunes craintes sous ce rapport.

Maître ainsi de la partie du littoral oriental la plus convenable à ses desseins, tant à cause de sa position que par le caractère et les dispositions des naturels, négligeant Teinting et la baie d'Au-tongil, peuplades peu nombreuses, dévouées aux Français et qui occupent d'ailleurs un pays peu favorable aux opérations militaires, par les forêts et les marais dont il est couvert, Radam se porta sur la côte occidentale; et par l'ascendant naturel d'une âme forte et d'une armée organisée, sur de petits chefs isolés et sans troupes, il ne tarda pas à obtenir le même résultat que dans l'est. De forts troupeaux de bœufs furent le prix de ses victoires. Il les fit passer à Tamatave, où ils furent vendus aux Européens, substituant ainsi un autre commerce à celui que, par ses traités, il s'était engagé à interdire.

Ayant isolé les peuplades du nord, Radam se présenta chez elles. Je tiens de plusieurs capitaines qui étaient à Woëmar, lorsqu'il y vint, que son armée débouchant en colonnes, l'artillerie en tête, les généraux presque tous montés sur des chevaux venus du dehors, se forma lestement en bataille en avant du village. Ce prince envoya alors ses propositions, qui furent acceptées incontinent. Cette heureuse issue fut annoncée aux troupes par des fanfares qu'exécutèrent les musiciens de l'armée (lesquels ont été instruits à Maurice). Il entra ensuite dans le village, et y reçut les soumissions des chefs, avec lesquels il fit le serment du sang. Les capitaines des navires européens se présentèrent à lui : ils en furent très-bien reçus. Il leur donna l'assurance que toujours leurs nations seraient admises dans ses états ; qu'elles y trouveraient assistance et protection, pourvu qu'elles ne se mêlassent point d'un commerce

que les gouvernemens européens avaient tous interdit à leurs sujets et qu'il s'était engagé à ne pas tolérer.

Radam a annoncé depuis le projet de mettre toute l'île sous sa seule autorité , et de parcourir à cet effet la côte de l'ouest , revenant à Emirne par le sud et l'est. Ce voyage doit-être long et peut lui présenter des difficultés , tant par la nature du pays que par le caractère de ses habitans.

Après les ratifications du traité dont j'ai parlé plus haut , le gouverneur anglais , sir Robert Farquhar , fit payer les premières quarante mille piastres. Des envoyés malgaches furent accueillis par lui à Maurice avec toutes sortes d'honneurs , et traités avec beaucoup de distinction. On suppose qu'ils reçurent des promesses plus fortes encore que les subsides stipulés.

Cependant , soit que le cabinet de Saint-James n'ait pas approuvé ce traité , et c'est l'opinion générale à Maurice , soit que les successeurs de sir Farquhar ne se soient pas crus liés par les engagemens que Son Excellence avait pris , il n'a pas été fait d'autre paiement que celui cité : il reste dû trois années (1822 , 1823 , 1824). Il est hors de doute que , par l'inexécution de cette condition de la part des Anglais , Radam se croira délié de ses obligations et se plaindra avec raison de ce qu'il sera autorisé à regarder comme une fraude carthaginoise : or , les Malgaches sont essentiellement vindicatifs , et la vengeance d'un jeune prince comme celui dont il s'agit ici , peut avoir des suites fâcheuses.

On pourrait tirer à cet égard quelque pronostic de ce qui vient de se passer tout récemment.

Lorsque sir Robert Farquhar a quitté son gouvernement et opéré son retour en Europe , le bâtiment qui le portait a touché à Tamatave ; et de là , sir Robert a fait dire à Radam , qui se trouvait dans le voisinage , qu'il desirait le voir et l'attendait à son bord. Radam , sans hésiter , lui a fait répondre qu'il le verrait avec plaisir ; mais qu'il n'était pas d'usage qu'un souverain se déplaçât pour aller voir le sujet d'un autre. La fierté britannique n'a point

trionphes du Prince généralissime; Radam la lut avec satisfaction, fit appeler Asty, et lui présentant la gazette: Tiens, lis, lui dit-il: où est la vérité? dans ce papier ou dans ce que tu m'as dit? . . . Et sans attendre sa réponse, il le renvoya. D'un autre côté, les partisans de la France ne manquent pas de lui faire considérer la conduite des Anglais à l'égard des divers peuples de l'Inde; par quelles fourberies, par quelle suite des actes les plus déloyaux ils se sont rendus maîtres de tant de royaumes et ont réduit tant de princes en esclavage. Ils ne manquent pas de lui faire entendre que tel serait son sort pour peu qu'il se livrât à eux: aussi, sa conduite a-t-elle toujours été dirigée dans cet esprit, dans ses rapports avec le gouvernement de Maurice.

Radam, il faut s'en bien persuader, n'est point un barbare, un sauvage, c'est un homme d'un caractère franc, noble et généreux: il a les vues grandes, élevées, étendues, et il joint à ces qualités qui lui sont personnelles, la finesse et l'astuce communes à tous les Malgaches. Radam n'est point un homme ordinaire, tôt ou tard, les colonies voisines le reconnaîtront; on pourrait ailleurs le signaler à l'attention de leurs gouvernemens. On n'a voulu dans cet écrit qu'esquisser un tableau des peuples d'une île étendue et peu connue et tracer à grands traits le portrait d'un homme digne de fixer l'attention des philosophes et des moralistes, plus peut-être que celle des politiques.

Il met ses soins à embellir sa capitale ; il a récemment envoyé à Maurice et à Bourbon un jeune homme qui est chargé de lui construire un palais. Ce jeune homme a recherché dans les deux fles, des ouvrages d'architecture ; mais, par un sot amour-propre, il a négligé de voir les gens de l'art qui auraient pu lui donner des éclaircissemens et lui faire connaître des détails que les livres, même les meilleurs, ne donnent pas toujours.

Radam a créé une armée avec laquelle il doit inévitablement subjuguier l'île entière. Ses généraux et autres chefs supérieurs sont montés sur des chevaux venus du dehors, de Maurice notamment. Il a de l'artillerie. Ses troupes sont, en grande partie, armées de fusils et exercées à l'euro péenne ; il a établi parmi elles une sévère d'scipline ; on en porte le nombre à 30,000 hommes : je le crois exagéré, mais cependant peu éloigné de la vérité. Au surplus, ce nombre est celui des troupes armées de fusils et de canons ; mais on pourrait, sans craindre aucune exagération, porter à 50,000 le nombre total, en y comprenant les hommes armés de lances et de sagayes, qui finiront par être comme les autres. Le Français, directeur du collège, a été très-utile à Radam dans cette création : comme il a servi en France dans la cavalerie et dans l'infanterie, il a pu exercer les Malgaches dans l'une et dans l'autre arme ; mais, sans contredit, les leçons les plus utiles à Radam lui ont été données par un Anglais nommé Asty, ancien sergent au 52^e régiment, qui paraît avoir des qualités supérieures à ce que ce grade indiquerait. C'est l'idée que m'en ont donnée des créoles de Maurice qui l'ont connu lorsque son régiment y était en garnison ; il accompagne Radam dans toutes ses excursions, et fait tout son possible pour rabaisser la France aux yeux du roi Malgache. Il lui racontait, il y a peu de temps, que les Français ne pouvaient plus se montrer en Europe ; qu'ils avaient essayé de mener une armée en Espagne, qu'ils y avaient été entièrement défaits, etc. Radam fut frappé de cette nouvelle : heureusement, un Français put lui faire voir une gazette dans laquelle étaient rapportés les

numenti delle Sarde antichita, du père Madao, au volumineux travail de Gazzano, à l'ouvrage beaucoup plus estimable de l'évêque de Bosa, *Fara*, et même à l'histoire de M. Azuni, recommandable sous plus d'un rapport, mais qui eut le tort de passer trop rapidement sur l'époque si animée de la conquête aragonaise, et des longues querelles des Pisans et des Génois, et de s'occuper trop peu des institutions politiques du pays, parmi lesquelles figurent cependant, au premier rang, l'établissement du gouvernement représentatif, dans le quatorzième siècle, cela méritait bien d'être examiné.

En général, une cause respectable, l'amour exalté du pays natal, a égaré tous les anciens historiens sardes, et a produit chez eux une ridicule crédulité et une absence de critique qui décrédite leurs travaux. Les vieilles animosités nationales se retrouvent sous leur plume, et les vanités locales les entraînent dans des critiques passionnées, témoin celle que le père Napoli fit de l'histoire de M. Azuni, critique qui, pour le dire en passant, est un chef-d'œuvre de grossièreté. Mais le même esprit qui anime ces écrivains, les réunit tous contre l'étranger qui ose attaquer leur pays. Je me rappelle avec quelle irrévérence le voyageur anglais Galt, fut traité il y a quelques années. Cet honorable gentleman, après une courte relâche à Cagliari, se crut suffisamment instruit pour juger la Sardaigne. Il déclara que la capitale tombait en ruine, que les chênes des forêts pourrissaient très-vite et ne servaient à rien, que l'ancien code, dont il ne savait pas même le nom, puisqu'il l'appelait *Costa di Logo*, au lieu de *Carta de Logu*, n'était ni clair ni complet. De tels blasphèmes ne restèrent pas impunis. Galt fut attaqué de toutes parts, et M. Azuni saisit cette occasion pour lui rendre toutes les douceurs dont le père Napoli l'avait gratifié. Je crois même que cela le raccommoda avec ce

dernier. Mais je m'aperçois que je fais comme les anciens historiens sardes, et que je m'abandonne à une digression tout au moins inutile. Je me hâte donc de revenir à M. Mimaut, et de reconnaître que la partie historique de son ouvrage annonce un écrivain aussi consciencieux qu'instruit, que les événements y sont racontés avec ordre et avec clarté, et que le style en est généralement bon. J'ai lu surtout avec un vif intérêt les chapitres 37, 40 et 41, où il parle des institutions qui régirent la Sardaigne sous la domination des souverains espagnols, et des raisons qui portèrent don Pedro à lui donner une constitution politique calquée en partie sur celle de l'Aragon, mais modifiée dans l'intérêt monarchique. Toute cette partie de l'histoire de M. Mimaut en est, sans contredit, la plus neuve et la plus curieuse.

J'arrive maintenant au beau travail de M. de La Marmora. Ici, un aperçu historique de quelques pages seulement sert d'introduction à la Description statistique, physique et politique de la Sardaigne : description qui n'est pas la répétition de ce qui a été écrit, mais qui repose tout entière sur les propres observations de l'auteur. M. de La Marmora, depuis plusieurs années, parcourt la Sardaigne dans tous les sens. Il a mesuré ses hauteurs, il a interrogé ses antiquités ; les richesses botaniques et minéralogiques de l'île ont été explorées par lui ; il a porté sur son administration, sur son industrie et sur son agriculture, le coup-d'œil d'un observateur éclairé ; il a indiqué les réformes, les améliorations à opérer, non dans un esprit hostile, mais dirigé par le sentiment honorable du bien public. Aussi la protection constante de son gouvernement a-t-elle accompagné ses recherches, et lui a-t-elle, dans toutes les circonstances, facilité les moyens de les étendre et de les rendre plus utiles. Les archives des administrations se sont ou-

vertes pour lui, et tout ce qui pouvait éclairer son travail a été mis à sa disposition. Avec de tels élémens de succès, de vastes connaissances dans les diverses branches des sciences historiques, mathématiques et naturelles, il n'est pas étonnant que le tableau de la Sardaigne, tracé par M. de La Marmora, soit le plus complet et le plus fidèle de tous ceux qui ont paru jusqu'à présent.

Le second livre, consacré à la géographie physique, est rempli de détails aussi neufs qu'intéressans, et dont quelques-uns rectifient des erreurs long-temps accréditées. Si, par exemple, on s'en rapportait aux cartes de l'île, même à celles qui passent pour les meilleures, on s'imaginerait que la Sardaigne offre une masse non-interrompue de montagnes, et cependant elle renferme aussi de belles plaines et des vallées considérables.

Je voudrais pouvoir analyser ici cette multitude de faits et apprécier tout ce dont se compose le voyage de M. de La Marmora; j'aimerais à le suivre, lorsqu'il décrit les productions naturelles d'une île où des végétaux de la zone tempérée croissent spontanément près ceux de l'Afrique septentrionale, où le nopal et l'agave, de l'Amérique équinoxiale, semblent être des plantes indigènes, et servent de haies aux champs qui produisent du froment. Mais le temps me presse et je me vois obligé de passer sous silence toutes les similitudes qui se rencontrent entre les coutumes et l'idiôme de certains cantons, et ce qui a dû exister du temps des Romains, et de faire remarquer qu'on a encore sous les yeux, dans quelques parties de l'intérieur et des côtes, le degré de civilisation ou se trouvait l'Europe occidentale, à l'époque où le régime féodal la retenait dans la barbarie.

L'examen du quatrième livre, qui traite de l'agriculture, fait naître aussi les rapprochemens les plus intéressans; et

quand on vient à examiner l'infertilité de la Sardaigne actuelle, on a peine à se figurer qu'elle était jadis, comme la Sicile, un des greniers de l'empire romain. C'est un des funestes effets de l'influence de la routine des siècles d'ignorance.

Mais une vérité consolante vient se révéler ici : dans les lieux qui semblent les plus inaccessibles aux progrès de la raison et à la marche de l'esprit humain, les améliorations finissent par trouver passage. Déjà des routes nouvelles réunissent toutes les parties de l'île, les bonnes méthodes de culture ont déjà plus d'un protecteur. Les hommes se rapprochent et les haines s'éteignent.

M. de La Marmora annonce que ce volume sera suivi de trois autres, dans lesquels il donnera plus de développement à la description des productions de la nature, à la peinture de divers usages locaux, au tableau moral et physique des villes, à la géographie ancienne comparée avec la moderne, enfin aux antiquités extrêmement curieuses, trouvées dans différentes parties de l'île.

Le travail qu'il publie en ce moment, et qui fait désirer la suite annoncée est une des acquisitions les plus précieuses que la Géographie ait faites depuis long-temps.

Appeler l'attention sur ce bel ouvrage, est aujourd'hui la seule chose que j'aie en vue. Plus tard j'offrirai aux lecteurs du Bulletin, un tableau de la Sardaigne, d'après les documens qui existent, et parmi ceux-ci, le voyage de M. La Marmora, sera le guide que je consulterai le plus souvent.

MÉLANGES.

Voyage de MIR IZZUT OOLLAH ou OULLAH dans l'Asie Centrale.

Mir Izzut Oullah, natif de *Delhi*, accompagna, pendant quelque temps, le voyageur Moorcroft; depuis employé par ce dernier, il visita successivement Cachemire, le Tibet, le Yarkand, Cashgar, Kokand, Samarcande, une partie de la Boukharie, Kulm et le Caboul, d'où il regagna les plaines de l'Hindoustan : cet homme, observateur et intelligent, a tenu un journal de ses voyages. Les détails suivans sur *Lei* en ont été extraits et insérés dans le *Oriental Magazine* de Calcutta.

Lei, cette populeuse capitale du Tibet, se trouve à un *cos* de la rive droite du *Sampo*; la route qui y conduit est très-bonne; on rencontre plusieurs villages dans l'espace intermédiaire entre elle et la rivière; les habitans appellent la contrée *Ladagh*, à Cachemire on la nomme *Buten*, en Perse *Tibet*; c'est-à-dire *Laine à châte*, qu'on y trouve en abondance et de la plus belle qualité. Entre *Metayin* et *Diriras* on cultive une espèce d'orge qui ressemble au blé; le cotonnier y croît aussi. Au-delà du *Diriras* le blé et l'orge viennent concurremment, mais le cotonnier ne s'y montre pas; la récolte ne s'y fait qu'une fois par an, vers la fin de décembre, tandis qu'aux environs de *Lei*, elle a lieu en octobre; on cultive encore le navet, jamais le riz, le jawar ni le *chenna*. Depuis *Metayin* jusqu'à *Lei*, l'eau est de mauvaise qualité et produit un grand nombre de gottres et d'athsmes; la première maladie se nomme *gilher* en Hindi; elle ne paraît pas dominer à *Lei*, mais

la respiration y est généralement courte et gênée : j'en fus sévèrement affecté pendant mon voyage (c'est Oullah qui parle), et je crus devoir m'abstenir de boire de l'eau ; l'usage du thé me rétablit parfaitement. L'eau de *Sampo* est bonne, et partout où des sources se rencontrent, on est sûr de trouver un village. Les peuples du Tibet se nourrissent généralement de *talfan*, bouillie faite avec de la farine de blé grillé et dans laquelle on fait cuire de la viande : les gens riches ou d'un rang élevé mangent du riz. Tous portent un gros drap de laine, et les classes inférieures se couvrent, en hiver, de peaux de mouton ; leurs bonnets sont très-élevés et tombent sur une oreille ; leurs souliers sont en peau non tannée ; ils en garnissent l'intérieur de morceaux de drap qui leur montent jusqu'à mi-jambe.

Les hommes portent les cheveux tressés comme les femmes et les laissent retomber en arrière ; ils se rasent, mais en conservant leurs moustaches ; la partie inférieure de leur tunique est droite et très-étroite, tandis que la veste est plissée : le tout est d'une seule pièce ; le *jama* ou tunique est en drap noir ou de couleur ; les femmes parent leurs cheveux de turquoises, d'émeraudes et de perles. Le pays est peu productif, et c'est à cette cause qu'on attribue l'usage révoltant de voir, dans la basse classe, une femme mariée à plusieurs frères ; les enfans sont alors tous à la charge de l'aîné, toutefois, cet usage est contraire à la religion du pays. A part cette charge, le frère aîné jouit de droits importans : il peut exclure ses frères du partage des biens de leurs parens et même dépouiller son propre père de sa propriété. Les revenus de *Lei* sont estimés à cinq mille *kharwars* de Cachemire qui valent chacun seize *tereks*. Le chef du gouvernement n'a aucun droit sur les récoltes, mais il tire son principal revenu d'une taxe sur le chef de chaque maison ; l'impôt d'une roupie ou deux par an est établi suivant la

qualité du terrain, qui n'est point déterminée par le *Begah* ou *Jerib*, mais bien d'après la quantité d'eau utile pour l'irrigation de la propriété, quantité qu'ils déterminent par celle qui est nécessaire pour le service journalier d'un moulin ou d'un demi-moulin.

Les maisons y sont bâties en pierre ou en brique cuite au soleil; les poutres et la charpente sont en bois de peuplier; ces maisons ont trois ou quatre étages, on en compte un mille dans la ville de *Lei*; sa population est un mélange de Tibétains, et de Cachemiriens, les Mahométans sont de la secte de *Shi* et de *Sunni*. Les marchandises paient par charges. Les droits sur la laine à châles exportée pour le Cachemire sont fixés à quatre roupies, mais l'on ne perçoit aucune taxe pour l'importation de cette même marchandise; on lève le même impôt par terek de châles de cachemires exportés à *Yarkand*. Il part annuellement 800 charges de chevaux pour le Cachemire; chacune d'elles pèse 28 tereks: c'est une chèvre qui produit cette laine bien distincte des poils; la laine particulière de *Toos* est due à une espèce de daim; le thé paie également un léger droit. La laine à châles arrive ici de *Rodek* et *Cha-yin-Thàn*; la première dépend de *Lei* et se trouve vers l'est quart sud-est de cette ville; l'autre est le nom d'un district dont la ville principale est *Gerduk*, à 25 journées à l'est de *Lei*, et dépendant de *Lassa*; cette dernière est une ville célèbre, à l'est et à deux mois de marche de *Lei*. Le souverain, dont le nom est inconnu, est chef suprême des Lamas; mais depuis 15 à 20 ans, il a été obligé de recourir à la protection du *Khatai* pour le défendre contre les incursions des *Gorkhas*.

Lei n'a qu'une seule mosquée, et toutes les charges de marchandises paient un *jud* à son iman; elle fut fondée par *Ibrahim-Khan*, un des seigneurs de la cour du Mogol, à l'époque où

les *Calmaks* s'emparèrent de la ville et où le raja du Tibet eut recours au sultan de l'Hindoustan pour en obtenir des secours. Envoyé pour le défendre, Ibrahim défit les *Calmaks* et rétablit le raja qui adopta la foi musulmane et signa un traité par lequel il se reconnaissait vassal de l'empire. On lui conféra le titre de *Raja-Akabet-Mahmoud-Khan*, c'est ce titre que lui donnent encore les *Hakims* de Cachemire ; peu de tems après, cependant, le raja revint à sa première croyance, tout en continuant de montrer une sorte de subordination au gouverneur de Cachemire, mais il cessa de payer le tribut. Il fait frapper le *jud* sous le nom de *Mahmoud-Shah*, et quatre pièces de cette monnaie équivalent à une roupie. Le raja de *Lei* envoie annuellement une contribution ou don charitable au *Guru-Lama* de *Lassa* ; le *Hakim* de Cachemire a soin de se maintenir en bonne intelligence avec le raja du Tibet parce qu'il en obtient la laine à châles ; si les communications étaient interrompues, les tisserands de Cachemire se trouveraient sans occupation et il perdrait un revenu de dix lacs par année. Sans cette grande cause de tranquillité, le pays ne tarderait pas d'être saccagé par suite de l'esprit léger des habitans : je ne rencontrai cependant pas un seul homme armé sur ma route, continue notre voyageur, quoique les habitans aient tous des armes dans leurs maisons ; on n'y connaît ni le meurtre, ni le vol, ni la violence, ni les rixes sanguinaires : lorsque deux habitans du Tibet se querellent, celui des deux qui s'aperçoit que la colère l'emporte, s'emplit la bouche de terre glaise, et il n'est pas rare de les voir tous les deux se découvrir la tête, puis se la présenter mutuellement en criant frappe ! celui des deux qui porterait le premier coup serait passible d'une amende de trois roupies ou de six s'il y avait du sang répandu.

Lorsqu'il arrive à un homme d'en frapper un autre avec une

arme , on commence par l'attacher à une grosse pierre , et ensuite on le condamne à payer les frais et les dépens occasionnés par la blessure : lorsque la mort s'ensuit , le meurtrier est attaché par les reins à cette même pierre , et on le jette à la rivière. En résumé , les habitans du Tibet sont d'un caractère assez doux , peu disposés à s'injurier entre eux et dégagés de toute espèce d'intolérance religieuse. Ils marient leurs filles à des mahométans , et celles-ci ne font point de difficultés d'adopter la foi de leurs maris ; mais lorsque les femmes le desirent , elles sont libres de reprendre la religion de leur enfance. Quatre ou cinq cents hommes à cheval pourraient piller tout le pays. La poudre à tirer qu'on y fabrique est d'une excellente qualité. Il existe des mines de soufre à trois jours de marche de *Lei*. Le sol produit également le salpêtre , et on obtient d'excellent charbon d'un bois particulier qui croit sur les montagnes. Je n'en sais pas le nom persan , ajoute notre voyageur , et je n'ai pas eu occasion de l'examiner.

Lorsqu'il nait un fils au raja , ce dernier abdique le pouvoir , et les ministres gouvernent au nom du jeune prince. Les trois principaux fonctionnaires de l'état sont : le *Kalun* (ou *Ghelun*) , qui remplit la charge de député du pays ; le *Chaghgut* ou le trésorier ; et le *Muaghten* , ou commandant des troupes. Aujourd'hui , l'autorité suprême est entre les mains du *Kalun* , et le raja ne prend aucune part aux affaires publiques ; le nom du raja est *Chhatendruj*. Toutes les personnes du pays destinent un de leurs enfans aux fonctions de *Lama*.

Dans la langue du pays , *lam* signifie une route , un chemin , et *lameh* , celui qui montre le chemin. Les femmes appartenant à cet ordre prennent le nom *chumeh* , dont je ne connais point la signification ; ni les uns ni les autres ne se marient. Ce sont les précepteurs des autres classes du peuple. Je ne puis rien dire

de leur religion, puisque je ne comprenais point leur langue, et que je ne rencontrai jamais de *Lama* assez instruit pour me l'expliquer. On me recommanda aussi de ne point faire de questions à ce sujet, attendu que les principales autorités surveillaient mes démarches avec beaucoup de soin, et me regardaient avec jalousie. Je n'ai donc pu connaître que les particularités qui m'ont été racontées par les résidens mahométans. La religion de l'état est appelée *Bouddah*; elle reconnaît un dieu et ses prophètes. Les temples des idoles ne sont point consacrés au culte, mais seulement à la conservation des statues des Lamas les plus éminens : quand un de ces derniers vient à mourir, on représente son image sur la tombe qui renferme ses cendres. D'autres images représentent un certain prophète que l'on croit encore vivant dans les montagnes et dans les déserts; il paraîtrait d'après cela que ce prophète ne serait autre que *Khajeh Khisr* (notre Élie). D'autres croient que ce sont les images d'un prophète qui fut enlevé au ciel, et qui cependant vit encore. Ils possèdent des livres qu'ils considèrent comme sacrés; ces livres renferment des doctrines religieuses et des prières, et prêchent la pratique de la dévotion, de la vérité et de la clémence. On y lit les maximes suivantes : « *Si quelqu'un vous enlève votre habit, donnez lui encore votre veste, et s'il vous porte un coup, priez-le de vous en donner un second !* »

L'adoration des images est défendue; enfin, à l'exception de l'habitude qu'ils ont contractée de brûler leurs morts, les usages de ces peuples ont quelque chose de ceux des chrétiens. Chez eux, la chair des chevaux et des chameaux est défendue par la loi; mais ils mangent les chèvres, les moutons, et les bêtes à cornes. Il est encore défendu d'épouser plus d'une femme à la fois. Leurs principales fêtes ont lieu à l'époque où

le soleil est le plus éloigné de la terre (1) vers le 25 décembre. Le renouvellement de l'année à lieu à la même époque que chez les peuples de l'occident. Dans leurs sermons, ils invoquent le *Kanja Sum*, ou le triple Dieu : de *Kanja*, Dieu, et *Sum*, trois : Ils disent que Dieu est un ; que des deux autres, l'un est prophète et que l'autre est son verbe ; et qu'ainsi dans leurs sermons, l'union des trois se réfère seulement à un Dieu. On trouve encore des points de similitude remarquables entre les *lamas* du Tibet et les moines des pays chrétiens ; par exemple, il existait peu avant mon arrivée un *lama* qui, dans toute sa vie, n'avait jamais dormi. Un vieillard m'assura avoir entendu dire dans sa jeunesse que plusieurs ballots de nos livres sacrés étaient arrivés dans le Tibet, mais qu'il ne s'en était pas trouvé un seul exemplaire complet, ce qui explique comment l'habitude de brûler les morts et d'autres pratiques contraires à la foi chrétienne ont été maintenues. Cependant, à *Lassa*, siège principal de la religion, on enterre les corps sans les brûler. Ils avouent aussi que leurs livres religieux étaient écrits dans une langue étrangère, de laquelle ils furent traduits dans l'ancien dialecte du Tibet, et ajoutent que les originaux qui en restent encore aujourd'hui ne sont compris depuis long-temps par personne. Il me fut impossible de me procurer une seule page de ces livres. Il y a ici deux caractères en usage, l'un imprimé l'autre écrit. Les mois des Tibétains n'ont point de noms distincts, ils les désignent simplement par les nombres ordinaux, premier, deuxième, troisième, etc. Ils suivent la méthode turque dans la manière dont ils comptent les années ; ils ont un cycle de douze

(1) Ceci est une erreur physique très-pardonnable à des peuples qui ne paraissent point avoir une astronomie très-avancée ; on sait généralement chez nous qu'à cette époque la terre est plus rapprochée du soleil qu'en juin, et que l'obliquité de ses rayons est la seule cause de notre hiver. L. R.

ans, et chacun d'eux est désigné par le nom d'un animal, tels que *Suchkan Il*, *Daud Il*, l'année du chat, de la vache, etc. Leur langue tient beaucoup de celle du Turkestan et de Cachemire; les voyelles nasales y abondent comme dans cette dernière : tandis que dans l'articulation et dans l'accent, il ressemble évidemment au turc; le *kafet* le *ghain*, le *shin* et le *che*, se rencontrent à chaque instant.

« Les chiens du Tibet ont deux fois la taille de ceux de l'Hindoustan; leur tête est grosse; ils sont forts et courageux; ils osent affronter le lion. La vache de ce pays a une queue très-épaisse, qui fournit le *Chowri* dont on fait usage dans l'Hindoustan : elle est de petite stature, mais robuste, ferme sur ses pieds, ce qui fait qu'on s'en sert comme bête de somme, dans les montagnes et les routes difficiles.

J'ai vû très-peu de ces petits chevaux du Tibet si renommés; la race est originaire du *Zaishkar*, à 10 ou 15 journées de *Lei*; leur prix varie de 20 à 70 roupies. Ils sont très rapides à la course, ont le pied assuré, et franchissent les cols des montagnes les plus élevées avec la plus grande facilité; on les nourrit avec du foin; ou, lorsqu'on veut les engraisser, on leur donne une espèce d'herbe nommée *rushkeh*, fraîche au printemps et sèche dans les autres saisons. »

L. R.

 DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

§ 1^{er} *Procès verbaux des Séances.**Séance du 7 juillet 1826.*

S. Exc. le Comte Chabrol de Crouzol, Ministre de la Marine et des Colonies, par sa lettre du 4 juillet, veut bien informer la Société qu'il a décidé qu'il serait ajouté, par son département, une somme de 2,000 fr. au prix que la Société de Géographie a proposé pour un voyage dans l'intérieur de la Guyane Française.

La Commission invite M. le Président à témoigner à Son Excellence l'expression de ses remerciemens, et elle décide que sa lettre sera insérée au Bulletin (*Voir* Documens, page 31).

M. Martin Fernandez de Navarrete, Membre de la Société et des Académies royales Espagnole et de l'Histoire, Directeur du Dépôt hydrographique de Madrid, etc., adresse à la Société les deux premiers volumes de la Collection qu'il publie, des Voyages et des Découvertes faits par les navigateurs espagnols depuis la fin du 15^e siècle, avec divers Documens concernant l'histoire de la Marine castillane et des établissemens espagnols dans l'Inde.

La Commission invite également M. le Président à transmettre à M. de Navarrete les remerciemens de la Société.

La Société Philosophique de Philadelphie remercie la Société de Géographie de l'envoi qu'elle lui a fait du premier volume du Recueil de ses Mémoires.

M. Vallot, Secrétaire de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon, soumet à la Société quelques réflexions que lui a suggérées le passage de la Notice nécrologique de M. de Beaufort, où il est fait mention de l'arbre pyrophore, observé par ce voyageur.

Après quelques observations de MM. Jomard et Pachò sur ce

phénomène , la Commission décide que la lettre de M. Vallot sera insérée au Bulletin, ainsi que les observations de M. Jomard (*Voir* *Documens* , page 33).

M. Cosnier, lithographe, Membre de la Société, offre de faire exécuter dans son établissement, sans autres frais que ceux du papier et du tirage, toutes les Cartes dont la Commission jugerait à propos d'accompagner les divers articles insérés dans le Bulletin.

La Commission accepte l'offre généreuse de M. Cosnier, et invite M. le Président à lui témoigner les remerciemens de la Société.

M. de Freycinet dépose sur le Bureau un Mémoire manuscrit sur Madagascar, qui lui a été adressé pour la Société, par M. Thomas, ancien Commissaire de la Marine.

Remerciemens et insertion du Mémoire dans le Bulletin (*Voir* page 1^{re}).

M. Pachò offre à la Société le Prospectus de son Voyage dans la Marmarique et la Cyrénaïque, et dans plusieurs oasis, au sud de ces contrées, fait dans les années 1824 et 1825; ouvrage dédié au Roi.

M. Barbié du Bocage lit une Note explicative de la médaille adoptée par la Société pour être décernée aux auteurs des ouvrages couronnés dans les concours.

Séance du 21 juillet 1826.

M. Bruguière écrit à M. le Président, qu'il est très-flatté de l'intérêt que la Société veut bien prendre à son travail sur les montagnes de l'Europe, et qu'il consent avec une vive reconnaissance qu'il soit inséré dans le Recueil de ses Mémoires.

M. Dezoz de la Roquette offre, au nom de M. Langlois, une Carte des environs de Paris, coloriée d'après un nouveau procédé, inventé par l'auteur.

La Commission invite MM. de Freycinet et Jacotin à vouloir bien examiner le procédé de M. Langlois, tant sous le rapport de

l'exécution que sous celui des avantages qu'il présente, et à lui communiquer, dans la prochaine séance, le résultat de leur examen.

M. Warden dépose sur le Bureau un Manuscrit intitulé : *Recherches sur les antiquités des États-Unis de l'Amérique Septentrionale.*

La Commission Centrale rend hommage au zèle de M. Warden, et décide que son travail, adopté par la Section de Publication, sera inséré dans la deuxième partie du deuxième volume des Mémoires.

§ 2. Admissions, Offrandes, etc.

MEMBRES NOUVELLEMENT ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 21 juillet 1826.

M. BUSSET (Ch. F.), Ingénieur en chef du Cadastre du département du Puy-de-Dôme.

M. le Baron DUPIN (Charles), Membre de l'Académie royale des Sciences, etc.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 7 juillet.

Par M. de Navarrete : *Collección de los viajes y descubrimientos, que hicieron por mar los Españoles desde fines del Siglo XV, etc.*, por don M. F. de Navarrete; tom. 1 et 2, Madrid, 1826.

Par M. G. C. Beltrami : *La Découverte des sources du Mississipi et de la rivière Sanglante, etc.*; 1 vol. in-8°.

Par M. Cadet de Metz : *Vérités physiques élémentaires pour l'étude de l'histoire naturelle, prouvées par l'état du sol de la Corse*; 1 broch. in-12.

Par MM. Eyriès et Malte-Brun : *Nouvelles Annales des Voyages*; cah. de juin.

Par M. de Férussac : *Bulletin des Sciences Géographiques* ; cah. de juin.

Par MM. de Leuven et Devilleneuve : *Journal des Voyages* ; cah. de mai.

Par M. Bajot : *Annales Maritimes et Coloniales* ; cah. de juin.

Par l'Académie des Sciences de Dijon : *Rapport sur les Annales du moyen âge* ; 1 broch. in-8°.

Par la Société d'Agriculture de la Charente : *le Cahier de mai de ses Annales*.

Par la Société des Sciences de Metz : *Séance générale du 15 mai 1826, 7^e année*.

Séance du 21 juillet.

Par M. Langlois : *Carte des environs de Paris, coloriée d'après un nouveau procédé* ; Paris, 1826, 1 flle. •

Par M. Nell de Bréauté : *Relation du voyage du Capitaine Guédon à la baie de Baffin* ; 1 broch. in-8°.

Par la Société Asiatique : *Numéro 48 de son Journal*.

Par la Société de la Morale Chrétienne : *Numéros 37 et 38 de son Journal*.

Journal général d'Annonces d'objets d'art et de librairie ; Numéros 54 à 57.

Documens et Communications.

MONSIEUR,

La Société de Géographie vient d'annoncer, par la voie du *Bulletin* destiné à rendre compte de ses travaux ; qu'elle décernerait, en 1829, un prix d'encouragement pour un voyage dans l'intérieur de la Guyane française.

L'entreprise vers laquelle la Société que vous présidez cherche à diriger l'attention et les tentatives des voyageurs, m'a paru mériter particulièrement l'intérêt du département de la Marine et

des Colonies, puisqu'elle a pour objet de faire mieux connaître une possession coloniale dont le littoral a seul, pour ainsi dire, été exploré jusqu'à présent, et de préparer, par là, de nouvelles conquêtes aux sciences et à la civilisation.

D'après ces considérations, j'ai décidé qu'il sera ajouté, par mon département, une somme de 2,000 fr. au prix que la Société de Géographie sera dans le cas de décerner pour un voyage dans l'intérieur de la Guyane Française, conformément au programme qu'elle a publié: je vous prie d'en informer la Société.

Aussitôt qu'elle aura bien voulu faire connaître au département de la Marine qu'elle a décerné le prix dont il s'agit, des ordres seront donnés pour que le paiement des 2,000 fr. ait lieu entre les mains du voyageur qui l'aura obtenu.

J'écris à MM. les Ministres des Affaires-Étrangères et de l'Intérieur, pour les engager à donner une nouvelle preuve de leur sollicitude pour les progrès des sciences et pour le développement de l'industrie commerciale, en ajoutant une somme quelconque à la valeur du prix qui sera accordé.

Dans un Mémoire, en date du 15 novembre dernier, M. Noyer, ex-député de la Guyane Française, a exposé les avantages qu'il y aurait, pour les intérêts agricoles et commerciaux de la Colonie comme pour la science, à faire explorer et étudier cette contrée sous les rapports de la Géographie, de la Minéralogie, etc.

J'ai accueilli favorablement les vues présentées à cet égard par M. Noyer, et je les ai communiquées au Gouverneur de Cayenne à qui j'ai recommandé de consacrer aux recherches et aux explorations indiquées, les ressources dont il pourrait disposer.

Le Mémoire de M. Noyer contient une espèce de résumé des connaissances acquises sur la Guyane Française et l'indication des principaux objets qui paraissent de nature à mériter l'attention des voyageurs. J'ai pensé que vous en recevriez avec quelque intérêt la communication; en conséquence, vous le trouverez ci-joint.

Je vous serai très-obligé de vouloir bien me faire le renvoi de ce Mémoire lorsque la Société de Géographie en aura fait l'usage qu'elle croira convenable.

Recevez, etc.,

Le Pair de France,
Ministre de la Marine, et des Colonies,
Comte DE CHABROL.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Plus les faits avancés par les voyageurs sont merveilleux, plus ils méritent l'attention des savans pour en déterminer la valeur et fixer le degré de confiance que méritent les récits.

Ces réflexions me sont suggérées par la lecture de la Notice nécrologique de M. de Beaufort par M. Jomard, insérée p. 600-610 du *Bulletin de la Société de Géographie*, nos 35 et 36.

M. Jomard parle, p. 605, de *l'arbre singulier qui prend feu spontanément*, etc., vu par notre voyageur. L'observation a-t-elle été faite soigneusement? Pour peu qu'on réfléchisse, on ne tardera pas à se convaincre de l'impossibilité d'un *pyrophore de cette nature*; d'ailleurs, comment ce végétal pourrait-il se propager, s'il se brûle et s'il allume de grands incendies?

Il me paraît que toute la merveille repose sur un phénomène très-curieux de physiologie végétale, phénomène que M. Lamarck, je crois, nous a fait connaître le premier, et dont MM. Bory-Saint-Vincent et F. Hubert se sont assurés eux-mêmes.

Tous les naturalistes savent qu'à l'époque de la floraison, la chaleur des étamines des aroïdes devient assez considérable pour se transmettre au spadix, dont la température se trouve élevée au point qu'il est impossible de le toucher avec la main.

Ce singulier phénomène, observé sur les fleurs des aroïdes, a conduit à examiner celles des *Baquois* qui forment une famille très-voisine des Palmiers. Les naturalistes ont aussi remarqué qu'au

moment de la floraison, les anthères des Palmiers devaient avoir un certain degré de chaleur, supérieur à celui de l'atmosphère.

D'après ces rapprochemens, je pense que la singulière propriété attribuée par Mungo Park et par Beaufort à une espèce de *Pandanus*, n'est que le résultat d'une observation mal faite ou plutôt mal rédigée sur un phénomène d'autant plus surprenant que l'on n'est pas habitué à trouver des végétaux dont la température s'élève spontanément.

Si, par hasard, mes soupçons n'étaient point réalisés, il serait alors de la plus haute importance pour la science d'avoir une description bien exacte et bien détaillée de l'*arbre pyrophore*, et ce serait la plus belle contre-partie de l'*arbre fontaine*, sur lequel j'ai donné tous les éclaircissemens desirables dans les *Act. Diar.* 1819, p. 66 et suiv.

Agréé, etc.,

VALLOT.

D. M. Secrétaire de l'Académie des Sciences de Dijon.





Lith. de Coenier, Rue d'Enghien N° 39.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉROS 40 ET 41. — AOUT ET SEPTEMBRE.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES.

Mémoire pour servir à la Description géographique de la Perse, par M. Monteith, Ingénieur-Géographe au service de la Compagnie des Indes de la Grande Bretagne.

Il est impossible qu'une seule personne puisse donner une description claire et exacte des nombreuses chaînes de montagnes qui coupent, dans tous les sens, les vastes contrées de la Perse et de l'Arménie. Quoique ces chaînes soient distinctes les unes des autres, plusieurs branches les réunissent, et elles sont traversées par quelques rivières, telles que l'Anak, le Tigre et l'Euphrate. Ainsi les montagnes qui traversent l'Asie-Mineure et la Perse, sont réunies au Caucase par la chaîne qui forme la limite des états d'Immerette et de Géorgie, et qui sépare ces montagnes du pic d'Elbourt (1), au mont Crocon, nom qu'on lui donne plus communément.

Ce pic, quoiqu'il ne soit pas le plus élevé, paraît avoir donné en Perse son nom au Caucase, c'est par ce nom seul qu'il est connu; les montagnes du Mazanderan sont appelées l'Elbourt inférieur.

Cette chaîne, en la traversant par la nouvelle route militaire de Suram aux bords de la Quirilla, a environ quinze milles de largeur, et six mille pieds de hauteur au-dessus de la mer Noire. En général le sol y est formé d'argile, de sulfate de chaux, et de quelques blocs détachés d'un granit fin et calcaire. A dix milles au-delà de Suram, cette chaîne se divise en deux grandes branches, dont l'occidentale suit le rivage méridional de la mer Noire, et se joint aux montagnes du Kurdistan, par une ramification passant entre Hussain, Kulla et Erzeroum. La branche orientale est traversée par le Kour, à dix milles sud-sud-ouest de Suram, et une de ses ramifications suivant la rive droite de cette rivière, finit tout d'un coup, à l'endroit où elle se réunit avec l'Arayac. La chaîne elle-même se dirige au sud-sud-est, et se subdivise en trois nouvelles branches. Il est de toute impossibilité de donner une description écrite des nombreuses ramifications qui s'étendent de chaque côté. Le versant occidental termine la plaine de Kant, et réunit les montagnes d'Erzeroum à la Dera-Boina. Les deux branches orientales servent de limites aux vallées de Bembi et Sori, district de la Géorgie, se réunissent de nouveau, et par de nombreuses ramifications irrégulières, mais à-peu-près parallèles, séparent les plaines d'Erivan et Nakshivan, de Gangi et Kora Bang. L'Arras se fraie son cours au milieu d'un âpre défilé près d'Omdabad; et à douze milles de cette ville, les montagnes semblent se séparer pour ouvrir à la rivière Leu un passage qui n'a pas plus de quarante pieds de largeur. Une carte peut seule donner une idée distincte de la réunion des montagnes formant le district de Kara-Dang. Les chaînes courent à l'est, et se réunissent avec les monts Talisch, dans le district de Mishkem. Parallèlement à cette masse, une autre chaîne borne la plaine de Sei-Ab, à l'extrémité orientale de laquelle s'élève la montagne de Serellan, dont une branche sépare Ardabil de Séi-ab et de Khulkhal. Cette chaîne longe la mer Caspienne jusqu'à Astrabad, et delà s'étend jusqu'au Khorazan. Le Kizil Ouzun la traverse et forme un défilé célèbre autant que difficile, connu sous le nom de Roudbar.

Je n'avais à ma disposition, pour apprécier la hauteur de ces montagnes, qu'un moyen bien imparfait, celui de trouver le degré de l'eau bouillante. J'ai fait cette expérience avec un bon thermomètre, dans différentes positions, aussi bien sur les montagnes qui bordent la mer Caspienne, que dans les plaines d'Azerdbijan.

La neige commence à couvrir les montagnes au 1^{er} décembre ; elle se fond en mars, et est ordinairement disparue vers le 15 mai. La végétation est, à peu de chose près, la même sur les différentes montagnes, et pourrait servir d'échelle pour indiquer les degrés d'élévation. Sur le sommet et un peu au-dessous, on ne voit que des bruyères et des mousses. Vient ensuite l'églantier, suivi par le hêtre et le chêne, d'abord en buisson, mais qui grandissent en se rapprochant de la base, et ont atteint leur grandeur naturelle, à environ un tiers de l'élévation. Je ne suis pas assez versé dans les sciences naturelles, pour faire, sous ce rapport, la description de ces montagnes si étendues et si nombreuses. Il n'y existe aucun volcan en activité ; mais on voit partout de nombreuses traces de leur ignition passée. Sevellan paraît avoir porté jadis un cratère, car des courans de lave et des masses détachées de la même matière se trouvent en plusieurs endroits de sa base. La dernière éruption paraît s'être portée jusqu'à une distance de vingt milles. On y trouve aussi une grande quantité de tuf. Au pied du mont Ararat, le sol est couvert, dans une grande étendue, de pierres-ponces très-poreuses. Mais les restes de volcans les plus apparens et les plus considérables sont dans la plaine au-dessous de Makor, dont toute la surface est couverte de dépôts de laves, jusqu'aux bords de l'Arras. En suivant le cours de la Botschalor, depuis Tiflis jusqu'à Erivan, le sol est composé de colonnes de basaltes : à l'exception de la montagne de Kara-Agatch, dans laquelle se trouvent des mines de cuivre et d'argent, tout le sol d'Erivan jusqu'à la rivière de Guesney, paraît reposer sur un banc de basaltes. Le rochers bordant le ravin qui sert de lit à l'Arras, sont entièrement schisteux et granitiques. Tout auprès sont de nombreux filons de mines

de cuivre. A l'endroit où je traversai le mont Talisch, près Omdabad, les rochers se composaient de schistes, de silex et de pierres calcaires. Près de Mosuba, dans la même chaîne, le cuivre était extrêmement abondant; et je vis huit fourneaux employés à son exploitation.

Il y a peu de déserts dans la province d'Azerbïdjan : ceux qui s'y trouvent sont d'une faible étendue, et doivent leur stérilité au défaut d'eau. Comme le sol est un composé d'une sorte d'argile, ils ne tendent pas à s'accroître. Ils sont en général couverts d'une herbe dont on extrait la soude. Le terrain est salé, et les sources qui y coulent en contractent bientôt un goût saumâtre qui empêche qu'on puisse se servir de leurs eaux.

Il paraît que le niveau de la mer Caspienne éprouve des changemens périodiques d'élévation. On croit à Ghilan que ces changemens ont lieu tous les trente ans. Le niveau était au point le plus bas en 1823 et 1824, et plusieurs îles nouvelles existaient dans le lac de Kescht. On fait la même supposition relativement au lac de Khumia ou Shahey, qui est maintenant beaucoup plus bas qu'il n'était il y a quatorze ans: d'après mes observations faites en 1824, il avait baissé de quatorze pieds au-dessous de son niveau de 1813, et l'île de Shahey n'est en ce moment qu'en partie entourée par les eaux. Cette masse de rochers, de quarante milles de tour, et où se trouvent douze villages inhabités, ne peut pas être désormais considérée comme une île: elle donne son nom au lac, et était séparée de la terre, il y a vingt ans, par un passage de trois milles; c'est la seule qui présente des sources d'eau douce. Il y a trois autres grandes îles: Ishey, Koin-Adasey, et Ashak-Adasey. Elles sont formées d'une masse calcaire que recouvre un sol fertile. Dans l'hiver, un nombre considérable de moutons y sont parqués.

C'est le lac le moins profond de toute la Perse. Je le sondai de Rhumica à Dokerghan, et ne trouvai que vingt pieds de fond. Il était partout d'une argile bleue, et diminuait graduellement en ap-

prochant du rivage , à tel point que des bateaux peuvent seuls y naviguer. C'est l'eau la plus salée que l'on connaisse , à l'exception de celle de la mer Morte ; il n'y a pas de poissons , et je n'y vis qu'un seul genre d'insectes. Ensuite est le lac de Gonkela. Cette superbe étendue d'eau prend son nom de sa couleur bleue, due à son extrême profondeur. Je n'en pus trouver le fond avec une sonde de deux cents brasses , à quelques centaines de toises du rivage , entre l'île et le monastère de Sevan. Un amas de récifs occupent son centre , et en rendraient la navigation dangereuse. Ils sont à fleur d'eau ou un peu au-dessous. Je pense que le lac reçoit la plus grande partie de ses eaux des sources qui s'y jettent intérieurement ; car celles qui coulent des environs ne suffiraient pas à remplacer les pertes de l'évaporation occasionnée par une surface aussi étendue. Les truites qu'on y pêche pèsent souvent douze livres , mais ne ressemblent pas à celles de l'Europe. On en trouve aussi abondamment dans les rivières d'Erivan. Leur chair est rouge , et elles sont extérieurement parsemées de taches noires comme le saumon. Le lac a , dit-on , douze autres espèces de poissons , entre autres des carpes , et deux espèces de muets ; je n'y vis d'autre petit poisson que le goujon.

Je n'ai vu dans le pays aucune rivière provenant de sources. Toutes celles d'Azerdbijan sont formées par la fonte des neiges. L'Arras s'élève d'environ trois pieds , au mois de mars ; il est dans sa plus grande crue en juin , et commence à diminuer en août.

De nombreux courans d'eau ont formé des sédimens , dont les plus connus sont l'albâtre ou marbre de Tabruz dont on trouve des carrières près de Dokhergan , et dont je vous adresse un échantillon.

Je doute beaucoup que le coton de Perse pût réussir en France , quoiqu'il soit très-abondant en divers endroits de l'Azerdbijan , dont le climat est sec et très-froid. On sème la graine en mars , et on fait la récolte en octobre , époque où il tombe très-peu de pluie. Elle serait endommagée par une trop grande humidité. Au reste ,

les Persans pensent que tous les terrains qui portent de l'herbe quelconque, sont propres à la culture du coton. Il faut en excepter cependant les environs de Ghilan, où l'humidité le fait périr. Celui de Mazenderan est le meilleur de la Perse.

Quelqu'un me dit que ce fut schah Abbas I^{er}, qui fit venir de Cachemire les chèvres de Kerman.

Les maisons en Perse sont en général bâties en argile, ou en briques séchées au soleil. Elles sont toutes couvertes en terre avec un enduit d'argile. Cela a besoin d'être renouvelé chaque année, et ne peut être en usage que dans un pays aussi sec que la Perse.

Le mummic est une substance ressemblant au goudron, mais plus pure; on la trouve dans une grotte près de Shiraz, où elle suinte des parois des rochers. On ne l'emploie qu'en médecine, et en l'appliquant extérieurement pour les douleurs.

Les Persans parlent de plusieurs rivières qui coulent sous la terre. Ils prétendent surtout que le Zeanderoud disparaît dans le grand désert, pour se remonter dans la province de Kerman. Je pense que c'est une idée dénuée de fondement, et que les eaux de cette rivière ne disparaissent que parce qu'elles sont entièrement dispersées par les besoins de l'agriculture; car dans l'hiver, où cela n'a pas lieu, et pendant le printemps où son cours est grossi par la fonte des neiges, il arrive au désert et en traverse même une partie. Pendant l'été, le lit de cette rivière contient de l'eau, par suite d'un moyen qui ne peut exister dans le désert. Une série de puits qui communiquent l'un à l'autre, forment une espèce de courant, qu'on appelle en Perse Kanat. Cela a été considéré par les Européens comme une rivière souterraine; mais on en voit de semblables dans toutes les parties de la Perse.

La grotte la plus célèbre est celle où est bâtie la forteresse de Makor. Elle a près de trois cents pieds d'élévation, six cents de diamètre, et deux cents de profondeur. Il y coule plusieurs ruisseaux, et on a pratiqué à ses parois un grand nombre d'autres excavations. J'ai pris une vue de l'intérieur de cette grotte.

Je joins à cette lettre un dessin des lacs de Sevan et Khumia, et j'envoie aussi quelques poissons galés du lac de Wan.

Je ne suis pas à même de donner des renseignements bien positifs sur le monastère de Itsmiardin. Il y a une vaste collection de manuscrits, et il est à regretter que personne ne se soit occupé à y faire des recherches. Les archives contiennent un journal de tous les événemens relatifs à l'église, qui ont eu lieu pendant 700 ans. Je crois qu'on y trouverait des documens précieux pour l'histoire.

N. B. Je suis près de terminer et de publier une topographie du nord de la Perse, où je donnerai, entre autres renseignements, la longitude et la latitude de plusieurs lieux.

J'ai parcouru le pays situé entre les lacs de Wan et Khumia, ou Shahay, et particulièrement le district de Bang, dépendant des khans de Hekarey, qui demeurent à Julamerie : c'est la partie la plus montagneuse de l'Asie. Il y a de nombreuses grottes, tant naturelles qu'artificielles, surtout à l'étroit défilé qui conduit de Julamerie à Punnashnie. J'espère sous peu être à même de donner des renseignements plus étendus sur ce sujet.

Je n'ai pu envoyer, par la présente occasion, les poissons du lac Wan. Je l'enverrai sous peu de jours, avec un dessin de la grotte de Makor.

J'envoie par M. Fontanier, un duplicata de ces observations(1).

OBSERVATIONS faites en divers lieux, depuis la mer Caspienne, jusqu'à la mer Noire, sur le degré de chaleur nécessaire pour faire bouillir l'eau.

(Les degrés de chaleur sont indiqués d'après le thermomètre de Fahrenheit).

Engelli, sur les côtes de la mer Caspienne.	212° $\frac{3}{4}$
Ardabil (ville de).	204

(1) Ce mémoire a été transmis à la Société de Géographie par M. Castellaz, négociant français établi à Tiflis

Shindan, roc fortifié sur les monts Talisch.	200
Pic d'Abar, un des plus élevés de la chaîne des monts Talisch, et que l'on peut considérer comme indiquant en général leur plus grande hauteur.	199
Lie, village situé au pied du passage de Midan.	200
Sommet du passage de Midan, du côté sud de Serellan et à 1,000 pieds au-dessous de cette sommité.	198
Sherivanlée, village de Sir-Ab.	204
Lac de Shahey.	205 $\frac{1}{4}$
Tabreez (Tabriz ou Tauris).	203
Bords de l'Arras à Julfa.	208
<i>idem</i> , <i>idem</i> , à Abbas-Abad, près de Nackshewan.	207
Noura Sheen, de Sharon.	205 $\frac{3}{4}$
Derello.	206
Erivan.	205
Al-Baran.	200
Lac de Gonkela.	202
Tiflis.	208
Coutais en Immerette.	209
Redoute de Culla, sur la mer Noire (1).	212

Le thermomètre, long de 12 pouces, était divisé conformément à la graduation de Fahrenheit, et les expériences ont été souvent répétées (2).

(1) Redoute Kalé est indiqué sur la carte du Capitaine Gautier, et il se trouve à l'embouchure de la mer noire, à l'ouest et près du Phas ou Riom.

(2) Pour convertir les degrés de Fahrenheit en degrés de Réaumur, on ôte 32 et on prend les $\frac{4}{9}$ du reste. Si le nombre est au-dessous de 32, il suffit d'en prendre les $\frac{4}{9}$, et dans ce cas, le résultat exprime les degrés au-dessous de la glace.

REVUE.

JOURNAL OF A THIRD VOYAGE, etc. Journal d'un troisième Voyage à la découverte d'un passage par le nord-ouest de l'Atlantique, à l'Océan Pacifique, exécuté pendant les années 1824 et 1825, par les bâtimens de S. M. l'Hécla et la Fury, sous les ordres du Capitaine W. B. PARRY.

Quoix déçu pour la troisième fois dans l'espoir de parvenir au but de ses recherches, le capitaine Parry n'en a pas moins de droit, pour l'audace et la persévérance dont il a fait preuve, à toute la reconnaissance des amis de la science. Les connaissances pratiques acquises sur la mer Glaciale, pendant les voyages précédens, et la manière admirable dont les deux bâtimens étaient armés et équipés, tendaient, à la vérité, à diminuer les difficultés de l'entreprise; mais le malheureux événement dont un des bâtimens eut à souffrir, présenta un danger nouveau et inattendu, et enleva toute espérance d'obtenir les résultats qu'on se proposait, à l'instant même où la saison paraissait des plus favorables à l'expédition.

Antérieurement à la première de ces expéditions, on craignait qu'il ne fût impossible de résister au degré de froid qu'on s'attendait à trouver sous le pôle. Il est reconnu maintenant, qu'au moyen de certaines précautions, de beaucoup de propreté et d'un bon régime, on peut non-seulement vivre sous ce climat, mais y jouir d'une santé parfaite et d'un certain bien-être. La relation du capitaine Parry ajoute de nouvelles preuves à cette assertion, et renferme des documens propres à fixer l'attention et l'intérêt du lecteur.

On se rappelle que l'amirauté d'Angleterre fut conduite à

cette dernière tentative par les rapports du capitaine Franklin, qui assurait que la mer était libre sur quelques parties des côtes du nord de l'Amérique, observation qui se trouvait confirmée par les navigations des Russes vers le Cap de Glace. Le capitaine Parry reçut, en janvier 1824, le commandement de l'Hécla, et le capitaine Hoppner celui de la Fury: un bâtiment de transport fut chargé de porter, jusqu'à l'extrémité de l'Atlantique, les munitions les plus pesantes. L'armement et l'équipement étaient les mêmes que ceux de la seconde expédition, et si parfaits, que le capitaine Parry est en ce moment occupé à en dresser un état qui doit rester déposé au bureau de l'amirauté pour servir de modèle. D'après ses propres avis, ses instructions portaient, « de se rendre d'abord au passage Lancastré, et après avoir traversé le détroit de Barrow, d'essayer par celui du Régent, qu'il avait découvert en 1819, de pénétrer dans la mer qui entoure le continent de ce côté, et de là dans l'Océan Pacifique. »

L'expédition mit à la voile le 19 mai 1824, et s'avança dans l'Atlantique. L'Hécla et la Fury laissèrent le transport, le 3 juillet, aux établissemens danois, pour la pêche de la baleine dans le détroit de Davis, et se dirigèrent vers la baie de Baffin. Plus pesamment chargés, leur marche, pendant quelques jours, en fut retardée. Cependant ils entrèrent, le 13, dans les glaces, qu'ils trouvèrent cette fois plus rapprochées de cinq milles qu'en 1819. On se dirigeait vers l'ouest, et le passage devenait à chaque instant plus difficile: depuis le 17, les obstacles que présentaient la quantité, la grosseur et la compacité des glaçons, étaient tels, que les équipages étaient continuellement occupés à les briser ou à les scier. Malgré ces travaux, les progrès étaient si faibles, qu'à la fin de juillet, on n'avait fait que quelques milles vers l'ouest, sous le 62° 10' de longi-

rude. On reconnut en cet endroit l'avantage des moyens qui avaient été pris pour préserver les bâtimens des chocs extérieurs; la glace pressait l'Éclaire avec tant de violence, qu'il eût été mis en pièces si sa construction eût ressemblé à celle des autres bâtimens.

On ne pouvait apercevoir la mer d'aucun côté; le Capitaine, pensant que la glace serait moins compacte vers le nord, essaya de s'y diriger. Malgré des travaux continuels, on n'était, au 19 août, qu'au $72^{\circ} 34'$ de longitude, et la glace était aussi impénétrable qu'auparavant. Le reste du mois et les huit premiers jours de septembre furent remplis par les mêmes travaux, et le 9, on parvint enfin à sortir d'une barrière de glace d'une force plus qu'ordinaire, au milieu de la baie de Baffin. Le capitaine Parry attribue ces premiers obstacles aux rigueurs de l'hiver de 1823, et aux retards de l'été suivant. Quoique les limites orientales de la glace se fussent trouvées, comme nous l'avons dit, à peu de chose près à la même distance qu'en 1819, elle se prolongeait, cette fois, cinquante milles plus loin dans l'ouest-nord-ouest, sous le 74° de longitude. On ne peut se faire une idée des travaux auxquels les deux équipages furent obligés de se livrer pour se dégager d'une masse énorme de glace qui couvrait un espace de trois à quatre cents lieues. Ils avaient à lutter en même temps contre la glace nouvelle qui se formait instantanément autour des bâtimens, par l'effet d'une neige continuelle. Sans un changement de température qui délivra ces bâtimens, il était à craindre qu'ils ne restassent renfermés pendant tout l'hiver au milieu de la baie de Baffin.

Le capitaine Parry remarqua que lorsque le vent soufflait du nord, les glaçons couraient au sud, et la chose paraît fort naturelle; mais il observa aussi qu'ils se dirigeaient fréquemment à l'ouest, même contre un vent assez fort, soufflant de

ce côté. Ce phénomène attira toute son attention ; et nous verrons bientôt les raisons qu'il lui assigne :

En sortant de l'océan de glaces, l'expédition traversa sans obstacles le détroit de Lancaster. Une forte brise la fit arriver à l'entrée du détroit du Prince-Régent, le 26 septembre, et le lendemain dans le port de Bowen, où le capitaine Parry, d'après l'avis de M. Hoppner, se détermina à passer l'hiver. Il était de toute évidence, en ce moment, qu'il ne fallait pas songer à faire de nouvelles tentatives jusqu'à ce que l'été vint fondre les glaces qui présentaient chaque jour un aspect plus menaçant. Toutes les précautions nécessaires furent prises pour la conservation des navires. Nous ne rapporterons pas les arrangements pris pour l'hiver, qui furent absolument les mêmes que ceux de l'expédition précédente. Après les avoir détaillés, le capitaine Parry ajouta :

« Il serait difficile de concevoir deux choses plus semblables entr'elles, que deux hivers passés sous ces hautes régions polaires, à moins que l'homme ne trouve moyen d'y répandre quelque variété. La nature suit alors une marche constamment uniforme, et l'observation la plus minutieuse ne pourrait trouver, d'un hiver à l'autre, la moindre différence. Dans les climats plus tempérés, quoique très-froids, un dégel vient quelquefois interrompre la monotonie de cette saison ; mais ici, lorsqu'une fois la terre se couvre de glaces, tout est d'une blancheur uniforme et d'une égale tristesse, et cela, non seulement durant des semaines et des mois, mais pendant la moitié de l'année. Tout ce qui s'offre à l'œil, donne le sentiment d'un silence de mort, et de ce repos d'anéantissement si peu en harmonie avec la nature de l'homme, dont la présence paraît un nouveau phénomène au milieu de ces solitudes affreuses, alors abandonnées par les animaux mêmes qui ont coutume d'y vivre. »

Il était important, pour un chef, de créer des moyens de distraction capables de préserver ses équipages de la funeste influence qu'un pareil séjour pouvait exercer sur leur moral. Le capitaine Parry y réussit parfaitement. Nous le laisserons parler lui-même.

« Tous les soins possibles furent pris, pour occuper et distraire les équipages, et pour exercer également leurs forces physiques. Nos premiers amusemens commençant à devenir insipides et usés, il fallut chercher quelque chose qui présentât les charmes de la nouveauté. Rien ne pouvait mieux remplir cet objet et convenir à notre situation présente, que l'idée qu'eut le capitaine Hoppner. Il proposa d'exécuter une mascarade, dans laquelle les officiers et les marins rempliraient également un rôle, et où chacun serait libre d'être à son choix, acteur ou spectateur. Une foule de déguisemens furent pris, et les rôles qu'ils indiquaient, remplis avec un goût et une intelligence qui auraient fait honneur à une assemblée plus brillante. Il n'est pas de salons où l'on n'eut applaudi au bon ordre, à la décence et à l'inoffensive gaité de notre modeste mascarade. Et bien que tous les officiers prissent part à ces amusemens qui avaient lieu une fois par mois, alternativement à bord de chaque bâtiment, la discipline la plus sévère n'en fut jamais altérée, non plus que le respect dû par le subalterne à ses chefs. »

Des moyens de distraction ayant l'utilité pour objet, remplissaient l'intervalle entre ces amusemens. Une école fut établie. « Le gaillard d'arrière, dit le capitaine Parry, consacré, tantôt à l'instruction, tantôt aux divertissemens, offrait un coup-d'œil qui ne s'est jamais vu dans la marine. J'attribue à cette diversité, et à la gaité dont elle était la source, la santé parfaite dont les équipages ont joui pendant tout l'hiver. »

L'observatoire fut établi à terre, uniquement pour suivre les variations de l'aiguille aimantée. On remarqua comme un fait assez curieux, que depuis 1819, ce phénomène était augmenté d'environ 9 degrés. On reconnut aussi une variation diurne et régulière, et un changement d'intensité, lorsqu'on employait des aiguilles suspendues au lieu de celles qui sont posées sur un pivot. L'intensité allait en augmentant depuis le matin jusqu'à l'après-midi, et décroissait de l'après-midi au matin. Je crus, dit le capitaine Parry, que le soleil, et la lumière réfléchie du soleil et de la lune, par rapport à la sphère magnétique influent l'un et l'autre sur cette variation diurne et nocturne, quoiqu'il paraisse difficile d'assigner la part de chaque influence. Il faut ajouter que le minimum de la déviation de l'aiguille était la même à Port-Jackson qu'à Sydney, ce qui ferait croire que c'est une ligne isogonique qui passe jusqu'au pôle. La même observation eut lieu à l'égard du maximum de la variation.

Le vent du sud se propage dans ces climats avec une violence qui fit le lieutenant Foster, placé à l'observatoire, tomber plusieurs fois très-long-temps avec un marin qui se trouva à sa portée. La hauteur de l'eau était de 600 pieds, c'est-à-dire à-peu-près un tiers de la hauteur des montagnes. Le temps était calme et très-serein.

Après les observations précédentes, on observa plusieurs fois des aurores boréales. Voici la description que le capitaine Parry nous a donnée de ces phénomènes accompagné de circonstances remarquables.

Le 27 janvier, vers minuit, le 27 janvier, et s'annonça d'abord par une lumière compacte et jaune, vers le sud-est, à une distance de peu de distance de la terre. Malgré sa couleur et sa substance, cette lumière semblait quelquefois émettre de remarquables rayons pressés les uns sur les autres,

et très-apparens. Quoique le phénomène fût toujours extrêmement brillant, son intensité variait d'un moment à l'autre, ce qui résultait, comme on l'a observé plusieurs fois, des jets de lumière se succédant alternativement; ainsi qu'on voit l'obscurité et la densité de la fumée s'augmenter par l'accumulation de nouveaux flocons. A l'instant où placés à l'observatoire, les lieutenans Sherer, Ross et moi, nous étions à admirer la beauté de ce spectacle, un cri d'étonnement et d'admiration nous échappa, en voyant un rayon brillant se détacher de la masse de lumière, et tomber entre nous et la terre, à environ trois mille verges. »

Le capitaine Parry dit que la lumière de l'aurore boréale, laissait apercevoir les étoiles comme à travers un voile léger. Il ajoute qu'ils n'ont jamais entendu le moindre bruit, produit par le phénomène, quoiqu'ils y prêtassent la plus grande attention. Dans le courant de l'hiver, et surtout en décembre, ils eurent occasion d'observer très-fréquemment le météore désigné sous le nom d'*étoile tombante*. Il était constamment suivi par un changement de température. L'effet de la réfraction donna un jour, à la lune, un aspect tellement étrange, que si l'on apercevait dans nos climats quelque chose de semblable, le peuple croirait être à la fin du monde. Les gravures qui accompagnent l'ouvrage, donnent les formes apparentes que cet astre offrit successivement, dans cette circonstance, aux regards des observateurs. Elles sont aussi variées que bizarres. Le capitaine Parry, décrit encore un autre phénomène de la manière suivante.

« Le 20 mars, à 9 heures 30 minutes du soir, parut autour du soleil, une auréole avec une fausse parhélie de chaque côté. L'auréole était coupée par une portion de cercle faiblement colorée, et plus loin un autre arc, parallèle au premier, et éloi-

gné du soleil, de $46^{\circ} 40'$, offrait les couleurs de l'arc-en-ciel dans l'éclat le plus vif. On pouvait suivre, dans toute l'étendue de l'atmosphère, un cercle de lumière passant par le soleil et la parhélis, et parallèle à l'horizon. Dans l'intérieur de ce cercle, et à la distance de $114\ 172^{\circ}$ du soleil, de chaque côté se remarquait un espace blanc. Pendant qu'on observait ce singulier phénomène, il tombait de nombreux et petits flocons de neige. »

Il est à remarquer que pendant le séjour de l'expédition à Port-Bowen, le baromètre ne fut d'aucune utilité pour connaître les changemens de température auxquels on pouvait s'attendre, et que le mercure accompagnait plutôt qu'il ne précédait les variations de l'atmosphère.

« Nous vîmes peu d'animaux, dit le capitaine Parry; cependant, entre octobre et juin, nos marins tuèrent douze ours, et en virent plusieurs qu'ils ne purent atteindre. Un de ces animaux faillit causer la mort d'un matelot de la Fury, qui, le voyant venir à lui, et se trouvant sur une colline, sans armes et séparé de ses camarades, prit la fuite, tomba et roula sur le flanc de la côte, pendant un espace de plus de cent pieds. On le trouva horriblement meurtri et déchiré; et malgré les soins qui lui furent donnés, il fut très-long-temps à se rétablir. »

« Une ourse que nous tuâmes dans la mer, presque en arrivant à Port-Bowen, nous offrit, par les efforts qu'elle fit pour sauver ses deux petits, un exemple bien frappant d'affection maternelle. Elle aurait pu facilement se soustraire au canot qui la poursuivait; mais elle ne voulut jamais abandonner les deux oursons qu'elle portait sus son dos en nageant, et qui gênaient ses mouvemens. Pendant le printemps, nous fûmes témoins d'un fait du même genre: deux oursons étant tombés dans une

crevasse survenue à la glace, la mère se mit au devant d'eux pour les défendre contre l'attaque de nos gens, et fut tuée, tandis qu'il lui était très-facile de se sauver. La chair de ces animaux fut une ressource pour nous, et nous servit à nourrir nos chiens esquimaux que nous faisons constamment travailler à tirer des traîneaux. »

« Nous tuâmes, dans le cours de l'hiver un ou deux renards (*canis lagopus*), et nous en primes quatre au piège. Ils pesaient de trois livres et demie à quatre et demie. On en garda un en vie pendant quelque temps, à bord de la Fury, et on parvint à l'apprivoiser. Sa fourrure fut, pendant l'hiver, d'un blanc pur; mais au mois de mai, elle devint couleur de chocolat, avec quelques taches brunes. »

« Nous ne tuâmes, du mois d'octobre au mois de juin, que trois lièvres (*Lepus variabilis*), qui pesaient de six à huit livres et demie. Leur fourrure était extrêmement épaisse, douce, et d'une blancheur éclatante. Nous ne vîmes, pendant notre séjour, ni daims, ni loups. Une seule hermine et quelques rats (*Mus Hudsonius*), complètent, je crois, la liste des quadrupèdes que nous aperçûmes dans cette triste et aride région.

« Nous vîmes quelques troupes de canards apparaître sur les endroits où la mer était libre de glaçons, jusqu'au trois octobre; mais après cette époque, ils ne se montrèrent plus jusqu'au mois de juin, où même nous n'en vîmes que deux. Nous aperçûmes très-peu d'oies lors de notre arrivée à Port-Bowen, et nous n'en tuâmes qu'une seule, le 25 décembre, et une autre le 18 février. Elles reparurent vers la fin de mars; et en moins d'un mois nous en tuâmes deux cents. Bientôt après nous cessâmes d'en voir. Nous présumâmes qu'elles faisaient alors leur migration dans le nord, et que tous les en-

virons de Port-Bowen étaient trop stériles pour leur permettre de s'y arrêter. Le lieutenant Ross, qui s'occupait beaucoup de l'ornithologie, et à qui l'on doit les observations zoologiques comprises dans l'appendice de la relation, remarque que ces oies étaient de trois espèces, le *Tetrao lagopus*, *Tetra rupestris*, et *Tetrao albus*. Les deux premières espèces ne se montrèrent qu'au printemps, et le plus grand nombre des individus qu'on tua, appartenaient à la première. On trouva dans leur œsophage les feuilles du *Dryas integrifolia*, et des bourgeons du *Saxifraga oppositifolia*, du *salix arctica*, et du *Draba alpina*. Une ou deux avaient aussi quelques feuilles du *Polygonum viviparum*. Le courlis avec son cri aigu, fut le premier à paraître au printemps. Nous vîmes aussi quelques mouettes, et pendant tout l'hiver, une couple de corneilles : nous n'en avons pas vu davantage pendant les hivernages précédens. »

Après avoir été retenus captifs par les glaces, pendant neuf ou dix mois à Port-Bowen, les bâtimens purent enfin partir vers la fin de juillet 1825, et mirent à la voile, se dirigeant vers le passage du Prince-Régent. Le projet du capitaine Parry était de longer la partie méridionale de la terre, désignée sur nos cartes sous le nom de Nord-Somerset, et aussi loin qu'il pourrait dans l'ouest, et il pensait pouvoir pénétrer au moins jusqu'au 95° de longitude. Il en fut empêché par les glaces et les brouillards, alors changeant de route vers le nord, il gagna les îles Léopold. Mais en y arrivant, il trouva la glace dans le même état qu'en 1819. « Elle entourait le rivage occidental sur lequel elle semblait pressée par une espèce d'attraction, et dont elle défendait l'approche. » Quelques jours après, une forte brise qui souffla pendant dix heures consécutives, éloigna la glace du rivage, et le capitaine Parry put aborder au point appelé cap Seppings, le 24 juillet. De cet endroit, il découvrit

un bras de mer navigable, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, et large de un à deux milles. Tout le détroit de Barrow au nord-nord est de l'île, était libre aussi; et le capitaine Parry pense, que « cette partie de la mer polaire, n'est jamais embarrassée de beaucoup de glaces. Il longea alors, comme il en avait eu d'abord l'intention, la côte occidentale du Prince-Régent, dans la direction du sud; et comme il se trouvait dans des parages inconnus jusqu'à lui, il donna à plusieurs baies qu'il découvrit les noms de quelques officiers de marine, ses amis, comme un gage de souvenir et d'estime. Aussi loin que la glace lui permit de pénétrer, il trouva la côte élevée, et beaucoup de fond; mais le 28 juillet, se trouvant par les 72° 51' 51" de longitude, il lui fut absolument impossible d'aller plus avant. Sur le rivage voisin on aperçut quelques huttes d'Esquimaux, en pierres. Mais elles devaient être abandonnées depuis long temps, car elles étaient couvertes d'herbes et de mousses. C'est en cet endroit que les malheurs de l'expédition commencèrent. Des vents du nord continus, poussèrent sur les bâtimens d'énormes glaçons. Le 1^{er} août, ils en étaient tellement pressés et entourés, qu'il leur était absolument impossible de manœuvrer. L'Hécla toucha plusieurs fois à la côte, et finit par ne plus pouvoir s'en écarter. La Fury fut jetée sur un glaçon qui tenait à la terre, et tellement endommagée, qu'elle commença à faire beaucoup d'eau. A la marée montante, l'Hécla se remit à flot; mais on reconnut que la Fury ne pouvait aller plus loin sans recevoir un radoub. Après beaucoup de peines, on l'allégea de ses munitions; mais la pression de la glace l'avait trop endommagée pour qu'elle fût à même de tenir la mer, et on se décida à l'abandonner. Le 2 août, son équipage passa à bord de l'Hécla, Ses munitions furent également abandonnées; car il n'y avait pas de place pour les mettre à bord de ce dernier.

A des circonstances aussi fâcheuses, venaient se joindre l'état de la saison déjà fort avancée, et la diminution des vivres, à peine suffisans pour les besoins des deux équipages, jusqu'à l'automne. Le seul parti qui restait au capitaine Parry, était de regagner l'Angleterre le plus tôt possible. Quant à la *Fury*, sa perte paraissait inévitable, et l'on peut s'étonner que ce soit la première fois, dans le cours de trois expéditions, que la force et la quantité des glaçons, ait produit un pareil effet. Quoique les bâtimens eussent été doublés extérieurement et intérieurement, de manière à les faire croire impérissables par ceux qui les montaient, le capitaine Parry dit : « Nous avons appris par expérience que lorsqu'un glaçon atteint avec force et dans une certaine direction, un bâtiment qui touche au rivage, son choc est suffisant pour déjouer et anéantir toutes les combinaisons qu'on aura pu donner au bois et au fer. Un bâtiment, comme tous les autres travaux de l'homme, n'est rien auprès des ouvrages immenses et étonnans de la nature. Un vaisseau, quelle que soit sa grandeur et sa force, doit se briser comme une coquille de noix, lorsque d'un côté il est pressé par une côte fixe et solide, et frappé de l'autre par un vaste amas de glaces. »

De retour à la rive orientale du détroit du Prince Régent, le capitaine Parry la trouva entièrement débarrassée des glaçons. Il découvrit un port excellent un peu plus au sud du Port Bowen, et beaucoup meilleur. Il le décrit avec soin, parce qu'il pense qu'un jour, la pêche de la baleine cessant de se faire dans la baie de Baffin, les pêcheurs pousseront leurs excursions jusqu'au détroit du Prince Régent. Peu de jours après, l'*Hécla* entra dans le détroit de Barrow, et y trouva la mer entièrement libre. Le détroit de Lancaster l'était aussi, quoiqu'on y vit encore quelques glaçons, chassés, à ce qu'il paraît, de la baie de Baffin, par les vents d'est qui règnent pendant

cette saison. On reconnut que l'été de 1825 était bien plus chaud que le précédent, à ce que le bâtiment parcourut cette fois sans obstacle une mer où il avait été obligé de s'ouvrir un passage avec beaucoup de peines.

Vers le milieu de septembre, l'Hecla traversa le détroit de Davis, et après avoir essuyé des gros temps en traversant l'Atlantique, doubla, le 10 octobre, l'extrémité septentrionale des Orcades, et mouilla le 20 à Sheerness.

Nous avons dit que le capitaine Parry observa plusieurs fois des masses de glaces se dirigeant vers l'ouest; même contre une brise assez fraîche soufflant de ce côté. Il revient sur ce sujet à la fin de sa relation; et après avoir cité plusieurs faits semblables, observés dans la mer du nord, au détroit de Davis, à celui de Fox et du Prince Régent, il dit :

« Il doit exister dans les régions polaires, un mouvement général, qui entraîne la glace dans cette direction, toutes les fois qu'elle n'est pas repoussée par des vents trop forts ou des courans. Elle finit par adhérer à ces côtes; qui en sont continuellement couvertes. On se souvient peut-être que, dans la Relation du voyage de 1821 à 1823, j'ai fait observer, comme une particularité fort curieuse, que les bâtimens dérivèrent à l'ouest, vers l'île Southampton, au lieu de suivre une direction opposée où aurait dû les pousser un vent très-fort. Les glaçons s'accumulaient sur le rivage de cette île, malgré la forte brise qui soufflait de cette direction. Pendant notre séjour à la baie de Baffin, en 1824, nous reconnûmes aussi une forte dérive à l'ouest, même contre le vent; et la même chose eut lieu à notre retour. »

« Il est possible que cet effet soit dû à la température des côtes occidentales, beaucoup moins froides, comme on sait, que celle des parties opposées sous la même latitude. Il peut être lié

aussi au mouvement de rotation de la terre sur son axe. C'est ce que je ne me permettrai pas de décider : il me suffit d'avoir rapporté les faits tels que je les ai observés. »

Voici un autre phénomène dont le capitaine Parry a souvent été témoin sous les régions polaires, et qu'on n'a pu expliquer jusqu'à présent. Le vent perd constamment de sa force et de son intensité, aussitôt qu'il a dépassé, non-seulement de grands blocs et des chaînes de glaces, mais même des fragmens qui ont à peine un pied d'élevation; et cela a lieu sans qu'on remarque aucun changement dans la température de l'atmosphère.

L'intrépide voyageur demeure convaincu que le passage existe réellement, et il se montre disposé à affronter de nouveaux périls pour en effectuer la découverte.

« La question, dit-il, est à-peu-près dans l'état où elle se trouvait au commencement de l'expédition; et j'ai malheureusement peu d'observations à ajouter à celles de ma dernière Relation. Les vues que je présentais alors sur les moyens à adopter et la route à tenir, demeurent absolument les mêmes. Cependant la presque certitude de trouver la mer navigable près de l'extrémité sud-ouest du détroit du Prince Régent, doit accroître les espérances que l'on avait conçues. C'est vers ce point que j'inviterai les marins engagés dans la même entreprise, à diriger leurs tentatives. »

« J'ai l'intime persuasion que, par de nouveaux efforts, on finira tôt ou tard par obtenir le résultat désiré; car il ne présente rien d'impossible et n'a été retardé que par des circonstances malheureuses et fortuites que toute la prudence humaine ne pouvait ni prévoir ni empêcher. Plus d'une expédition peut échouer encore; mais on doit réussir enfin. Malgré un armement dont la perfection surpassait tout ce qu'a jamais

offert la marine, et j'ose dire malgré nos efforts pour remplir dignement notre honorable tâche, nous avons éprouvé une catastrophe à laquelle il était de toute impossibilité de se soustraire. Cet événement fournit une nouvelle preuve des soins et des précautions qu'on doit porter à de semblables expéditions. Je serai bien trompé dans mes conjectures, si la découverte du passage en question s'effectue dans le courant d'un été; je crois au contraire qu'il faudra un concours particulier de circonstances favorables, pour qu'un seul hivernage au milieu des glaces puisse y suffire; mais cela ne décide rien contre la réussite. Nous savons maintenant qu'on peut passer l'hiver sous ces climats en parfaite santé. Je finirai donc par engager ceux qui seraient chargés de la conduite de ces expéditions, à ne rien négliger de tout ce qui peut contribuer à la force des bâtimens, à la conservation des vivres, à la propreté intérieure, et au maintien de la discipline et de l'activité parmi les équipages. »

« Il eût été bien doux et bien flatteur pour moi de résoudre la question que je laisse encore indécise. Heureux, cependant, si je puis guider par mes faibles travaux celui que le gouvernement choisira pour les continuer; bien plus heureux encore si cette tâche m'était de nouveau confiée. Puisque l'histoire continue à propager les lumières par de nouvelles entreprises, et répandre au loin les bienfaits de pareilles expéditions honorent la nation qui les entreprend, lorsque le succès ne les couronne pas. Les succès dignes d'un peuple puissant et éclairé. »

Les notes de l'ouvrage contiennent un journal météorologique tenu à bord de l'*Arctique*, et un autre concernant la botanique, la zoologie et la géologie, à la masse de nos connaissances sur ces objets.

Les observations relatives à l'aiguille aimantée sont surtout du plus grand intérêt.

Nous ne croyons pouvoir mieux terminer ce que nous avons dit sur cette expédition, qu'en rapportant le résumé qui en a été fait par le docteur Jameson d'Édimbourg, pour ce qui concerne la géologie.

« Les observations faites pendant les quatre dernières expéditions au pôle arctique, tendent à établir les faits suivants :

1° Les régions parcourues abondent en terrains primitifs et de transition; et quoique les roches secondaires occupent des espaces considérables, elles ne sont pas à beaucoup près aussi étendues que celles d'une formation antérieure. On n'a vu nulle part de produits volcaniques récents; les terrains d'alluvion ne sont pas nombreux, les seuls terrains de troisième formation qu'on ait reconnus, se rencontrent avec les grès et les argiles noires ferrugineuses de la baie de Baffin.

2° Les îles primitives de transition étaient probablement dans le principe unies entre elles, et ne formaient qu'un tout avec le continent d'Amérique. Sur les plaines et dans les bas-fonds, gisaient les grès, les pierres calcaires, les houilles et les gypses que recouvraient les rochers de troisième formation.

3° Il paraît qu'après le dépôt de ces terrains de seconde et de troisième formation, soit par une commotion soudaine, soit graduellement, soit enfin par la réunion d'une force instantanée et de l'action progressive de l'atmosphère et de la mer, cette partie a été brisée et divisée en îles et en péninsules, telle qu'elle se présente en ce moment; d'où l'on peut conclure que ces terrains de seconde et de troisième formation, y occupaient plus d'espace que dans la situation actuelle.

4° Antérieurement à la formation de la houille comme celle

de l'île Melville, les collines primitives, les secondaires et les plaines étaient couvertes d'une végétation vigoureuse, composée surtout de cryptogames, et notamment d'une fougère arborescente, dont l'analogie ne se trouve que sous les tropiques. Les madrépores fossiles, qu'on a reconnus, indiquent aussi qu'antérieurement aux dépôts de houille, les mers de ces parages avaient des polipiers qui n'existent maintenant que sous la zone torride.

5° Avant la formation des couches tertiaires et pendant leur période, ces régions maintenant glaciales étaient couvertes de forêts et d'arbres dicotylédones, ainsi que le prouvent les bois fossiles trouvés dans les couches de même nature, soit à la baie des Baffin, à l'île Melville, au cap d'York, et à l'île Byam Martin.

6° Les blocs de rochers, aperçus en différens endroits et loin des terrains auxquels ils appartenaient, indiquent le passage des eaux entre leurs localités à une époque postérieure aux dépôts tertiaires.

7° On n'a aperçu nulle part de traces récentes de volcans et les seuls indices de ce genre qui se soient offerts à l'observation, sont ceux de l'île Jean-Mayer, décrits par Scoresby.

8° Les seules traces d'anciens volcans sont celles qui se trouvent dans les roches trapéennes de seconde formation, telles que les basaltes, les tufs, les amygdaloides, etc., etc.

9° Les houilles noires bitumineuses, celles d'ancienne formation, qu'on a prétendu ne se trouver que dans des régions beaucoup plus tempérées, ont été découvertes à l'île Melville, à la côte de Jameson dans l'est, au vieux Groenland, et reconnues pour offrir un des traits les plus intéressans et les plus importans de la constitution géognostique des contrées arctiques.

10° Les graviers et grès poreux rouges de Possession Bay, font présumer qu'il doit y exister du sel fossile.

11° Quoique aucun nouveau composé métallique n'ait répondu aux recherches du minéralogiste, les contrées explorées par le capitaine Parry ont offert des échantillons de minerais et de métaux variés sous plusieurs formes, tels que le fer octaèdre, le rhomboïdal, le prismatique et le chromate de fer, les pyrites de cuivre, le molybdène ou sulphure de molybdène, le titanium et le plomb noir.

12° Les pierres précieuses et les substances minérales les plus estimées, doivent se trouver dans ces régions arctiques, les rochers primitifs renferment des grenats d'une grande beauté. On y a trouvé le cristal de roche, le beryl, ainsi que le zircon.

13° Ces parties nouvellement découvertes, présentent la même disposition géologique que les terres parcourues depuis long-temps par les naturalistes, ce qui est une nouvelle preuve que la nature agit d'une manière uniforme dans l'arrangement progressif des grandes masses terrestres.

14° Enfin, les irrégularités qu'on croit apercevoir au premier coup-d'œil dans ces contrées, sous le rapport minéralogique, disparaissent lorsqu'on les examine dans leur ensemble. On remonte alors à cette intelligence suprême qui, par des lois invariables, régla la structure du globe que nous habitons, aussi bien que les mouvemens planétaires, et ces graves méditations, en élevant l'ame de l'observateur, lui préparent la plus douce récompense de ses travaux.

TRAVELS IN CHILE AND LA PLATA *including accounts respecting the geography, geology, statistics, gouvernement, finances, agriculture, manners and customs and the mining operations in Chile, collected during a residence of several years in these countries, by JOHN MIERS, 2 Vol. 8°, Lond. 1826.*

VOYAGE AU CHILI ET A LA PLATA, *contenant des détails sur la géographie, la géologie, le gouvernement, les finances, les mœurs, les usages et les mines du Chili, recueillis pendant un séjour de plusieurs années dans le pays, par JOHN MIERS.*

L'ouvrage de M. Miers, en donnant un itinéraire très-détaillé de la route au Chili par Buenos-Ayres, et en indiquant les difficultés que peut présenter ce voyage, dissipe entièrement les idées de danger qu'avaient fait naître les relations des voyageurs du dernier siècle. Il offre une assez bonne Carte du pays montagneux entre Mendoza et Valparaiso, et des observations fort intéressantes sur la saison la plus favorable pour le passage des Andes, la manière la plus commode de l'effectuer, et les privations auxquelles le voyageur doit s'attendre. Une foule de détails et de documens qu'on chercherait en vain dans les ouvrages publiés jusqu'à ce jour sur le même pays, rendent celui-ci infiniment précieux pour les états de l'Europe dont les relations commerciales avec ces régions prennent chaque jour plus d'extension : l'état actuel des mines du Chili et l'amélioration qu'on peut apporter à leur exploitation ; les ressources que présente le pays sous le rapport financier et agricole, sont développés tour-à-tour dans un récit étranger à toute espèce de partialité et d'exagération.

Il paraît que M. Miers fut engagé en 1818 à se jeter, avec

un de ses amis, dans une de ces entreprises qui, d'après les promesses de quelques personnes, devaient en peu de temps procurer des monts d'or : son projet était d'établir au Chili, sur un plan très-vaste, des machines destinées à travailler le cuivre; une immense fortune était promise à ces travaux; on annonçait que les matériaux tirés des mines du Chili reviendraient à moitié prix de ce qu'ils auraient coûté en Angleterre, et que la marchandise confectionnée serait envoyée, par les bâtimens de la Compagnie des Indes, sur les côtes de la mer Pacifique où l'on ne pouvait suffire à toutes les demandes; le charbon ne devait rien coûter, et la main-d'œuvre ne pas revenir à un quart de ce qu'elle est en Angleterre. Ces magnifiques rêves n'étaient encore rien auprès de la réalité, au dire des députés Américains et des envoyés du Chili qui se trouvaient alors en Angleterre : aussi M. Miers s'empressa-t-il d'expédier sur ce sol, qui devait être si fertile pour lui, un si grand nombre de machines, d'outils et de pièces de mécaniques, que l'ensemble pesait cent soixante-dix tonneaux; il avait engagé à son service un grand nombre d'ouvriers de plusieurs genres. Il partit bientôt lui-même, accompagné par Madame Miers, femme d'un grand mérite, et qui occupe une place très-remarquable dans l'ouvrage de son mari : il n'est pas un seul chapitre où il ne trouve moyen de l'introduire et de la présenter au lecteur.

La spéculation sur le cuivre échoua comme on s'y attend peut-être, et dès son arrivée sur le pays, notre auteur s'aperçut que tous ses calculs étaient erronés; il tira de ses machines le meilleur parti qu'il put, et se fit meunier pour occuper ses loisirs. A Concon, près Valparaiso, il établit un moulin à eau si parfait sous tous les rapports qu'on n'avait jamais rien vu de tel au Chili. Le moulin faisait merveille; mais une certaine

nuit survient un tremblement de terre qui renverse et emporte le bâtiment et les roues. M. Miers n'était pas au bout de ses infortunes : pour y mettre le comble, il eut à soutenir, contre une veuve, un procès à raison de la propriété du sol sur lequel il avait élevé son moulin, et cette discussion ne paraît pas prête à finir, Il se fit alors monnoyeur et obtint du gouvernement de Buenos-Ayres une concession pour cet objet. Les tremblemens de terre et les veuves paraissent l'avoir dégoûté du séjour des Andes. Au reste, ses observations, fruit d'une longue résidence dans le Chili et de fréquens voyages entre Valparaiso et Buenos-Ayres, ne peuvent être que fort intéressantes et d'un grand poids. Il montre en toute circonstance un éloignement et un dégoût invincible pour le cap Horn.

Le pays des Pampas, entre Buenos-Ayres et Mendoza, a été si souvent décrit que nous croyons inutile de suivre notre auteur dans cette partie de son voyage. Une circonstance qui peut être rappelée, cependant, c'est qu'on y trouve des déserts en tout semblables à ceux du nord de l'Afrique, aussi fatigans et quelquefois mortels pour le voyageur. Une autre singularité, peut-être plus remarquable encore, c'est que dans le sud de l'Amérique, comme dans les déserts dont nous venons de parler, on voit un grand nombre de lacs saumâtres, dont les bords, couverts d'efflorescences salines, offrent des échantillons de sulfate et de carbonate de soude. Cependant, quoique les provinces de Santa-Fé, de Cordoue, et surtout de Mendoza, ne présentent qu'un sol sablonneux, fortement imprégné de parties salines et qui paraît se refuser entièrement à la culture, l'industrie a su triompher de ces obstacles et fertiliser ces déserts au moyen des arrosemens bien entendus. Dans un sol aussi léger, dit M. Miers, la partie saline, si elle est continuellement humectée, devient un stimulant actif pour la végétation et un excellent engrais.

Notre auteur s'accorde, avec tous ceux qui ont vu Mendoza, pour en louer le climat favorable, surtout aux personnes atteintes d'affections pulmonaires.

« Nous passâmes la soirée avec M. Colesberry, médecin des États-Unis de l'Amérique du Nord : une affection pulmonaire des plus cruelles l'avait forcé de quitter son pays, et, sous le beau climat de Mendoza, il avait trouvé une guérison complète. Il exerce ici son état. C'est un des hommes les plus aimables et les plus obligeans que j'aie jamais vus, et il a su s'attirer l'estime et les respects de tous les habitans. De longues observations et sa propre expérience l'avaient mis à même de connaître les heureux effets du climat de Mendoza, dans les maladies du genre de celle dont il avait été atteint; et son opinion à cet égard a été confirmée par de nouveaux et nombreux exemples. M. Gilles, médecin écossais d'un grand mérite, atteint de la même affection que le docteur Colesberry, en fut guéri en aussi peu de temps par son séjour à Mendoza. Le docteur Colesberry citait la population du pays comme jouissant d'une santé parfaite: j'avais remarqué quelques goîtres dans les premiers temps de mon séjour, et j'appelai son attention sur cet objet: il me dit que c'était ici une affection endémique, comme à San-Juan (1), ville à cinquante milles au nord, mais beaucoup moins que dans les districts de Tucuman et de Santiago del Estero qui se trouvent encore plus éloignés des hautes Cordillères et de la région des neiges. Les villes de ces districts où les goîtres sont extrêmement fréquens, se trouvent presque toutes situées dans des vallées marécageuses, exposées à une chaleur insoutenable et entourées par des forêts ou des

(1) Plus loin M. Miers en rappelant que les goîtres sont très communs à Mendoza, ajoute qu'ils sont inconnus à San-Juan. Il y a erreur ou contradiction dans cette partie de son récit.

lacs d'une eau stagnante qui en vicie l'atmosphère. Le docteur n'avait jamais remarqué que le crétinisme se joignit au bronchocèle, ce qui se voit fréquemment dans quelques cantons des Alpes; il disait n'avoir pas vu un seul idiot ni même un exemple du moindre dérangement mental. Les difformités naturelles sont aussi extrêmement rares, et les habitans de Mendoza doivent à la douce influence de leur climat de ne pas connaître les nombreuses infirmités qui affligent tant d'autres pays. »

Après les punaises ailées, les sauterelles sont les ennemis les plus terribles que M. Miers ait rencontrés en traversant les Pampas pour se rendre à Mendoza; après avoir parlé des ravages qu'elles firent dans les provinces de Santé-Fé et de Courdouc où elles couvrirent un espace de terrain de plus de deux cents milles, il ajoute :

« Dans un espace de plus de cent lieues carrées, l'herbe avait été entièrement dévorée jusqu'aux racines, et le sol, complètement dépouillé, paraissait à nud. Le maïs, les melons, les pastèques, les haricots et toutes les plantations composant de vastes jardins, avaient disparu sans qu'il en restât le moindre vestige; les tiges de maïs dépouillées de leurs feuilles, indiquaient seules la place qu'occupaient auparavant les jardins. Non-seulement les fruits et la verdure avaient été dévorés; mais l'écorce des arbres avait aussi disparu, et surtout celle des jeunes branches. Plusieurs fermes ont des plantations de pêchers, moins estimés peut-être pour leurs fruits que pour leur bois le seul propre au chauffage: je traversai plusieurs de ces plantations dont les arbres, sans feuilles et dépouillés d'écorce, paraissaient couverts de neige; cette illusion ajoutait encore au triste aspect de la nudité du sol. Une chaleur insupportable me rappelait seule que je me trouvais au cœur de l'été,

dans un pays que la nature a comblé de tous ses dons. Au matin, lorsque les ailes des sauterelles sont encore mouillées par la rosée de la nuit, elles ne peuvent pas voler à plus de quelques toises de distance, et alors elles couvrent le sol. A mesure que nous avançons, elles s'amoncelaient par milliers à droite et à gauche pour éviter les pieds de nos chevaux; mais lorsque le soleil se fut élevé elles prirent leur vol, et rien ne peut exprimer la fatigue et le désagrément qu'elles causent au voyageur dont elles frappent continuellement la figure : leur choc est très-violent, et l'on est obligé, pour éviter de graves accidens, d'avoir constamment les yeux fermés. Un après-midi, je fis trente milles entre Arroyo-de-San-Jose et Esquina-de-Madrino au milieu d'un nuage non-interoppu de sauterelles; elles volaient dans la direction du vent, à environ vingt pieds au-dessus de notre tête; on eût dit que d'épais flocons de neige remplissaient l'atmosphère, et ce nuage couvrait de son ombre tout le territoire de Pampas; il est impossible de se faire la moindre idée des milliards de ces insectes qui, le lendemain matin, couvraient entièrement le sol, comme je l'ai dit, et qui, dans la journée reprirent leur vol et leurs déprédations.

» La ville de Cordoue fut atteinte de ce fléau et ses jardins furent entièrement ruinés; les sauterelles pénétrèrent dans les maisons où rien ne put être soustrait à leur voracité; les meubles, les rideaux, les habits, souffrirent plus ou moins de leurs atteintes; des esclaves étaient continuellement occupés à les chasser : elles finirent par se dévorer mutuellement et le sol fut bientôt couvert de leurs débris. »

M. Miers dit avoir vu à différentes reprises, en traversant les Andes, de la neige rouge, et quelquefois, mais plus rarement, de la neige verte : ce phénomène, observé plus d'une fois dans

les régions polaires, est un fait extrêmement remarquable sous une latitude aussi méridionale.

On a donné plusieurs relations du tremblement de terre qui eut lieu au Chili en 1822; mais celle de M. Miers contient des détails qui n'ont pas été rapportés, et assez curieux pour que nous nous fassions un devoir de les répéter.

« Le grand tremblement de terre eut lieu pendant mon séjour à Concon, à l'embouchure de la Quillota; ce fut le mardi 19 novembre 1822, à une heure et demie après minuit que la première secousse se fit sentir; elle fut instantanée et violente. Ma famille était sur le point de se retirer, bientôt le craquement de la charpente et la chute des tuiles nous firent nous précipiter pleins d'effroi hors de la maison; la terre avait un mouvement d'oscillation très-rapide et dont il serait bien difficile de donner une idée; la charpente d'un grand corridor se brisant de toutes parts, les pièces de bois tombaient avec fracas, et le toit qui s'éroulait remplissait l'air de poussière et de débris. Je pensai tout-à-coup à mes deux enfans qui étaient demeurés dans l'intérieur; j'y courus et j'eus le bonheur de les sauver l'un et l'autre dans mes bras et de les remettre dans ceux de leur mère et de leur tante. En cet instant la grande secousse venait de finir après avoir duré deux minutes environ; elle recommença bientôt avec la même violence pendant à peu-près une minute; la plupart des piliers du corridor, extrêmement solides, furent brisés; on entendait cependant un bruit continu et semblable à celui d'un tonnerre lointain; le mouvement du sol ne se bornait pas à des oscillations horizontales: on sentait le terrain se soulever et l'on eût dit que des coups répétés frappaient la voûte d'une caverne placée sous nos pieds, et menaçaient en l'entrouvrant de nous engloutir ou de nous lancer dans les airs: notre situation était affreuse. L'atmosphère ne présentait rien de re-

marquable; la lune et les étoiles brillaient de leur éclat ordinaire. Désirant connaître l'état de mon moulin, placé au bord de la rivière, à environ cinquante verges de la maison, je m'y rendais, lorsque je rencontrai mes ouvriers Anglais qui m'apprirent que le bâtiment avait été renversé de fond en comble. Au moment où je cherchais à apprécier mes pertes, une nouvelle secousse vint m'avertir du danger que je courais. Le moulin travaillait lorsque le tremblement de terre avait commencé: le meûnier, jeune homme récemment arrivé d'Angleterre, s'imagina, en entendant le bruit, qu'un clou, par un accident quelconque, était tombé sous la meule; il arrêta la roue pour voir ce qui en était; mais au même instant, les murs de l'entrée s'écroulèrent et il se hâta de sortir: les secousses continuèrent pendant trois quarts d'heure, séparées par des intervalles qui rarement excédaient cinq minutes, et chaque mouvement renversait quelques parties nouvelles du bâtiment.

L'auteur décrit ensuite les nombreux désastres dont cet événement accabla la population de Valparaiso. Nous ne nous arrêterons pas sur ces détails déjà connus. Ce qui indique peut-être mieux que tout le reste l'extrême violence de ce tremblement de terre, c'est l'élévation de la côte, qui, depuis cette époque, et dans une étendue de cinquante milles, est de trois pieds au-dessus de son premier niveau. Ainsi qu'on l'avait déjà remarqué au Chili, dans de semblables circonstances, cette terrible convulsion de la nature fut suivie par un météore lumineux presque aussi grand que la lune, qui, après avoir parcouru une partie de l'atmosphère, en laissant, après lui, une trace de lumière, fit explosion et disparut.

M. Miers consacre plusieurs chapitres à la description géographique du Chili, et trace les limites qui séparent le Chili, proprement dit, du Chili Indien. Le premier, dit-il, dépend

du gouvernement de Sant-Iago, et l'autre appartient aux indigènes, qu'on peut considérer comme une race indépendante, conservant ses lois et ses mœurs, et n'obéissant qu'à ses propres chefs. »

Il donne un précis historique de la révolution du Chili, depuis son origine, en 1810, jusqu'à l'époque où le général Freyre renversa la constitution. Il approuve en tout O' Hygins et lord Cochrane, et, par conséquent, les considère comme ayant trop bien mérité d'un pays qui n'a su ni apprécier, ni récompenser leurs services. Il décrit ensuite les mœurs et les usages des Chiliens; et nous avons cru remarquer qu'en général il ne leur rend pas justice, et les traite avec trop de sévérité. L'habitude du vol le plus éhonté, est, selon lui, répandue chez toutes les classes de la société. Les Chiliens, à l'en croire, sont les plus ingrats des hommes; ils n'ont aucune éducation, et passent tout leur temps à jouer, à fumer, à dormir, ou dans la débauche. Chaque jour on voit commettre des meurtres qui restent impunis, et dont les auteurs sont protégés, encouragés même par le clergé. Les couleurs de ce tableau sont évidemment chargées; et l'on peut croire que les malheurs de M. Miers, et les discussions d'intérêt qu'il a eu à soutenir, en l'aigrissant contre les Chiliens, ont voilé leurs qualités à ses yeux, et lui ont exagéré leurs défauts. Mais puisqu'il accuse le clergé, rapportons une anecdote concernant un de ses membres, qu'il raconte lui-même. Lady Cochrane se trouvait à un bal donné à Santiago par le consul américain.

» Aussitôt qu'elle entra, toutes les dames allèrent au-devant d'elle et l'embrassèrent successivement, suivant l'usage du du pays, en lui témoignant les plus grands respects. En cet instant, un diamant d'une valeur considérable lui fut enlevé, et elle s'en aperçut aussitôt, car on avait déchiré le morceau

de sa robe auquel il tenait. Ce fut en vain qu'on fit dans la salle les recherches les plus minutieuses ; le bijou ne se trouva pas. Un an après, un prêtre demanda à parler en particulier à lady Cochrane, et lui remit le diamant. Il lui dit qu'une dame s'étant accusée de ce vol à confesse, il avait commencé par ordonner la restitution, » Il nous semble que ce n'est pas là encourager le crime.

M. Miers n'accorde pas une seule vertu aux Chiliens. Cependant nous trouvons textuellement, en différens endroits de son ouvrage : *Ils sont extrêmement patients, il est difficile de les mettre en colère, les femmes ont beaucoup d'attentions et d'égards pour leurs maris, les enfans ont le plus grand respect pour leur parens, on ne voit presque pas de pauvres dans le pays, les paysans sont entr'eux d'une obligeance vraiment admirable, etc.* Il faut conclure, d'après cela, que la douceur, l'attachement conjugal, le respect filial, l'industrie et l'obligeance, ne doivent plus être comptés au nombre des vertus, ou que la plupart des assertions de M. Miers se détruisent l'une par l'autre.

Quant à la mauvaise foi du gouvernement, M. Miers n'est pas allé au-delà de la vérité. Nous allons en donner pour preuve sa conduite envers un certain M. Henderson, Anglais, et un Américain des Etats-Unis appelé Wooster qui avaient formé le projet de faire la pêche de la baleine, pour en transporter l'huile en Europe.

» Cette entreprise, basée sur des calculs positifs, promettait les résultats les plus satisfaisans. Le Gouvernement approuva le projet, et assura aux sociétaires que quoique sa position ne lui permit pas d'accorder, à l'exemple du gouvernement anglais, une prime sur la pêche de la baleine, ils pouvaient compter sur tous les secours possibles ; il promit que non-seulement

tous les matériaux et ustensiles nécessaires à l'entreprise auraient l'entrée du pays sans payer aucun droit, mais que l'exportation de l'huile n'y serait même pas soumise, et que, de plus, les autorités locales auraient ordre de protéger les actionnaires. Sur ces belles promesses, on versa dans l'association la somme de 60,000 dollars; des navires armés et équipés pour la pêche de la baleine furent mis à la mer. Le bâtiment pour la raffinerie de l'huile devait être établi à Coquimbo, et on y envoya toutes les barriques qu'on put se procurer sur les lieux ou au dehors. Ces préparatifs terminés, la grande expédition mit à la voile de Valparaiso; et comme le gouverneur de ce port avait négligé de se procurer le nombre de barriques à eau suffisantes pour le service des transports et des bâtimens de guerre, il donna ordre au commissaire-général de faire prendre à Coquimbo toutes celles qui avaient été préparées pour la pêche. En vain les intéressés protestèrent contre cette violation du droit de propriété, en vain représentèrent-ils la perte immense qui en résulterait pour eux au retour de leurs bâtimens qu'on attendait journellement; tout fut inutile, et les barriques furent enlevées pour le service du Gouvernement. Pour les remplacer ils firent ramasser toutes les vieilles barriques qu'on put trouver, ayant servi jadis à contenir de l'huile de baleine. Mais à l'arrivée des navires, le gouverneur de Coquimbo, demanda le droit d'entrée, en vertu d'une ancienne loi espagnole sur la pêche, qui porte, je crois, ce droit au huitième du produit total: on réclama vainement auprès du gouvernement, l'exemption promise. Mais ces mesures arbitraires n'auraient pas été capables de diminuer l'ardeur des associés et d'entraver leurs opérations, si elles n'eussent été arrêtées par une disposition plus injuste encore. On avait suppléé au défaut de barriques pour déposer l'huile, en pratiquant un réservoir sur le

promontoire en face de la baie de Coquimbo. Ce travail fut arrêté par le gouverneur de la province, sous le prétexte, que cela pourrait nuire à la santé des habitans, quoique l'endroit en question se trouve à plusieurs milles de la ville. Ces procédés n'avaient d'autre motif qu'une jalousie ridicule de l'industrie des étrangers. Cependant les bâtimens arrivaient chaque jour, et on ne savait où placer leur chargement. Cette contrariété, jointe à d'autres dépenses imprévues força les associés à abandonner leur spéculation, après y avoir perdu une somme considérable. »

M. Miers cite deux autres exemples d'une conduite aussi déloyale de la part du gouvernement, et nous croyons devoir les rapporter.

» Quelqu'un forma le projet de travailler le cuivre, et de faire des chaudrons et autres vaisseaux pour envoyer au Pérou. Il y a à Quillota, Melipilla et Santiago quelques établissemens de ce genre, mais fort bornés. L'entrepreneur se proposait d'agir plus en grand, et plus près des mines. S'étant établi à Coquimbo, il y construisit ses fourneaux, à la manière du pays, et commença ses opérations que le succès paraissait devoir couronner. Mais ses vaisseaux de cuivre ne furent pas plutôt portés au marché, qu'on exigea pour leur exportation un droit de trente-trois pour cent. Il n'y avait pas moyen de songer à continuer, et un établissement qui paraissait devoir être avantageux à la nation, fut détruit par l'injustice du gouvernement. »

» Une autre sottise du même genre a eulieu depuis que j'ai quitté le Chili. On avait essayé plusieurs fois d'établir des brasseries de bière, mais la difficulté d'élever le houblon sous une température si différente de celle de l'Angleterre, avait fait échouer toutes les tentatives de ce genre. Dernièrement, un Anglais fort instruit conçut la possibilité de faire de la bière,

dont il devait se faire sur le pays une grande consommation. Il réussit parfaitement, contre l'attente de tous ceux qui avaient échoué dans le même projet. Mais il n'eut pas plutôt fait sa première cuvée que le Gouvernement, malgré tous les encouragemens qu'il promet d'accorder aux manufactures en général, et la protection particulière qu'il avait fait espérer à l'Anglais dont il est question, rendit une ordonnance par laquelle la bière était déclarée liqueur spiritueuse étrangère, et, par conséquent, susceptible de payer un droit, qui fut fixé, pour cette fois, à cinquante dollars. S'arrêtera-t-il là? Ce n'est pas probable, et il est à craindre qu'on ne l'élève assez pour obliger notre compatriote à abandonner son entreprise. »

On ne peut guère douter de la réalité de ces faits, quand on connaît le système de gouvernement de ce malheureux Pays, au sein duquel tant de révolutions successives ont jeté une foule d'étrangers de toutes les nations. Il n'est pas inutile de rappeler que le commerce du Chili est extrêmement borné, et que dans toute l'Amérique méridionale, surtout ici et au Pérou, il est extrêmement difficile d'employer de forts capitaux d'une manière avantageuse. Le commerce extérieur offre presque toujours des pertes à ceux qui s'y livrent, et celui des produits du pays entraîne des dépenses énormes, à raison de la difficulté des transports dans des contrées coupées par des chaînes de hautes montagnes. L'ouvrage de M. Miers, malgré ses imperfections, renferme des documens précieux sur tout ce qui a rapport aux relations commerciales, ainsi qu'à l'exploitation et à l'administration des mines.

MÉLANGES.

Dernier voyage de M. MOORCROFT.

L'intérêt qui s'attachait au dernier voyage de M. Moorcroft explique l'empressement que les gazettes de Calcutta et l'*Asiatic journal* ont mis à en recueillir tous les détails. Nous les regardons aussi comme d'autant plus curieux qu'ils se rapportent à des parties de l'Asie centrale les moins explorées. C'est le motif qui nous engage à les réunir ici.

M. Moorcroft et sa suite, partis de Peichawer, arrivèrent à Boukhara, le 27 février 1825. Leurs amis avaient essayé de les détourner d'entreprendre ce voyage, en leur faisant connaître les troubles qui agitaient le pays qu'ils avaient à parcourir, et le caractère féroce et rapace de la plupart des tribus qui l'habitent. Mais rien ne put arrêter M. Moorcroft dans l'exécution d'un dessein qu'il poursuivait avec ardeur, et le zèle que mirent ses amis à le lui faire abandonner, ne fit qu'accroître son désir de surmonter les obstacles qu'on lui présentait. Encouragé par la présence de M. Trebeck, son compagnon de voyage et son ami, et par le dévouement que lui témoignait tout son monde, il résolut de poursuivre son but avec toute la persévérance dont il était capable,

Lorsque le sultan Mohammed Khan fut informé de cette résolution, il donna à M. Moorcroft une petite escorte de quinze cavaliers, commandés par un homme sûr, en fit fournir une autre beaucoup plus forte par Dost-Mohammed, et fit partir avec cette troupe une personne à même d'arranger les difficultés qui pourraient se présenter sur la frontière. Il remit aussi à M. Moorcroft une lettre de recommandation pour le Roi de

Boukhara , et une autre pour le chef des Koundouz dont il devait traverser le pays , en quittant Bamin et le territoire des Hazarhis qui en est voisin. M. Moorcroft avait écrit lui-même à Morad-Beg , pour l'informer de ses projets et de l'objet de son voyage. L'expédition traversa la dernière province dont nous venons de faire mention , sans rencontrer le moindre obstacle. A la frontière d'Ak-Roubat , ou la Sarai Blanche, ils rencontrèrent deux cents cavaliers commandés par Ali-Beg , chef de sykan , jadis serviteur de Mir-Kolih - Ali-Khan , et qui depuis la chute de la puissance de son maître , était devenu tributaire de Morad-Beg , chef des Kouttaghoun-Ouzbeks ; sa principale résidence est à Koundouz , sur la frontière orientale du Khoracan , et autrefois partie du Bodo-kshan. Après la mort de Mir-Kolih , ce Morad-Beg avait soumis à son pouvoir tout le pays qui se trouve sur la ligne que parcourt la grande caravane, depuis Ak-Roubat jusqu'à Sykan , et à la passe orientale de Mozar.

Depuis la frontière d'Hazarih jusqu'à Tash-Kourghan , les villes ne sont presque entièrement peuplées que de Tadjiks ou Chagatais , nom de circonstance qu'ils se donnent eux-mêmes. Mais la population de Tash-Kourghan est un mélange de Tadjiks , d'Ouzbeks et de Caboulais. Les premiers reçurent et traitèrent l'expédition avec beaucoup d'égards.

Morad-Beg répondit avec politesse à la lettre de M. Moorcroft , et l'assura qu'il serait traité comme les autres marchands. A Tash-Kourghan , on eut cependant lieu de craindre une conduite toute opposée ; M. Moorcroft et Mir-Izzout-Oulah-Khan reçurent ordre de se rendre auprès du chef de Koundouz , à quatre-vingts milles de là et à travers un pays totalement désert et où l'on ne trouvait d'autre eau que celle des pluies , rassemblées à trois stations de la route , dans des

réservoirs couverts d'une voûte en brique. Ces espèces de citernes qui, par leur dépérissement graduel, n'offraient qu'un bien faible secours aux voyageurs, avaient été construites par le magnifique Khan de Kachghar, contemporain et parent de l'empereur Akber. Après deux entrevues avec Mohammed-Morad-Beg, qui fut assez poli envers M. Moorcroft, celui-ci fut renvoyé, accompagné par un hindou chargé de régler le montant de la contribution à prélever sur les marchandises de nos voyageurs.

Lorsque cette contribution eût été fixée à un taux fort élevé, et que le paiement en eût été effectué, l'expédition se disposait à partir; mais on se vit arrêté tout-à-coup sous un prétexte politique, et pour empêcher, disait-on, qu'il ne transpirât quelque chose d'une expédition que Morad-Beg préparait contre les Hézaréh.

A cette époque, Mir-Izzout-Oulah-Khan fut attaqué d'une fièvre bilieuse, causée par les miasmes pendant le voyage à Koundouz. Cette maladie, dit M. Moorcroft, ne le cède en rien à la fièvre jaune d'Amérique, ni à la fièvre de Walcheren; mais heureusement la cause, ou pour mieux dire, la réunion des causes qui la produisent, sont limitées dans une localité bornée. Le Mir, aussitôt après son rétablissement, fut autorisé à retourner dans l'Hindoustan.

Au lieu d'obtenir la permission de continuer son voyage, comme il s'y attendait, M. Moorcroft fut rappelé à Koundouz, et apprit en y arrivant, qu'il devait y faire venir tout son monde et toutes les marchandises dont il avait la gestion. Le chef déclara alors ouvertement que M. Moorcroft n'avait visité le pays qu'en qualité d'espion, et que conséquemment il serait retenu afin qu'on pût en référer à Caboul et Boukhara, pour savoir si ses intentions étaient telles qu'on les supposait, ou purement

commerciales. La réponse de Caboul fut favorable, au grand regret du chef, qui paraissait ne chercher qu'un prétexte pour confisquer les marchandises. Enfin, au moyen d'un présent d'une forte valeur, l'expédition reçut la permission de partir; mais elle ne devait pas tarder à éprouver de nouvelles contrariétés et d'être en butte à d'autres vexations. A l'instant même où l'on chargeait les chameaux pour se rendre de Tash-Kourghan à Mozar, l'ordre arriva de regagner Koundouz le plus promptement possible.

Ce nouveau contretemps était dû à la dénonciation gratuite d'un certain Molla qui avait été à Peichawer, au service de l'honorable M. Elphinston, et postérieurement l'avait suivi à Calcutta. Il accusa M. Moorcroft d'avoir dans son voyage des vues politiques, et Morad-Beg profita de cette circonstance pour lui demander deux lacs de roupies. La démarche du Beg n'avait rien qui pût surprendre, mais il s'agissait de trouver un moyen de s'y soustraire. Mir-Ouzir-Ahmoud fit entendre à M. Moorcroft que s'il pouvait, sous le costume d'un Ouzbek, faire d'une traite cent quarante milles et se rendre à Talikan, auprès de Karim-Jan-Khaja, il pourrait peut-être, en s'adressant directement à lui, l'intéresser en sa faveur.

Kasim-Jan-Khaja est une Syyod descendant de Tchinghiz-Khan, par une famille de Samarcande, alliée par un double mariage avec Morad-Beg; il exerce sur lui l'influence dont jouissent ici les chefs du clergé.

La tente de M. Moorcroft était placée dans une plaine découverte, et un corps de cavaliers Ouzbeks campait autour. Dans la soirée, ils se retirèrent en avant et en arrière de la tente, à la distance de trente ou quarante verges, assez pour observer tout ce qui se passait. Quelques cavaliers faisaient des patrouilles sur les avenues; les portes de la ville avaient été fermées plus tôt

qu'à l'ordinaire, et toutes les routes étaient gardées, à l'exception de celle de Caboul. A la chute du jour, M. Moorcroft se montra hors de sa tente en costume européen qu'il avait constamment porté, et rentrant aussitôt, il s'habilla en Ouzbek, et cacha le bas de sa figure dans les derniers plis de son turban.

Ainsi déguisé, il sortit de sa tente sans obstacles, entra dans un ravin et le suivit jusqu'à un cimetière où l'attendaient deux guides et des chevaux que Mir-Ouzir-Ahmoud lui avait procurés.

Il prirent d'abord la route de Caboul; mais après de longs détours, ils regagnèrent la route qu'ils avaient à suivre. Ils marchèrent ainsi deux nuits, et jusqu'à quatre heures de l'après-midi du second jour, sans faire reposer leurs chevaux et sans leur donner autre chose que l'avoine dont ils s'étaient munis. Après un voyage de cent cinquante milles environ, ils arrivèrent au camp de Kasim-Jan-Khaja, situé sur la rive droite de la Forkhar, dans la vallée de Talikan. Cet endroit est encore comme du temps de Marco-Polo, renommé pour ses mines de sel et ses abondantes récoltes d'avoine.

Une lettre de Mir-Ouzir-Ahmoud, expliquant l'affaire de M. Moorcroft, valut à celui-ci une réception bienveillante. Il entra dans une grande cour formée par une muraille de terre, et envoya un de ses guides au Pirzada, auprès de qui il fut aussitôt introduit, au milieu d'une foule de serviteurs rangés autour d'une tente circulaire, construite en roseaux et en nattes, ainsi que le dôme qui la surmontait, et qui lui donnait la forme d'une énorme ruche. Il y trouva le Pirzada assis sur une peau de loup étendue sur un épais coussin de brocard cramoisi, brodé en or. D'après les instructions que lui avait données Mir-Ouzir-Ahmoud, il plaça la main droite que lui présenta le Pirzada, entre les siennes, en s'inclinant légèrement. On le salua graci-

euement , et on le pria de s'asseoir. Après avoir fait placer devant le Pirzada les préseus d'usage , M. Moorcroft exposa l'objet de sa visite. Il dit que son dessein était d'importer dans le Turkestan les marchandises de son pays, et d'acheter en retour des chevaux pour les conduire dans l'Hindoustan. Il fit un détail succinct de son voyage ; parla de son séjour au Tibet, où il avait été retenu par le manque d'argent ; de la permission que lui avaient donnée les autorités chinoises de Yarkoud de visiter leur ville, faveur qu'avaient fait révoquer les intrigues des marchands de Cachemire , jaloux de la concurrence ; de l'arrivée de sa suite à Cachemire , et enfin de son passage dans l'Afghanistan , et de son arrivée dans le Turkestan.

Il dit ensuite que Morad-Beg , après lui avoir fait parvenir les promesses les plus positives qu'il pouvait venir chez lui en toute sureté , l'avait retenu pendant trois mois, lui avait fait éprouver des vexations auxquelles il était bien loin de s'attendre, et le menaçait de la perte de ses propriétés et de son existence , à moins qu'il ne voulût les racheter par le sacrifice d'une somme énorme. Le Pirzada promit de s'opposer, de tout son pouvoir, à de nouvelles contrariétés, et dès ce moment M. Moorcroft, considéré comme son hôte, fut traité avec beaucoup d'égards et de respects. Dans une de leurs conversations, le Pirzada l'informa qu'un Molla nommé Mohâmed-Amin, natif d'Enderab, avait porté au chef, contre lui, les plus graves accusations. M. Moorcroft, au grand étonnement du Pirzada, ne connaissait pas cet individu, qui arriva le lendemain à Talikan, accompagné par un hadji, et demanda une audience au Pirzada, qui avait, ce jour-là, beaucoup de monde auprès de lui. Il parla très-longuement contre M. Moorcroft, et représenta que les Européens, dont les conquêtes s'approchaient de la sainte cité de la Mecque, ne tarderaient pas à renverser la

religion de Mahomet. Il rappela certaines expéditions contre Alger et Moka, et produisit dans l'assemblée une impression très-défavorable à notre voyageur, qui, apprenant, quoique imparfaitement, la disposition des esprits à son égard, fit demander, comme une chose de toute justice, qu'il lui fût permis d'entrer pour se défendre. Cette faveur lui ayant été accordée, on lui désigna le Molla, à qui il fit les questions suivantes :

Quel est mon nom ? — Metcalfe. — Ma profession ? — Général. — Puisque je suis général, quel est le nombre de mes troupes ? — Vous êtes à la tête d'une armée entière. — Supposez-vous que je sois l'officier connu dans l'Hindoustan, sous le titre de Sipor-Salah ? — Oui. — Depuis combien de temps ai-je quitté l'Hindoustan ? — Depuis sept ou huit ans.

M. Moorcroft fit observer au Pirzada, que son accusateur ne connaissait pas même son nom, et que la supposition qu'un commandant en chef pût s'absenter, pendant sept à huit ans, de son armée, pour se livrer à de modestes opérations mercantiles, était trop ridicule pour mériter aucune espèce de réfutation. Le Molla ne se tint pas pour battu ; il porta d'autres accusations qui faillirent assurer son triomphe en formant la conviction du Pirzada. Mais M. Moorcroft les combattit victorieusement. Le Molla, exaspéré, le menaça de porter de nouvelles dénonciations contre lui, à chaque endroit où il s'arrêterait en allant à Boukhara, dans le seul dessein de renverser ses projets, et finit par dire au Pirzada : puisque vous ne voulez pas écouter mes conseils, au moins renvoyez-le, car sans cela le Turkestan sera bientôt entre les mains des Anglais.

Après l'assemblée, le Pirzada parla à M. Moorcroft avec beaucoup de bonté. Il lui dit que sa position était désagréable, qu'il pouvait, à la vérité, ordonner à Morad-Beg de se désister

de ses prétentions et le contraindre à obéir; mais qu'un tel acte d'autorité détruirait à jamais l'amitié qui les unissait; il l'engagea à faire le sacrifice des 2,000 roupies, somme qui suffirait sans doute pour libérer définitivement sa suite et ses propriétés. M. Moorcroft y consentit; mais lorsque ce résultat fut connu de Morad-Beg; il en fut si mécontent, qu'il partit de suite pour Talikan, et le soir même de son arrivée, le Kazi se rendit auprès du Pirzada, pour lui dire que les chefs ayant reconnu dans une grande assemblée que le voyageur anglais était un espion, avaient chargé Morad-Beg de venir l'en informer, et le prier de cesser de défendre la cause de ce voyageur. Morad-Beg s'exprima dans le même sens, et dit qu'il était intimement persuadé que M. Moorcroft n'était qu'un espion. Kasim Jan Khaja était fort embarrassé; il s'était trop avancé en déterminant le paiement d'une somme de 2,000 roupies, et il conjurait le chef de se contenter de cette concession. Il y consentit enfin, quoiqu'avec répugnance, et sous la condition que M. Moorcroft resterait sur son territoire, jusqu'à ce qu'il fût de retour d'une expédition qu'il allait entreprendre, lui donnant l'option, cependant, de demeurer à Talikan, ou de rejoindre sa suite à Koundouz. M. Moorcroft préféra le toit hospitalier du Pirzada, auprès de qui il passa un mois avec tous les agrémens possibles. Kasim-Jan-Khaja refusa toutes sortes de présens en numéraire, et ne voulut recevoir qu'un bois de lit, dont l'usage devait prévenir les attaques de rhumatisme auxquelles l'habitude de coucher par terre le rendait sujet, un nécessaire, quelques flacons d'essence de roses, et quelques couteaux et ciseaux pour donner aux personnes de sa suite. Lors du départ de M. Moorcroft, le Pirzada fit pour lui des prières publiques, l'embrassa à la manière des Ouabeks, et lui fit remettre deux pièces de satin de la Chine, du brocard d'or, et

quelques pièces de soie verte pour vêtement, et qu'il le pria de porter quelquefois, comme témoignage de souvenir et d'amitié.

Kasim-Jan-Khaja avait crû inutile que M. Moorcroft, à son retour, vît Morad-Beg; mais celui-ci témoigna le désir de le voir à son arrivée à Koundouz. Il lui dit que dans leur dernier différend, il n'avait voulu que mettre sa fermeté à l'épreuve, et n'avait jamais eu l'intention de l'offenser. En se séparant, Mirza-Aboul-Tourab récita le fatha, ou la prière, pour la prospérité du voyageur et de sa suite, et Morad-Beg prit part à cette cérémonie, en caressant sa barbe avec beaucoup de ferveur et d'onction.

Morad-Beg, dans ses conquêtes, paraît ne faire aucune attention aux produits du sol, et à l'utilité qu'il pourrait retirer de ses nouveaux sujets, en les employant au commerce et à l'agriculture; car, pendant le cours de l'année dernière, son trésor a reçu quatre lacs et demi de roupies, pour prix d'esclaves vendus à raison de quinze tilas par tête. On a enlevé aux vallées fertiles et salubres du Badakshan, leurs habitans, pour les transporter dans les marécages de Koundouz et sur les plaines stériles du Talikan. Les exhalaisons produites par la putréfaction des végétaux, pendant l'été, et le vent brûlant du désert, occasionnent des fièvres extrêmement meurtrières. Les esclaves africains, dans les Antilles, sont habillés et nourris par leurs maîtres, et soignés pendant leurs maladies. Ceux de Koundouz ne reçoivent aucun de ces secours, et l'extinction d'un quart des familles, pendant un laps de six années, y présente un dépérissement de la race humaine, dont aucun autre pays n'a jamais offert l'exemple. « Toutes les vicissitudes de la vie, dit M. Moorcroft, sont, dans ce pays, aussi rapides que multipliées; au point que des habitans du Khorom, qui étaient dans l'aisance lorsque nous y passâmes, transportés depuis, par force, dans le Tali-

kan, y demandaient un morceau de pain aux mêmes personnes de notre troupe qu'ils avaient reçues et traitées quelques mois auparavant. »

Lorsque M. Moorcroft arriva à Tash Kourghan, venant de Koundouz pour la seconde fois, son heureux retour fut salué par des cris de joie. Il en repartit avec son monde sans s'y arrêter un seul jour, et traversa sans obstacles le dangereux passage de Mozar. Souja Oudin, chef de Mozar, envoya son secrétaire au-devant des voyageurs, les fit conduire à un logement commode, et leur envoya un mouton, du riz, du bois et tout ce qui pouvait leur être nécessaire. Le lendemain matin, M. Moorcroft se rendit auprès de lui, accompagné par M. Trebeck, et lui offrit un présent qui fut reçu avec plaisir; il crut devoir lui dire en même temps que les mauvais traitemens qu'ils avaient éprouvés nuiraient à la réputation des chefs du Turkestan. Le mauvais temps retint pendant quatre jours l'expédition auprès de ce chef bienveillant, qui écrivit au roi de Boukhara en faveur de M. Moorcroft, et donna à celui-ci un homme pour l'accompagner jusqu'à Balkh. Là ils furent reçus avec bonté par Eshan Khoji, qui condamna fortement la conduite perfide de Mohammed Morad Beg.

Après avoir passé le Gihon, l'Amon ou l'Oxus, l'expédition rencontra une personne que Tora Bahadour Khan, second fils du roi de Boukhara et gouverneur de Carchi, avait envoyée pour conduire nos voyageurs dans cette ville.

A Boukhara, le Seraï Ourghendj fut destiné à la réception des voyageurs; mais les bagages furent portés à la douane, où ils restèrent enfermés et sous le scellé pendant deux jours. Dès la première entrevue avec le Couch Beghi, ou chef de l'intérieur, il fut posé pour base que M. Moorcroft n'était autre chose qu'un négociant anglais, qu'il n'était chargé d'aucune mission

politique pour le roi de Boukhara , et qu'il n'avait pas l'intention d'entrer au service de Sa Majesté en quelque qualité que ce fut. Il demandait seulement la permission de vendre une partie des marchandises qu'il avait apportées , d'en employer le produit à acheter des chevaux , et d'établir des principes d'après lesquels les négocians anglais pussent à l'avenir commercer avec Boukhara.

Le Couch Beghi observa que la shirra , ou loi écrite, enjoignait aux princes musulmans de prélever , comme droit , une dixième sur les négocians étrangers ne professant pas la religion du prophète. Mais le paiement de cet impôt fut suspendu jusqu'au retour du monarque , d'une expédition contre les Kathay Kipchaks , qui s'étaient révoltés contre lui. Le Couch Beghi , ayant trouvé parmi les bagages deux petites pièces de canon , demanda qu'on en envoyât une à Sa Majesté , qui en fut enchantée , et témoigna le desir de les avoir toutes les deux. Elles lui furent remises avec les caissons de munitions qui en dépendaient.

Le Couch Beghi remarqua que le nombre de soldats qui accompagnaient M. Moorcroft , avait dû nécessairement donner lieu aux rapports exagérés qu'on avait faits de ses forces militaires , et aux conclusions qu'on en avait tirées sur l'invraisemblance de ses vues commerciales. On répondit à cette observation par le détail des dangers que présentait le voyage , et en rappelant que les caravanes qui se rendaient en ce moment à Boukhara ne pouvaient y arriver qu'en se frayant un chemin par les armes. M. Moorcroft ajouta que quand il partit pour le Tibet , ayant peu de dangers à courir , il n'avait qu'une faible escorte , augmentée successivement par suite des fâcheux événemens auxquels les Voyages du Ponjab et de l'Afghanistan avaient donné lieu ; et que d'ailleurs la sécurité d'une expédition repo-

sait sur l'opinion qu'on avait de sa force. Ces réponses parurent satisfaisantes.

Le lendemain de l'arrivée du roi, MM. Moorcroft et Trebeck furent mandés au fort ou palais, pour être présentés à sa Majesté. A l'entrée de la grande cour, le Shigaoul et le Iassaoul Bachi, qui les introduisirent, les avertirent de croiser leurs bras sur la poitrine, et de faire le salut d'usage quand ils seraient à un endroit désigné. L'émir ou chef des fidèles était assis dans une petite salle plus élevée que les murs de la cour d'environ quinze pieds. Il portait un ample vêtement en drap, et un turban à grands plis, ou mousseline blanche, avec une petite bordure en or. Devant lui était un grand livre, qu'il feuilletait de temps en temps, en paraissant s'en occuper beaucoup.

Mir Émir Haïder a environ quarante-huit ans. Sont teint est brun ou plutôt olivâtre, sa physionomie se rapproche de celle des Ouzbeks, et les contours fortement prononcés de ses traits, ainsi que la rapidité avec laquelle ils exprimaient tour-à-tour des sentimens sérieux et bienveillans, indiquent un caractère extrêmement actif, et dans lequel se confondent la hauteur et la bonté, la défiance et la douceur. Il s'informa de la santé des voyageurs, et leur demanda leurs noms, leur âge, leur pays et leur profession. L'intervalle qu'il mit entre chaque question, fit croire qu'un secrétaire, caché derrière lui mettait la conversation par écrit. Il demanda le nom du roi d'Angleterre, et voulut savoir pourquoi il s'appelait Georges Quatre. Il dit aux voyageurs que la voix publique avait augmenté de beaucoup la valeur de leurs marchandises qui paraissaient se réduire à peu de chose. On répondit à cela que le voyage actuel n'était qu'un essai, et que les relations commerciales avec le pays recevraient plus d'extension lorsqu'on serait fixé sur les

articles les plus généralement demandés. Sa Majesté btâma la conduite artificieuse de Morad Beg, et promit que rien de semblable n'aurait lieu à Boukhara. M. Moorcroft reçut l'entière liberté de vendre ses marchandises, et d'acheter tout ce qui pourrait lui convenir. Le roi lui expliqua la loi qui détermine le montant de l'impôt à exiger des négocians qui ne sont pas musulmans, et en vertu de laquelle il avait ordonné de prélever un dixième sur ses marchandises. Il ajouta que les perquisitions qu'il avait faites ne l'avaient pas parfaitement instruit du droit perçu aux frontières sur les marchands indiens, mais que lorsqu'il serait bien certain que le gouvernement anglais ne prélève que le quarantième, il réduirait au même taux l'impôt sur tous les marchands chrétiens.

MM. Moorcroft et Trebeck avaient reçu ordre de se tenir à environ vingt pas de la fenêtre auprès de laquelle le roi était assis; mais bientôt le roi leur dit de s'avancer, et les fit placer aussi près que possible de cette fenêtre. Ils apprirent ensuite que c'était une distinction des plus honorables, et la marque d'une faveur spéciale.

Le Roi fit asseoir M. Moorcroft à un endroit d'où il pût voir commodément la manière prompte et sommaire avec laquelle il expédiait les affaires. Il apposait sur les pétitions dont l'objet était accordé, un petit cachet, tenant à une bague, qu'un secrétaire enduisait d'encre de Chine à mesure qu'on s'en servait. Lorsqu'il rejetait une pétition, il donnait ordinairement les raisons qui l'y décidaient, et dans tous les cas ces pétitions étaient déchirées. A l'issue de chaque décision, le maître des cérémonies récitait une courte prière en Turki pour la longue durée de l'administration impartiale de sa Majesté, et tous les assistans participaient à cette cérémonie en se prenant la barbe. Tout cela ne manquait pas de solennité. Le roi donnait ses ordres avec une extrême promptitude.

Il n'avait jamais été permis à aucun marchand chrétien d'aller à cheval dans les rues de Boukhara ; mais ce règlement fut enfreint en faveur de MM. Moorcroft et Trebeck. Ce sont les premiers étrangers qui aient joui de ce privilège.

Boukhara était jadis le rendez-vous central de toute l'Asie. Mais depuis quelques années, cette ville a perdu tout le commerce qu'elle faisait avec Ourghendj, dont le prince s'est rendu indépendant; les chefs de Shohr Sobz et des Kathay-Kiptchaks ont suivi le même exemple. Le ministre disait avoir reçu jadis pour impôt d'une seule caravane, au-delà de douze lacs de roupies, tandis qu'à l'époque actuelle, le même impôt ne dépassait guère le quart de cette somme; et la première ne paraîtra pas exorbitante, dit M. Moorcroft, si l'on considère l'énorme quantité de caravanes de Mechehed, de Russie et de la Chine qui arrivaient à Boukhara et y vendaient ou y échangeaient des marchandises de toutes les parties du monde. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que le numéraire est sujet à l'impôt, comme la marchandise.

Deux grandes caravanes, parties de Russie, ont été successivement pillées par les Ourghendi, et depuis cinq ans, il n'en est pas arrivé de ce pays.

Les montagnes des environs de Boukhara renferment, dit-on, des mines de sel inépuisables, et le Badakshan possède en abondance les plus riches productions de la nature. On y cultive avec succès toutes les céréales; les produits des vergers surpassent tout ce qu'on peut voir en Europe dans ce genre; l'indigo vient très-bien dans quelques endroits; une espèce particulière de sucre remplace celui de la canne, et il est si beau, si nourrissant et à si bon compte, qu'il ne laisse rien à désirer, si ce n'est qu'on puisse parvenir à le rendre un peu plus compacte pour en faciliter le transport. Les villes dépendantes de

Boukhara, sans y comprendre celles qui sont dans le voisinage immédiat, en fournissent annuellement 70,000 maunds (1); et rien ne dit que cette quantité ne puisse être considérablement augmentée. Le maund vaut ordinairement deux roupies. Cette substance forme la base d'une confiture dont les classes inférieures font un grand usage. Il doit être pénible pour les savans, et surtout pour les savans de France, de penser que, dans le même temps où une réunion de chimistes passaient en revue, par ordre de Napoléon, tout le règne végétal pour remplacer le sucre ordinaire, et ne pouvaient trouver rien de mieux que le panais et la betterave, les Ouzebeks et les Afghans, qui n'ont aucune idée de chimie, convertissaient une substance très-commune en France, en un sirop dont les qualités peuvent au moins rivaliser avec celles du sucre. M. Moorcroft ne donne pas le nom de cette substance (2).

Le coton du Turkestan est beau et soyeux, et celui qui est couleur de nankin, ne le cède en rien au coton de la Chine. La soie y est abondante et de belle qualité. On pourrait s'y procurer beaucoup de laines pour châles; mais généralement les propriétaires des troupeaux laissent croître et tomber sans s'en occuper, tandis qu'ils ne font que des cordes ou du feutre avec la toison des moutons à grosse queue, qui

(1) Le Maund de Passora — 12,926 kil.
 du Bengale.— 33,864 kil.
 de Bombay.— 12,699 kil.

(2) Il est permis, de rabattre quelque chose des éloges emphatiques donnés à cette substance que M. Moorcroft ne nomme pas, et de croire qu'il n'en a pas bien reconnu l'identité avant d'assurer qu'elle est fort commune en France. Ne serait-il pas possible que le savant anglais eût pria la manne dont la récolte est abondante dans la Boukharie et qui remplace le sucre dans tous les usages domestiques, pour cette merveilleuse substance inconnue à la chimie?

est très-propre à la confection des étoffes de laine. La queue de ces animaux contient une graisse dont le goût se rapproche de celui du beurre de vache.

Le pays possède plusieurs espèces de vigne. Le raisin rouge de Shibbergan donne, au moyen d'un procédé inventé par un Géorgien, un vin qui tient le milieu entre le meilleur Porto et l'Hermitage rouge. Un autre fournit une liqueur qui rivalise avec le Bourgogne ; et plusieurs autres espèces de raisins donneraient des vins de dessert pareils à l'Alicante, au Malaga, au Lacrima Christi et au Tokay.

M. Moorcroft apprit, par quelques Russes qui étaient parvenus à se soustraire à l'esclavage, que quatre ou cinq mille de leurs concitoyens étaient esclaves à Ourghendj ou dans les environs. Le plus grand nombre avait été pris par les Yemouts, sur les bords de la mer Caspienne, et quelques uns étaient en captivité depuis environ quarante ans.

Un jour que M. Moorcroft cherchait à acheter quelques chevaux dans la ville, il aperçut trois personnes dont la physionomie lui parut Européenne. C'était ces Russes, qui, après s'être évadés des mains des Ourghendj, et être arrivés, non sans beaucoup de peines, à Boukhara, y attendaient la décision du Roi sur leur compte. Quelques jours après, un individu se disant courtier d'esclaves, amena, à M. Moorcroft, deux de ces Russes qu'il prétendit avoir achetés ; au moment où il allait les envoyer à la campagne, il venait d'apprendre par eux, ajouta-t-il, que M. Moorcroft pourrait peut-être payer leur rançon, et, *touché de compassion*, il s'était fait un plaisir de les accompagner pour voir ce qui en serait. M. Moorcroft demanda ce qu'était devenu le troisième ; et après quelques défaits frivoles, le courtier le fit venir, et le marché s'effectua, et fut accompagné par une déclaration signée du ministre,

portant que désormais il n'y avait plus aucune réclamation à exercer sur la personne de ces individus. Le prix ordinaire d'un esclave bien constitué est de vingt pièces d'or. M. Moorcroft en donna trente-cinq pour chaque homme, et cinq pièces au courtier. Les Russes furent habillés, et employés comme domestiques. Leur profession était celle de marchands. Ils avaient été pris dans un esquif, sur la mer Caspienne, par un canot que montaient des Yemouts armés, qui les avaient vendus aux Ourghendj. Pendant leur esclavage, qui avait duré neuf ans, ils étaient employés aux travaux de l'agriculture, et à faire paître les troupeaux. C'est au cœur de l'hiver, privés de toute espèce de provisions, et ignorant entièrement les chemins, qu'ils avaient effectué leur évasion : aussi ils souffrirent cruellement. Un d'eux fut réduit à manger une partie de la peau de mouton qui formait son vêtement, et les autres ne soutinrent leur existence qu'avec quelques os qu'ils triturèrent entre deux pierres. Ils témoignèrent la plus grande reconnaissance à M. Moorcroft, et se flattèrent de l'espoir de revoir bientôt leur pays en s'y rendant par l'Hindoustan. Cependant, quelques temps après, et à la chute du jour, le ministre envoya quelqu'un supplier M. Moorcroft, de sa part, de lui renvoyer les Russes, s'il avait quelque considération pour lui. M. Moorcroft s'y refusa, mais se rendit au fort pour connaître la raison de cette démarche. Le Couch Beghi était enfermé avec le Roi ; une heure après, un secrétaire vint renouveler la demande du ministre ; et le roi, ayant promis solennellement que les russes ne seraient pas revendus, M. Moorcroft céda. Quelle que pût être la cause, de cette infraction aux usages reçus dans le pays, l'argent dépensé par M. Moorcroft lui fut rendu, et le roi fit proclamer qu'à l'avenir les Russes, c'est-à-dire les Russes chrétiens seulement, ne seraient plus vendus à Boukhara.

Mir Émir Haïder passe pour l'homme le plus instruit de ses états dans la théologie musulmane, qu'il veut bien quelquefois professer. Si, comme chef suprême, il venait à se départir, pour quelques jours seulement, du système de rigueur établi et maintenu par le secours de six cents espions environ, et s'il arrivait à leurs officiers de s'endormir à leur poste, il y aurait probablement une étrange confusion à Boukhara; mais l'activité du chef ne s'arrête jamais, et le tambour parcourant les rues à la chute du jour, en défend aux habitans la communication; ainsi jadis le couvre-feu était en Angleterre l'ordre d'éteindre toutes les lumières.

Le revenu annuel du roi de Boukhara ne dépasse pas trois lacs de tilas, ou environ dix-huit lac de roupies. Les esclaves forment à peu-près un tiers de la population du pays.

Quant aux chevaux, M. Moorcroft dit que les meilleures races se trouvent dans le pays renfermé entre l'Oxus et l'Ochus, en y comprenant même les rives de la mer Caspienne. Mais environ trente ou quarante familles de Turcomans, qui élevaient autrefois des chevaux, et venaient les vendre à Boukhara, ont cessé de le faire depuis la défection d'Ourghendi et la mort de Mir Kolich Ali khan, et pendant les cinq derniers années, ils n'ont pas envoyé un seul cheval. Shor Sobz, qui en fournissait aussi un nombre considérable, et le Kiptchak et le Miankhal, sont dans le même cas. Ainsi le marché de Boukhara a autant perdu dans cette branche de commerce que dans toutes les autres.

Une dernière lettre de M. Moorcroft, du 17 août, quelques jours avant d'être attaqué de la maladie à laquelle il parait avoir succombé, a été insérée dans la gazette de Calcutta. Elle ajoute peu de chose aux détails qu'on vient de lire; il parait que le voyageur anglais avait enfin obtenu la permission d'a-

acheter les chevaux qu'il pourrait trouver; mais leur rareté, augmentée par une levée de 20,000 cavaliers, destinés à une expédition contre les Kiptchaks, lui rendit tout achat impossible. Il obtint alors l'autorisation de se rendre au camp, à 4 journées de Boukhara, dans le voisinage de Samarcande, et fut témoin de la prise de la principale forteresse des Kiptchaks, que le roi assiégeait en personne, et qu'il fit raser après la capitulation. Cette circonstance lui fournit l'occasion de parcourir la partie centrale de la Boukharie, la belle et fertile vallée du Sogd; mais ce fut le seul avantage qu'il retira de cette excursion. Il était parvenu à se procurer quelques beaux chevaux et d'une race très-estimée, lorsque le roi révoqua définitivement la permission qu'il lui avait donnée : tout ce qu'il put obtenir, fut une lettre de sa Majesté et une autre du gouverneur de Balkh, avec lesquelles il se proposait de gagner Maïmena, et de revenir ensuite par la route de Balkh.

Les aventures extraordinaires de M. Moorcroft, son courage calme et réfléchi, sa persévérance, sa présence d'esprit, son habileté à ne heurter aucun préjugé, et son caractère insinuant et fertile en ressources, avaient inspiré pour sa personne l'intérêt le plus vif à plusieurs chefs de l'Asie centrale. Mir Kammer-Addin avait envoyé un Molla pour l'accompagner au travers le Badakhshan, dans le cas où il prendrait cette route. Les chefs des montagnes lui avaient fait parvenir des lettres qui l'assuraient de leur secours, de leur protection et de la bonne réception qu'ils lui promettaient. Le frère du prince de Peichawer avait écrit dans le même sens, et Pir Mohammed Khan s'était engagé à envoyer des gens de confiance à sa rencontre, avec une escorte suffisante pour protéger son retour. Sa mort prématurée est un événement d'autant plus fâcheux que tout semblait concourir au succès de son voyage, et

que les amis de la science pouvaient se flatter d'obtenir enfin des renseignemens certains sur de vastes contrées fermées jusqu'ici aux recherches de l'Européen. Il faut espérer que l'intérêt dont il était l'objet se reportera sur son compagnon M. Trebeck, et lui facilitera les moyens d'achever l'entreprise à laquelle il s'est dévoué.

Notice Géographique sur la Nouvelle-Galles Méridionale.

Les connaissances que nous avons acquises de nos jours sur les nombreuses sinuosités des côtes de la nouvelle Hollande sont bien plus positives et entrent dans plus de détails, que celles qu'on pourrait puiser dans la description, beaucoup trop générale, laissée par Cook, des côtes orientales, ou dans les récits de Vlaming ou de Dampier, sur la partie de l'ouest. Les derniers travaux de Flinders, et des navigateurs français et plus récemment ceux de King, nous ont fait connaître les rades et les havres nombreux qui se trouvent sur les rivages de cette grande terre, et les avantages qu'on obtiendrait à y former des établissemens.

Nous sommes bien loin d'avoir des données aussi positives sur l'intérieur du pays; la disposition particulière des contrées auxquelles M. Oxley a borné ses recherches, et le défaut de rivières navigables, moyen qui offre tant de facilités pour pénétrer dans l'intérieur des terres, semblent avoir mis des bornes aux recherches géographiques. Les notions que nous avons ne vont pas au-delà du 144° de longitude est, et n'excédaient pas, naguère encore, une étendue de 450 mille géographiques, dont la surface présente la plus grande variété. Un fait singulier, indiqué d'abord par M. Oxley, et confirmé postérieurement par d'autres observateurs, accompagne l'absence, déjà si remar-

quable de rivières navigables dans l'intérieur ; toutes les montagnes de ce continent méridional, se trouvent placées sur le rivage, ou n'en sont qu'à une très-petite distance. Les hauteurs les plus considérables de la partie orientale, courent nord et sud, soit qu'elles bordent la côte, soit qu'elles s'en éloignent, et leur distance de la mer, en aucun point, ne dépasse pas cent milles.

Ces chaînes méridionales de montagnes, dont l'élévation de quelques-unes a été évaluée à six mille pieds au-dessus du niveau de la mer, donnent naissance aux différens courans d'eau qui arrosent la colonie anglaise, et déterminent leurs cours. Ceux qui coulent du versant oriental, après une courte traversée, se déchargent sur les côtes qu'elle habite. Ceux du côté opposé, après avoir parcouru un terrain d'une pente assez rapide, doivent arriver aux plaines qui existent sans doute, et où leurs eaux, perdant la rapidité qui les avaient entraînés jusques-là, se dispersent tout-à-coup, et éprouvent une division considérable. Quoique les documens que nous possédons soient insuffisans pour garantir ce que nous avançons à cet égard, notre supposition est loin d'être dénuée de fondement ; aucune montagne n'existe à l'ouest du bord oriental des marais, et l'on n'a découvert aucune rivière se déchargeant sur les côtes de l'est et du sud, dont l'aspect puisse faire présumer une origine éloignée, et en communication avec les marais de l'intérieur. On pourrait peut-être en excepter la Brisbane, récemment découverte, et la considérer cependant comme le débouché oriental de ces marais à la mer. Mais cela conduirait à supposer que cette partie orientale, comprise entre les 27 et 31° de latitude sud, et environ sous le 150° de longitude E. n'est qu'une vaste fondrière, ce qui n'est pas vraisemblable, vu l'étendue du pays. D'après l'intéressante expédition de M. Oxley, en 1817 et

1818, il paraît qu'une partie de cette contrée, qu'on ne peut déterminer, et qui paraît être très-vaste, se compose de plaines inhabitables et continuellement submergées par les eaux qui coulent de la chaîne des montagnes bleues. On peut en conclure, que non-seulement les rivières qui avaient d'abord été reconnues par cet infatigable voyageur, mais encore celles qui ont été découvertes plus récemment par MM. Hovell et Hume, entre les 36 et 37° de latitude sud, coulant de l'est à l'ouest, et qui reçurent les noms de rivières Hume, Owen et Goulburn, finissent par aboutir à une plaine où s'effectue la dispersion de leurs eaux. On ne connaît aucune ouverture sur la côte méridionale, par où puissent se jeter à la mer les trois rivières dont les voyageurs que nous venons de citer ont reconnu l'existence.

Ainsi donc, si des marais impénétrables empêchent de dépasser, dans l'ouest, le point où l'on est déjà parvenu, les voyages de découvertes devront, dorénavant, se diriger dans la direction du nord.

Une excursion conduite vers le 150 méridien et par le 27° de latitude sud ne pourrait que présenter des résultats aussi intéressans pour les sciences géographiques, qu'avantageux à la classe agricole de la colonie. Elle ferait connaître avec exactitude la position et l'étendue des grands marais dont il a été question, les rapports qui peuvent exister entre leurs débouchés du nord et nord-est, et la Brisbane, l'origine de cette dernière rivière, et enfin, l'aspect géologique du pays, tandis que d'un autre côté elle déterminerait l'étendue des terres à pâturages.

Cet esprit d'investigation, qui s'était manifesté pendant les dernières années, paraît malheureusement avoir été épuisé par la découverte faite récemment, des rivières Lachlan et Macquarie. Si l'on excepte une excursion faite au port de l'ouest,

sur la côte sud , aucun voyage de quelque importance n'a été entrepris depuis ceux dont nous avons parlé. Quelques personnes , douées d'un caractère entreprenant , et favorisées par le temps et les circonstances , ont cependant , à différentes époques , parcouru des cantons peu connus encore , quoique compris dans les limites de la colonie. Elles ont indiqué les positions géographiques , et ce qui est plus précieux encore , fait connaître la direction que pourraient parcourir les routes dans les contrées qu'elles ont visitées. Quelques faibles qu'aient été ces travaux , comparés aux résultats qu'on pourrait obtenir de recherches faites avec des moyens plus étendus , ils n'en sont pas moins dignes de toute notre reconnaissance. C'est par des voyages de cette nature , qu'ont été reconnues différentes parties du nord , depuis l'établissement de Bathurst , jusqu'à la rivière Cugeegang affluent de la Macquarie , ainsi que le pays qu'elle parcourt ; c'est également en continuant à s'avancer vers le nord , qu'on a reconnu les pays entre Bathurst et les plaines de Liverpool , et que l'entrée en a été ouverte , autant du moins que peut le permettre la disposition du sol , aux propriétaires de troupeaux.

On se rappelle sans doute que M. Cunningham , voyageur botaniste pour le gouvernement , découvrit , après beaucoup de peine et de fatigues , pendant l'hiver de 1823 , un passage dans les hautes montagnes qui séparent les districts de Bathurst et Coal River , des plaines de Liverpool ; mais la diminution de ses provisions et son éloignement de Bathurst , ne lui permirent pas de passer du côté opposé et d'y poursuivre ses recherches. Il est de retour depuis peu d'un voyage entrepris dans l'intérêt de la botanique , et qui s'est prolongé pendant douze semaines , dans ces régions si intéressantes pour la science. Il a parcouru une étendue d'environ 700 mille , formant sur la

carte un rhomboïde. Voici le précis de ce voyage, qui donnera une idée de la manière de procéder de M. Cunningham.

Se dirigeant de Richmond vers le nord, dans les parties sauvages et dans la route dangereuse, déjà parcourue par M. Howe, il traversa la rivière Hunter, à cent milles des plaines de Patrick, et la remonta pendant quarante milles : alors, cette rivière se détournant au nord-est, il fut obligé de la quitter pour poursuivre son voyage dans la direction de l'ouest ; il arriva à la montagne circulaire appelée précédemment Mout Danger, qui domine toutes les hauteurs environnantes, et dont la forme singulière donne au paysage un aspect particulier. Prenant un nouveau point de départ de cette montagne, située au $32^{\circ} 18' 51''$ de latitude sud, et $150^{\circ} 27' 30''$ de longitude est, ils parcourut, dans un espace de 70 milles, les beaux sites déjà découverts, et bornés par les derniers mamelons des chaînes de montagnes qui terminent les plaines de Liverpool au sud, et divisent les courants d'eaux en orientaux et occidentaux. Après avoir dépassé le 32° parallèle sud, il vérifia la position géographique des lieux qu'il avait parcourus dans un voyage précédent, et poursuivant son excursion dans l'est, il traversa une chaîne de montagnes peu élevées, qui séparent la Coal-River, des sources qui se jettent dans la Macquarie. Il suivit la même direction pendant environ quinze milles, dans un pays alternativement couvert de plaines et de collines boisées, et coupa la ligne qu'il avait parcourue précédemment, lorsqu'il avait découvert le passage entre les montagnes terminant les plaines de Liverpool.

Il passa ce défilé, qui est situé sous le 150° de longitude Est et $31^{\circ} 43' 30''$ de latitude Sud, le 2 mai 1825, pour descendre dans la partie du S. O. des plaines de Liverpool.

L'accès de ce défilé, du côté de Bathurst et Mudgy, est

par une vallée de huit milles d'étendue, qui se termine au nord est par les montagnes. Depuis le bas de cette vallée, qui porte le nom d'Hawkesbury, jusqu'au point culminant du passage, la montée est de deux milles, et fort peu rapide, eu égard à l'élévation des masses qui la bornent de chaque côté. La montée du nord, un peu plus escarpée, n'a qu'un mille de longueur. Le passage entier n'exigerait que quelques semaines de travail, et la construction de deux ou trois ponts aux endroits où les pluies subites occasionnent des ravins, pour donner aux propriétaires de troupeaux, l'entrée facile des pâturages du nord. M. Cunningham consacra trois semaines à l'investigation de ces parties de l'intérieur, si dignes d'attirer les regards de l'observateur, et comme il a pénétré dans le nord de la vallée de Camden de M. Oxley, sous la latitude $30^{\circ} 47'$ S. il est parfaitement à même d'en faire connaître la disposition, l'étendue, et le parti qu'on en pourrait tirer.

Les plaines de Liverpool, que M. Oxley découvrit en 1818, sont comprises entre le 150° et le $150^{\circ} 50'$ de longitude est, et les $30^{\circ} 45'$, et $31^{\circ} 30'$ de latitude sud. Elles sont disposées en lisières, qui ont de cinq à dix milles de largeur, et où l'on ne trouve aucun arbre de haute futaie, si ce n'est de loin en loin, l'*Acacia pendula*, et l'*Eucalyptus mannifera*. Une étendue non-interrompue de cinquante milles, va du nord au sud, et une autre de cinquante à soixante, se dirige de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est, et se prolonge jusqu'aux montagnes. De ces deux branches principales, partent, nord et sud, diverses ramifications, dont se forment, entr'autres, les vallées de Camden et de Barrow, qui suivent la première de ces directions. Les montagnes qui coupent le pays, entourées et isolées par des branches, forment des sites extrêmement pittoresques. La plaine peut contenir en totalité, un million et demi d'acres car-

rées, dont les quatre cinquièmes, au moins, peuvent être considérés comme d'excellens pâturages, lorsque la saison des pluies est terminée. Quelques tertres, de distance en distance, à mesure qu'on s'élève vers les montagnes, et surtout du côté du sud, hors d'atteinte des inondations, seraient aussi très-favorables aux troupeaux. La partie des plaines de Liverpool voisine de ces montagnes, est arrosée par un ruisseau qui court au nord de la chaîne, et après un cours de cinquante milles, se réunit à la rivière d'York. Celle-ci, entraînée par la profondeur de la plaine au nord-nord-ouest, se jette dans une contrée dont la pente est extrêmement rapide. Nous ne connaissons aucun pays découvert et dénué de bois, dans la Nouvelle-Galles, qui soit aussi uni que ce terrain remarquable de l'intérieur. Il en résulte que ces plaines étant plus basses que les bords du ruisseau Bowen, elles sont entièrement submergées, ainsi que toute la vallée de Camden, lorsque ce ruisseau vient à déborder par suite des pluies qui tombent sur les montagnes méridionales. Les ravins qui se remarquent sur les deux bords du ruisseau, et les marais qui couvrent le pays, sont une preuve assez évidente de cette assertion. Si l'on quitte ces bas-fonds explorés par M. Cunningham, pour se porter au sud-ouest, on trouvera partout un sol uni, aussi favorable aux travaux de l'agriculteur, qu'aux vues du propriétaire de troupeaux. Parmi les végétaux qui croissent sur les parties de ces plaines déjà reconnues, on en remarque plusieurs qui sont communs à l'Europe, tels que les genres, *plantago*, *scorzonera*, *lotus*, *ajuga*, *campanula*, *rumex*, *galium*, *epilobium*. On y a trouvé huit espèces distinctes de sainfoin, entr'autres la *Danthonia*.

Le sol des parties de la plaine, qui n'est pas inondé par les débordemens de Bowen, est un terreau extrêmement fertile, noirci par la décomposition des roches qui forment les som-

mités environnantes. Les arbres de haute futaie qui couvrent les montagnes, appartiennent en général au genre *buxus* et *acacia* tandis que dans les bois du versant occidental, on trouve non-seulement ces deux derniers, mais encore le cyprès qui pourrait aisément être employé à plusieurs usages domestiques. Dans un pays dont l'intérieur n'offre pas de communications par le moyen des rivières, et où, par conséquent, tous les transports doivent s'exécuter par des voitures, les routes à ouvrir d'une contrée à l'autre, sont un objet fait pour fixer l'intérêt et l'attention des habitans éloignés des ports de mer. Ils apprendront avec plaisir que la distance de Bathurst, par Mudgee, au passage des montagnes, est de 160 milles. A partir des plaines de Patrick, sur la rivière Hunter, on peut parcourir cette ligne, par une route extrêmement facile, de 140 milles. La route récemment découverte par M. Danger, l'infatigable explorateur de Coal-River, doit être encore beaucoup plus courte.

Le peu qui a été recueilli dans une dernière excursion, spécialement consacrée à la botanique, sur les parties du nord-ouest, de cette contrée, doit intéresser vivement les propriétaires. Il paraît que les découvertes faites dans l'intérieur, offrent une étendue de terrains à pâturages, excédant, au moins du double, toutes les demandes qui ont été faites, et que nécessitent les besoins d'une population toujours éroissante, et ceux des nombreuses familles européennes, que la salubrité du climat et l'aspect d'une heureuse indépendance, appellent sur les rivages de la nouvelle Galles méridionale.

SKETCHES OF PORTUGUESE LIFE, etc., *Esquisse des Mœurs et des Usages des Portugais.*

Lorsqu'on se représente le rôle important que le Portugal a rempli jadis sur la scène du monde, la part qu'il a prise à la longue lutte

que la France a soutenue contre l'Europe, et surtout les événemens politiques qui s'y sont succédés depuis quelques années, on est étonné que le sol et les mœurs de ses habitans n'aient pas attiré plus souvent les regards du voyageur et du géographe, et sous ce rapport l'ouvrage que nous annonçons peut être considéré comme remplissant une lacune.

Un caractère ardent et enthousiaste, une physionomie bien caractérisée, le costume antique et pittoresque des paysans, la pompe des cérémonies religieuses, les monumens d'architecture de tous les styles et de toutes les époques; ces aqueducs, ces fontaines, ces antiques couvens, ces chaumières agrestes et ces ruines gothiques et mauresques, qui éveillent de nobles souvenirs et attestent une grandeur déchue; un soleil versant des flots d'une lumière toujours pure, une atmosphère embaumée, des bois d'orangers, de citronniers et de myrtes mêlés de pins, de chênes et d'oliviers; voilà ce que le Portugal offre aux yeux de l'observateur. Sans doute un contraste pénible détruit souvent l'effet que produisent des objets aussi variés et aussi imposans; sans doute des exhalaisons malsaines s'élèvent en plusieurs lieux; sur les routes, le bruit éternel et fatigant des chariots non suspendus posés sur de lourdes roues, et le chant monotone et discordant des paysans; à Lisbonne, l'aspect dégoûtant de la mendicité, et un mélange d'odeurs les plus opposées, produisent souvent une impression désagréable sur l'étranger et le voyageur; mais les campagnes sont exemptes de tous ces désagréemens, et leur richesse et leur beauté n'ont pas encore été bien décrites.

L'ouvrage que nous annonçons est loin d'être exempt de reproches. Nous ne pouvons que condamner la manière inconvenante dont l'auteur s'exprime sur le clergé du Portugal et sur les cérémonies extérieures du culte. Sous tout autre rapport, ses

observations sont de la plus grande justesse, et toutes les personnes qui ont vu le pays reconnaîtront l'exactitude et la vérité des tableaux tracés par l'auteur.

Il a enrichi son ouvrage de vingt dessins pleins de mouvement et d'intérêt, et qu'il présente comme une excuse de son défaut de plan et de méthode. Il n'avait d'abord eu l'intention, dit-il, que de prendre quelques notes, pour servir d'explication à ces dessins, et il a fini par composer un volume de ces notes, qui se sont accrues insensiblement; aussi dès les premiers mots de l'ouvrage, le lecteur est transporté *ex abrupto* dans une des rues de Lisbonne, et au milieu d'un groupe d'habitans, dont les costumes forment le sujet du premier chapitre.

L'auteur parcourt ensuite les édifices publics de la capitale, et tout ce qu'elle présente de curieux. Son récit est entremêlé d'anecdotes et de réflexions sur les mœurs et les usages. Mais on sent qu'une description de rues, de palais et de couvens doit être nécessairement un peu sèche; aussi cette partie de l'ouvrage n'en est pas la plus intéressante. Dans cet endroit, sans y être porté par son sujet et sans la moindre liaison avec ce qui précède, l'auteur présente deux épisodes, qui semblent uniquement destinés à grossir le volume. C'est l'histoire de l'expédition du roi Sébastien contre les Maures, et la vie de l'héroïque don Jôao, ou don Juan de Castro, vice-roi dans l'Inde au seizième siècle. L'histoire de Sébastien doit sa teinte romanesque à deux circonstances seulement; d'abord le caractère chevaleresque du jeune monarque, et sa mort dans une bataille, où il montra la bravoure la plus brillante et la plus inutile; en second lieu, l'obscurité qui, pendant long-temps, a enveloppé ses derniers momens. Tous les autres incidens de sa téméraire expédition offrent peu d'intérêt, et d'ailleurs sont connus de la plupart des lecteurs. L'auteur est plus excusable

de nous avoir donné l'histoire de don Juan de Castro. Le noble désintéressement de ce Portugais, sa bravoure, sa persévérance inébranlable, ses talens et sa piété, réunis à des singularités de caractère et à l'observation des pratiques les plus superstitieuses, concourent à jeter sur son existence une teinte extraordinaire, et font lire avec plaisir les événemens de sa vie aventureuse et agitée : on peut pardonner à l'auteur de les avoir présentées « comme un exemple du caractère et des mœurs des anciens Portugais et un objet de comparaison avec ceux de nos jours. »

Vient ensuite la description des processions de Lisbonne qui présente un tableau fidèle de la pompe que déploient ces majestueuses cérémonies. En rapportant les habitudes intérieures des familles nobles du Portugal, l'auteur s'étend sur l'éducation vicieuse que reçoivent les jeunes hidalgos, qu'on laisse vivre familièrement avec les laquais et les palefreniers, et dont on ne songe pas à cultiver l'intelligence. « Il en résulte qu'à l'exception de quelques individus destinés à remplir, auprès des cours étrangères, les hauts emplois de la diplomatie, tous ces jeunes gens sont plongés dans la plus crasse ignorance. » Il est inutile d'ajouter que l'auteur s'exprime, sur l'éducation et les mœurs de la noblesse portugaise, avec une sévérité caustique, et nous devons ajouter, méritée en grande partie. On lira avec plaisir ce qu'il dit des costumes, des usages et des amusemens du pays. Il débute galamment par la description du costume des dames.

« Les femmes appartenant aux classes inférieures ont une mise qui diffère de bien peu de celle des personnes du même sexe et du même rang, en Angleterre; seulement les Portugaises ne portent pas de bonnet, mais un ruban noir ou un velours sorvant, avec un peigne, à maintenir leurs cheveux épais et ordinairement d'un noir de jais. »

« Pendant les grandes chaleurs de l'été, elles ne portent en général rien sur le sein, qui est entièrement découvert; mais comme c'est un usage reçu dans le pays, personne n'y fait attention. On pourrait peut-être attribuer cet usage plutôt à la beauté des formes qui, en Portugal, caractérise surtout cette partie chez le beau sexe, qu'à l'extrême chaleur du climat. Les dames de Lisbonne sont d'une indolence extrême, et leur séjour continuel dans l'intérieur de leurs maisons, dont elles ne s'écartent que bien rarement et le dimanche pour aller à la messe, ne contribue pas peu à fortifier ce défaut chez elles. Les affaires du ménage les obligent rarement à sortir; car on colporte dans les rues et devant les portes tous les objets dont elle peuvent avoir besoin, tels que le poisson, les légumes, les fruits, etc. »

« Dans tout autre pays, les femmes, peu habituées à une pareille réclusion, ne pourraient s'y faire qu'avec beaucoup de peine; mais ici, c'est autant un objet de goût qu'une habitude: les dames n'ont pas de plus grand plaisir que de se tenir à leur fenêtre du matin au soir, et d'examiner ce qui se passe dans la rue ou chez leurs voisins: elles font la conversation avec ceux-ci, si elles en sont assez rapprochées, ou s'entretiennent par signes avec les doigts, si elles sont hors de la portée de la voix. Les entretiens se prolongent de cette manière pendant plusieurs heures, les doigts indiquant, par leur position, différentes syllabes. »

« Ainsi, par le seul secours des signes, deux personnes séparées l'une de l'autre, correspondent aussi facilement qu'elles le feraient par l'écriture, et ont de plus l'avantage de se voir et d'échanger leurs pensées sans retard et sans interruption. L'Amour est le grand objet qui occupe les Portugais, et le mobile de presque toutes leurs actions; aussi on peut croire

que le télégraphe manuel est souvent d'un bien tendre intérêt, et transmet plus d'une douce déclaration que la réclusion des dames ne permettrait guère de faire parvenir autrement. »

« Lorsque ces dames sortent pour se rendre à l'église, leur costume diffère de celui de l'intérieur. L'élégance de leur chaussure est au-delà de toute expression. Leurs bas ont la blancheur de la neige, et leurs petits souliers en soie, souvent ornés de broderies et de paillettes, sont faits avec la dernière élégance. La mantille en drap jetée sur leurs épaules, et le mouchoir de mousseline qui couvre leur tête, sont ajustés avec autant de goût que de coquetterie. »

« Revêtues de ce joli costume, dont elles relèvent encore l'attrait par leur gracieuse démarche, les Portugaises, quelle que soit la beauté dont la nature les ait douées individuellement, sont certaines d'inspirer des sentimens que partout ailleurs les femmes sont bien plus long-temps à faire naître. Une grâce indéfinissable leur assure, au premier coup-d'œil, la conquête de celui qui les voit. Des yeux superbes, d'un beau noir ou d'un châtain clair, et pleins d'ame et de feu, tels sont les attraits si souvent célébrés par les poètes maures, qui les comparaient aux yeux des gazelles. Des sourcils noirs et bien marqués, sont encore un trait caractéristique de la beauté des Portugaises. »

En parcourant tout ce que peuvent offrir de remarquable les mœurs et les habitudes des Portugais, l'auteur arrive à la triste et dernière période qui termine notre passage sur la terre, et finit par décrire les funérailles. Il paraît, au reste, avoir un goût de prédilection pour tout ce qui est horrible et sombre, et souvent il présente des objets auxquels son choix n'aurait pas dû s'arrêter au milieu de l'immense variété qui lui était offerte. Ainsi, outre les funérailles, nous trouvons une exécu-

tion militaire, une révolte de nègres à Rio-Janeiro, et enfin, l'exécution des auteurs de la conspiration de 1817.

Nous ne répéterons rien de ce qu'il dit des nègres de Lisbonne et de ceux du Brésil, quoique les deux chapitres consacrés à cet objet soient pleins de détails aussi vrais qu'intéressants. Par une transition des plus heureuses, il passe à la partie la plus attrayante de son ouvrage, le chapitre qui concerne les paysans portugais : la manière dont il peint cette classe simple et intéressante de la population, prouve que le sujet souriait à son imagination ; et ses observations sont d'autant plus précieuses que tous ceux qui jusqu'à présent ont écrit sur le Portugal, n'ont pas daigné s'en occuper. Nous allons citer les expressions de l'auteur :

« De grand matin, toutes les avenues de Lisbonne sont couvertes de paysans appelés *Saloios*, conduisant des mulets qui fléchissent sous le poids des fruits délicieux dont ils sont chargés. Ce sont des pastèques, des melons, des oranges, des citrons, des figes d'un goût exquis, tout ce que produisent enfin les plus beaux climats et les sols les plus fertiles.

« Ceux qui viennent de Cintra ou des environs, outre les fruits, apportent de petits fromages blancs faits de lait de chèvre, et appelés *Queijadas*. Il en est une autre espèce qu'on appelle *Requeijôes* ; ceux-ci ne sont pas salés, mais ont un goût approchant de celui de la crème. Quelques *Saloios* apportent habituellement à leurs meilleurs pratiques, des soucoupes pleines d'une crème qui, par sa saveur délicieuse, surpasse même celle du Cornouaille et du Devonshire. La volaille et le gibier de toute espèce forment aussi une partie de leurs provisions ; mais le gibier, ordinairement coriace, est d'une cherté excessive. »

« Les paysans qui demeurent fort loin, sont obligés de partir

au point du jour, et de marcher jusqu'à minuit. La nécessité de faire reposer leurs mules, les force alors à s'arrêter quelques instans. Pendant l'hiver, ils cherchent un abri dans quelque *Estalagem*; mais dans la belle saison, ils déchargent les mulets en plein air, et les attachent à un arbre avec une longue corde pour les laisser pâtre, tandis qu'eux-mêmes font un somme.

« L'habitude de voyager pendant la nuit, et sous un ciel constamment serein, leur a appris, comme aux Arabes du désert, à observer les constellations, et à connaître les heures d'après leurs cours. J'en ai vu moi-même un exemple. Me rendant une nuit de Lisbonne à Cintra, je m'égarai en donnant trop dans l'est, et je me trouvais sur le chemin de Mafra, lorsque j'aperçus un groupe de paysans étendus à terre près de la route : ils me dirent qu'il ne fallait pas songer à couper à travers champs pour me rendre à Cintra, comme j'en avais le projet, attendu l'escarpement des montagnes que je serais obligé de traverser. Je suivis leur conseil, j'attachai mon cheval à un genêt, et me couchai auprès d'eux pour attendre l'aurore. Quelques temps après, je demandai à l'un d'eux quelle heure il pouvait être; il frotta ses yeux, regarda le ciel, et me dit : Il est environ une heure du matin, car la grande Ourse est très-avancée, et Orion commence à paraître. Là dessus, il éveilla ses compagnons, on chargea les mules, et on prit le chemin de la *grande cidade*. »

Notre auteur ne tarit pas sur les éloges qu'il donne à l'activité, à la tempérance et à la fermeté de cette classe robuste, que les vices de la capitale n'ont point corrompue. Leur manière de cultiver les champs est aussi antique que leurs mœurs agrestes; car ce n'est que depuis peu que quelques améliorations se sont introduites dans le Portugal, et depuis des siècles, rien n'y avait été changé. »

« L'usage patriarcal de faire fouler le bled par des bœufs, pour le séparer de la paille, est encore suivi en Portugal : chaque animal est suivi par une femme pour éparpiller les épis, et les empêcher de s'amonceler.

« On ne se sert, pour faire le vin, ni de presses à vapeur absolument inconnues en Portugal, ni de machines d'aucune espèce. Nos dames, dont les lèvres délicates savourent le vin du Douro, ne se doutent guère que, pour composer cette liqueur, des paysans grossiers y ont trempé leurs pieds.

« Les charriots, dont on fait usage en Portugal, sont très-lourds et très-incommodes. Les roues sont fixées à l'essieu qui tourne sur lui-même. Leur diamètre est plein et d'environ trois pieds; elles sont beaucoup plus épaisses au centre qu'à la circonférence entourée d'un cercle en fer. L'essieu est en bois, et d'environ dix pouces d'épaisseur. Il produit, sous la lourde masse du charriot, un bruit continu et des plus fatigans. »

« Les paysans prétendent que, sans ce bruit incommode, les bœufs tireraient avec moins de force, ou même pas du tout. Ils peuvent avoir raison; car les animaux finissent par s'accoutumer à tout. Le conducteur se met à la tête de ses bœufs et les fait marcher en leur parlant, et les aiguillonnant en même temps avec un long bâton. Il manquerait quelque chose d'essentiel à tout cela, si la tête des bœufs n'était pas ornée de feuillage, et si l'on avait oublié de clouer au charriot un fer-à-cheval, comme un préservatif contre les sortilèges. Chez tous les peuples de l'Europe, ce talisman a été jadis un épouvantail pour les êtres surnaturels et les farfadets. »

« Les paysans Portugais ne cessent de chanter tant qu'ils sont sur une route. L'amour est en général le sujet de leurs tristes plaintes; les femmes chantent aussi leurs tendres peines, et

rien n'égale la monotonie de tous ces chants, si ce n'est leur discordance. Les femmes, cependant, ne manquent ni d'esprit naturel, ni d'à-propos.

L'auteur termine ce qu'il dit des paysans et de leurs habitudes, par une notice sur l'architecture des hameaux portugais, et des églises de campagne, et par des aperçus sur la géographie du pays et ses nombreuses et riches productions, tant dans les provinces septentrionales qu'au sud du Tage. Nous ne le suivrons pas dans tous ces détails; et nous finirons par reconnaître qu'au total, son ouvrage remarquable sous plus d'un rapport, se fera lire avec intérêt par toutes les classes de lecteurs.

Rapports et différences entre la doctrine des Boudhistes et celle des Brames.

1° Les uns et les autres s'accordent à croire que lorsque la race humaine atteint à un certain degré de décadence et de dépravation, des êtres surnaturels apparaissent dans son sein pour la régénérer. Mais les Brames pensent que, dans cette circonstance, ce sont des dieux qui se transforment en hommes; et les Boudhistes, que ce sont des hommes qui, par la prière et la contemplation, deviennent des dieux.

2° Les Boudhistes, tout en reconnaissant l'existence d'un être suprême, prétendent qu'il ne s'occupe en rien des affaires de ce monde; il vit, selon eux, dans un état parfait de quiétude et de bonheur, et les opérations de la nature sont dirigées par des agents d'une classe inférieure. Les Brames, au contraire, reconnaissent l'action de la divinité sur toutes choses: c'est la source de la vie et du mouvement.

3° Les Boudhistes croient à l'éternité de la matière; les

Brames, à l'exception d'un petit nombre de philosophes, pensent que la matière a été créée.

4° Les premiers nient l'autorité du Vedda et du Puranus. Les seconds, sans exception, vénèrent le Vedda; et quelques philosophes respectent le Puranus.

5° La distinction des castes n'existe pas chez les Boudhistes; chez les Brames, elle est la base des lois et des devoirs.

6° Les prêtres des Boudhistes peuvent être pris parmi toutes les classes de citoyens libres, et il leur est permis de se démettre de leur caractère sacerdotal, lorsqu'il leur paraît trop pénible, et de rentrer dans la vie civile. Les chefs spirituels du peuple sont toujours fournis héréditairement par la caste des Brames, et ils ne peuvent jamais se départir de l'ordre sacré dans lequel leur naissance les a rangés.

7° Les prêtres Boudhistes gardent le célibat, et s'abstiennent de tous plaisirs des sens; les Brames attachent une idée de sainteté à l'état du mariage, et le regardent comme indispensable pour perpétuer leur tribu sacrée. Outre leurs épouses, il leur est permis d'avoir un certain nombre de concubines.

8° Les premiers ne font pas de repas régulier après l'heure de midi. Le principal repas des seconds a lieu généralement après le coucher du soleil. Ils ne sont pas astreints à manger et à boire à des heures fixes.

9° Les Boudhistes mangent de la chair de presque tous les animaux, quoiqu'ils ne se permettent de tuer que le gibier et les animaux nuisibles. Les classes les plus élevées des Brames Hindous mangent très-rarement de la viande.

10° Les prêtres Boudhistes habitent des couvents attenans à leurs temples; les Brames vivent dans leurs maisons avec leur famille.

11° Les Boudhistes ne vénèrent pas le feu et ne font aucun sacrifice. Le feu est le grand objet du respect des Brames, dont la loi prescrit les sacrifices sanglans de certains animaux.

12° Les uns ont une grande vénération pour les reliques de leurs Boudhs ou Saints. Les restes des morts sont des objets impurs aux yeux des autres, dont le culte se borne à l'adoration des dieux.

13° La langue sacrée des Boudhistes est le Bali, Pali ou Maghadha; celle des Brames est le Sanscrit. (*Bom. lit. trans.*)

Plaine de Jericho.

Le voyageur Broucchi, en allant de la mer Morte à Jérusalem, traversa la plaine de Jericho. Il pense qu'Hasselsquist s'est trompé en prenant pour le fruit du *Solanum Melongena*, la pomme de Sodome, dont la forme et la beauté attirent les regards, et dont l'intérieur ne contient qu'une substance légère et pulvérulente. Quant à lui, il n'a trouvé auprès de Jericho, que le *Solanum sanctum*, et il pense que la prétendue pomme de Sodome n'est autre chose qu'une protubérance semblable à la noix de Galle, et formée par la piqûre d'un insecte sur le *Pistacia Terebinthus*. Il remarqua que nulle part l'aspect du sol n'a éprouvé des changemens aussi grands que ceux qu'on reconnaît dans cette plaine. Le précieux arbuste qui fournissait le baume n'existe plus. On ne voit rien qui puisse être un reste de la fameuse rose de Jericho, et un triste palmier isolé rappelle seul les plantations nombreuses qui firent donner à cette cité le nom de Ville des Palmiers: en vain chercherait-on le figuier dont parle saint Luc; on ne voit qu'un désert aride et dépouillé de verdure, depuis les montagnes de la Judée jusqu'aux rives du Jourdain.

La Méthode Lancastérienne en usage au Tibet.

L'année dernière, M. Slowsow, Conseiller-d'état de l'Empire de Russie, dans un voyage qu'il fit en Sibérie, s'arrêta chez les Bratski, sur les bords du lac Baikal. Pénétré de la nécessité de faire apprendre aux enfants de ce peuple à lire et à écrire, il était fort embarrassé sur les moyens de leur faire concevoir la méthode d'enseignement mutuel. Mais il fut étrangement surpris de trouver que les Lamas (les prêtres), s'en servaient pour enseigner la lecture et l'arithmétique. Il apprit qu'ils l'avaient reçue du Tibet, où elle est en usage de temps immémorial.

Note sur le Caire.

Cette ville a 240 rues ou ruelles, 46 places, 11 lazarets, 400 mosquées, 140 écoles, 300 citernes publiques, 1265 auberges, 65 bains, 1 hôpital en fort mauvais état. En traversant quelques ruelles étroites et tortueuses, on est en quelque sorte obligé de ramper et de se coller contre les murs des maisons. Les personnes riches se font précéder par des hommes appelés *Jais*, qui les préviennent en criant : *attention à droite! attention à gauche!* On évite aisément les retards en prenant un âne; il y en a toujours 25 à 30,000 à louer, et qui marchent très-vite.

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

On projette en Angleterre, une nouvelle expédition pour le Capitaine Parry : elle a pour but d'arriver au pôle-nord, afin de savoir quel est le point intérieur du cercle arctique environné de glaces. Le Capitaine Francklin s'était offert pour en-

treprendre un voyage, à travers les glaces, du Spitzberg au pôle ; son plan a été adopté par le Capitaine Parry, qui, plein de l'espoir du succès, s'est en outre assuré de l'opinion de la Société Royale, qui a déclaré que l'entreprise n'était pas impraticable. Dans les premiers jours du printemps prochain, l'Hécla sera à la disposition de ce hardi navigateur, qui se rendra, sur ce vaisseau, au Cloven Cliff, sur la côte du Spitzberg, 79 degrés 52 min. de latitude (à 600 milles environ, ou 200 lieues du pôle). Il espère y être à la fin de mai. De là il partira ensuite avec deux bâtimens susceptibles d'être employés comme des bateaux ou comme des traîneaux, selon qu'il trouvera de l'eau ou de la glace. Ils seront construits avec des matériaux légers tenaces et flexibles, doublés de cuir ou d'une étoffe enduite de corps gras, dont on pourra faire aussi des voiles. Deux officiers et dix hommes monteront chacun de ces bâtimens avec des provisions pour trois mois, lequel temps, dans la supposition où les voyageurs ne feraient que 13 milles par jour et ne rencontreraient pas d'obstacles, leur suffirait pour atteindre le pôle tant désiré, et revenir rejoindre l'Hécla à Cloven-Cliff.

On prendra aussi, pour cette expédition, des chiens et des rennes : les premiers seront meilleurs pour tirer au besoin les traîneaux, et les autres pour servir de nourriture en cas d'accident ou de retard. On sait que la température de l'été est modérée dans ces parages ; que la lumière y est continuelle à cette époque de l'année, ou que le soleil ne quitte pas l'horizon ; et, dans cet état de choses, l'expérience a prouvé au Capitaine Parry, que les hommes sont toujours mieux portans.

Pendant l'absence du Capitaine Parry, les bateaux et l'Hécla s'occuperont à explorer la côte orientale du Spitzberg, tandis que les Officiers et les Savans feront des expériences avec le pendule, sur le magnétisme, la météorologie, l'histoire na-

turelle, etc. En cas de succès, la récompense, indépendamment de la gloire personnelle et des autres avantages attachés à l'entreprise, sera de 5,000 liv. sterl. ; et l'on espère beaucoup à Londres que, dans un an, le Capitaine Parry et ses braves Compagnons seront de retour.

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

§. 1^{er} Procès Verbaux des Séances

Séance du 4 août 1826.

M. de Woodbridge écrit à la Société pour lui offrir un exemplaire de la *Géographie universelle ancienne et moderne*, qu'il vient de publier. Ce savant soumit, en 1825, son manuscrit à la Commission centrale, qui invita MM. Eyriès et Jullien à vouloir bien lui faire un Rapport sur cet ouvrage (*Voir le Rapport de M. Eyriès, consigné dans le procès-verbal de la séance du 6 mai 1825*).

M. Warden communique un extrait des journaux de New-York, du 28 décembre 1825, d'après lesquels les *îles de l'Aurore*, dont l'existence a été long-temps regardée comme douteuse, auraient été reconnues par M. Thayer, capitaine de la goëlette le *Yankée*, employée à la pêche des phoques, dans l'Atlantique méridional. Ce capitaine détermina leur position, par plusieurs observations lunaires, à 42° de longitude ouest, et à 53° 30" de latitude sud. Vuës du S. S. O. ces îles présentaient un groupe de cinq ; mais du côté de l'ouest, on n'en apercevait plus que trois. Le célèbre navigateur, M. Weddel, qui les a vainement cherchées pendant plusieurs jours, a été évidemment induit en erreur par leurs longitudes, qui se trouvent faussement indiquées sur les Cartes, à 5 degrés trop à l'ouest.

Séance du 18 août 1826.

M. Brué présente quelques observations sur la position des *Iles de l'Aurore*, dont il est fait mention au procès-verbal de la Séance du 4 août.

M. Cirbied, Membre de la Commission centrale, informe la Société de son voyage en Géorgie et en Arménie, et il promet de lui adresser quelques Mémoires sur la géographie et la statistique de ces contrées intéressantes.

M. Morin, ingénieur en chef des ponts-et-chaussées à Nevers, soumet quelques réflexions sur son *Projet de correspondance à établir pour l'avancement de la Météorologie*, et il exprime le désir que la Société veuille bien l'aider dans les dépenses qu'exige cette correspondance, en s'engageant toutefois à lui fournir tous les renseignements qu'il se procurera.

La Commission rend hommage au zèle de M. Morin, dont le projet semble promettre d'heureux résultats pour le perfectionnement des connaissances météorologiques; elle fera tous ses efforts pour lui faciliter les moyens de parvenir à son but; mais elle regrette que ses réglemens ne lui permettent pas de disposer des fonds de la Société pour encourager des travaux qui n'auraient pas pour objet spécial l'avancement de la Géographie.

M. Cadet de Metz, chargé, dans la séance précédente, de faire un rapport sur le projet de correspondance de M. Morin, présente à la Commission le résultat de son examen. (Voir Documents page 124).

M. Jomard communique de nouveaux détails sur l'établissement de l'école égyptienne de Paris, sur le but de son institution et sur la direction des études.

Séance du 1^{er} Septembre 1826.

S. Ex. M^{sr} le Ministre de Affaires Etrangères transmet à la Société un Mémoire sur quelques points de la géographie de la

Perse, rédigé par M. le Major W^m Monteith, Ingénieur-Géographe au service de la Compagnie anglaise des Indes.

La Société charge M. le Président de remercier S. Ex. M. le Baron de Damas et M. W. Monteith, et arrête que la traduction du mémoire de ce dernier sera insérée dans un des premiers numéros du Bulletin.

M. le Comte de Pastoret transmet une lettre de M. Marceschéau, Vice-Consul de France à Tunis, qui contient divers renseignements ou réponses à plusieurs questions adressées par la Société.

Remerciements et insertion au Bulletin (Voir Documents, p. 120).

M. Jomard entretient la Commission du *Géorama*, comme moyen d'instruction géographique, et fait l'éloge de cet établissement sous le point de vue élémentaire.

M. Eyriès, en reconnaissant tout ce qu'il peut y avoir d'utile dans la pensée qui a dirigé le fondateur, croit devoir signaler quelques omissions; il indique également des erreurs de détail, et croit servir l'auteur de cet ingénieux procédé en relevant ce qui peut mettre obstacle aux avantages qu'il s'en promet, pour populariser les connaissances géographiques.

Séance du 15 Septembre.

M. Lapie adresse à la Société un exemplaire de la grande Carte de la Grèce, qu'il vient de publier de concert avec MM. les Généraux Guilleminot et de Tromelin. Il soumet quelques réflexions à l'appui de l'opinion qu'a émise M. Cadet de Metz, à l'une des séances précédentes, d'examiner, dans le sein de la Commission, tous les travaux géographiques qui lui sont présentés, et il pense qu'un examen critique et impartial des productions de cette nature contribuerait aux progrès de la science.

M. Vallot, Secrétaire de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon, transmet le résultat de quelques recherches relatives à l'inflammation spontanée du Fang-Jany, selon le récit de Mungo Park et de Beaufort (Voir Bulletin 39^e, page 33).

M. Delanglard remercie la Société de l'avoir admis au nombre de ses Membres ; il profitera de son séjour en Angleterre pour lui signaler toutes les publications nouvelles et les découvertes intéressantes exécutées par les voyageurs anglais.

M. Jonard communique une lettre de M. Prosper Gérardin, datée de Saint-Louis du Sénégal, le 1^{er} août 1826. Ce Voyageur est attaché maintenant à la Compagnie de Galam. Il ne pense pas que le maure hassanien, parlé en Sénégambie, renferme autant de mots berbers qu'on le croit ; mais il a reconnu que le sayân, langue particulière aux marabouts et aux esclaves, chez les Maures Trarzas et Braknas, pourrait présenter cette singularité (Voir Documents, page 124).

M. Warden donne quelques détails sur l'expédition des Anglais dans l'île d'Owhyhee, et promet de rédiger une notice qui sera insérée au Bulletin.

M. Eyriès présente plusieurs observations sur cette île, dont les divisions territoriales sont assez exactement déterminées, et dont la population est estimée à 86,000.

M. Cadet de Metz demande que l'on rende compte des ouvrages géographiques adressés à la Société, et il propose de nommer des Rapporteurs, pour examiner les ouvrages suivans, dont il a été déposé des exemplaires sur le bureau : 1^o Carte de la Grèce de M. Lapie ; 2^o Mémoire sur la mesure d'un arc du parallèle moyen entre le pôle et l'équateur, par MM. Brousseau et Nicolle ; 3^o Tableau comparatif des principales montagnes et lieux remarquables du Globe, par M. Perrot.

§ 2. *Admissions, Offrandes, etc.*

MEMBRES NOUVELLEMENT ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 18 août.

M. VARAIGNE, Propriétaire.

Séance du 15 septembre.

M. DICKINSON, Rentier.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 4 août.

Par M. le baron Walckenaer : *Britannicæ Insulæ ab anno M. ante Chr. usque ad ann. XCVII post Chr.*, une feuille.

Par M. W. C. Woodbridge : *Universal géograpy, ancient and modern ; on the principle of comparaison and classification*, etc. 1 vol. in-8°.

Par MM. de Leuven et de Villeneuve : *Journal des Voyages*, cahier de juin.

Par M. Morin : *Projet d'une correspondance à établir pour l'avancement de la Météorologie*, une brochure in-8°.

Par la Société d'Agriculture de la Charente : *Le N° de juin de ses Annales.*

Par la Société de l'Aube : *Le N° 18 de ses Mémoires.*

Séance du 18 août.

Par M. Cailliaud : *Voyage à Meroé, au fleuve Blanc, au-delà de Fazoql, dans le midi du royaume de Sennaar, à Syouah et dans cinq autres Oasis, fait en 1819, 1820, 1821 et 1822*, par M. Fr. Cailliaud, de Nantes ; Paris, 1826, tome I et II.

Par M. Varaigne : *Esquisses historiques, politiques et statistiques de Buenos-Ayres, des autres provinces du Río de la Plata et de la ré-*

publique de Bolívar, par Ignac. Nuñez, traduit de l'Espagnol, avec des notes, par M. Vاراigne. Paris, 1826, 1 vol. in-8°.

Par la Société d'Emulation de Cambrai : *Mémoires de cette Société*, année 1825, 1 vol. in-8°.

Par MM. Eyriès, Larenaudière et Malte-Brun : *Nouvelles Annales des Voyages*, cahier de juillet.

Par M. de Férussac : *Bulletin des Sciences géographiques*, cahier de juillet.

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales*, cahier de juillet.

Par M. Rauch : *Annales européennes*, cahier de mars.

Séance du 1^{er} Septembre.

Par MM. Barbié du Bocage : *Éloge historique de feu M. Barbié du Bocage*, par M. Bottin.

Par M. de Leuven : *Journal des Voyages*, cahier de Juillet.

Par M. Toulouzan : *l'Ami du Bien*, 4^e cahier.

Par la Société de la Morale Chrétienne : *les Nos 39 et 40 de son Journal*.

Par le Comité Grec de Paris : *Documens relatifs à l'état présent de la Grèce*, cahiers de Juin et Juillet.

Séance du 15 Septembre.

Par M. Lapie : *Carte physique, historique et routière de la Grèce*, dressée au 400,000^e. Paris, 1826, 4 feuilles.

Par MM. Brousseau et Nicolle : *Mémoire sur la mesure d'un arc du parallèle moyen entre le pôle et l'équateur*, une brochure in-8°.

Par M. Perrot : *Tableau comparatif des principales montagnes et lieux remarquables du Globe, au-dessus du niveau de la mer*. Paris 1826, 1 feuille.

Par MM. Eyriès, Larenaudière et Malte-Brun : *Nouvelles Annales des Voyages*, cahier d'Août.

Par M. de Férussac : *Bulletin des Sciences géographiques*, cahier d'Août.

*Mémoires de la Société d'Agriculture de Versailles, 26^e année.
Des Parafoudres et des Paragrèles en cordes de paille; extraits du
Journal de la Somme. Septembre 1826, une broch. in-8^o.*

Documens et Communications.

*A M. le Président de la Commission centrale de la Société de
Géographie.*

Tunis, 23 mai 1826.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT.

La Société, dans ses questions aux Voyageurs, ayant appelé leur attention sur la ville de Gadames, je me fais un devoir de lui transmettre quelques renseignemens que j'ai recueillis à Tozer, et qui se rattachent à des faits qu'elle désire éclaircir. Je les tiens de la bouche d'un négociant arabe de cette dernière ville, qui a fait cinq ou six fois le voyage de l'une à l'autre, et qui a entrepris une fois celui de Gadames à Tombouctou, avec la caravane qui part tous les ans de ce dernier point.

Itinéraire de Tozer à Gadames *عديمس*, que l'on prononce à peu-près R'demse, en donnant à l'R un fort son guttural (1).

Ce voyage a lieu à toutes les époques de l'année, hors les trois mois les plus chauds, pendant lesquels le manque d'eau y met obstacle; comme il n'y a aucune mauvaise rencontre à redouter, dès qu'on peut former une caravane de cinq ou six personnes, il ne reste plus qu'à se procurer une personne capable de la guider au milieu des dunes qui forcent à faire de longs détours. Cet homme indispensable est toujours de la tribu des Ouéled-Troude, qui ne reconnaît ni la domination d'Alger, ni celle de Tunis. Pour se le

(1) *Définition de quelques mots employés dans cette narration*: *Béled* (pays), désigne souvent la réunion de plusieurs villages ou bourgs assez rapprochés les uns des autres pour être compris sous une même dénomination; *Médina*, désigne une ville proprement dite, *Archi*, une tribu.

procurer, on expédie de Nefstah (Béled de vingt-un villages à trois heures de poste à l'ouest de Tozer), un courrier, ou plutôt un piéton, qui se rend en un jour et demi ou deux à Soufe (ville d'Alger à l'ouest de Tozer), et qui, si la tribu a quitté cette ville, va à sa recherche dans le désert. Le pilote loue des chameaux à ceux qui en ont besoin, à raison de 30 piastres (de Tunis) l'un, pour le voyage de Tozer à R'demse : chaque animal peut porter quatre quintaux : le salaire du pilote varie de 30 à 50 piastres tunisiennes ; on lui paie de plus, le loyer du chameau qu'il monte ; au retour, il reçoit, outre ce qui précède, une demi-piastre par personne faisant partie de la caravane. Le voyage dure dix-sept jours ; le septième jour on trouve un puits abondant en eau douce, dont la surface n'est qu'à deux brasses de profondeur. De là jusqu'à R'demse il y a dix jours de chemin, pendant lesquels on ne trouve plus d'eau ; on ne fait pourtant provision que d'une ou deux guerbis (outre de peau de chèvre), suivant la charge du chameau ; mais au retour, chaque animal en porte trois.

Les marchandises qu'on porte à R'demse consistent en drap rouge, bernous de laine blancs, bernous de drap rouge, chéchias (calottes turques), fôta (linge de bain, soie et coton à raies bleues et blanches, de fabriques tunisiennes), toile blanche de coton, eau de rose et autres odeurs, benjoin, mastic, papier blanc, rasoirs, aiguilles, épingles, chapelets et bracelets de verre, couteaux dits eustaches, enfin, en piastres fortes, destinées la plupart à un usage bizarre : on les perce par le centre, et les négresses en portent trois à chaque main en guise d'anneaux, savoir : une au pouce, une au doigt du milieu, et une au petit doigt.

Les retours se font en nègres (*abid*, dont une partie se vend volontairement), et en poudre d'or (teber) qui vient du Jenni par Tombouctou et par Touat ou Touète (l'élif, prononcé *a* dans d'autres contrées, prend très-souvent dans celle-ci le son que nous donnons à l'*e* accentué dans le mot Ouète).

La monnaie de Tunis a cours sur le marché, ainsi que la pias-

tre forte ; mais la généralité des paiemens se fait au moyen d'une coquille appelée *Oudah*, qui provient, à ce qu'on prétend, d'un fleuve de Maroc dans la province de Soustaxa.

La ville est partagée par une petite place, en deux quartiers occupés par deux populations blanches, très-attachées au musulmanisme, mais si ennemies entre elles, qu'elles ne passent jamais d'un quartier dans l'autre, même pour aller dans les mosquées : il n'y a que les nègres, les gens de service et les étrangers, qui circulent dans toute la ville. Elles parlent cependant toutes deux la même langue, qui n'est en usage, dit-on, qu'à R'demse et à Siouah ; chacune des deux se compose de trois archis, savoir : l'une, de celles des *Ben-Youlid*, des *Ouéléd Aouïne*, et des *Ben Imazir* ; et l'autre, de celles *Ouéléd Bellyh*, des *Ibn Idriar*, et des *Tferfer*. Chaque quartier a son cheik choisi parmi les habitans, et nommé par le pacha de Tripoli, qui reçoit un tribut annuel de 300 métriques de poudre d'or, formant une valeur d'environ 3,000 piâtres de Tunis.

R'demse est une petite ville qui ne peut guère armer plus de mille hommes. Les R'dems'ies, parmi lesquels on compte beaucoup de gens riches, ne mangent d'autre chair que celles des gazelles et des b'garlouah (espèce de bœuf sauvage), dont ils font la chasse dans le désert : du reste, ils paient un mouton 50 piâtres.

Voici quelques expressions de leur langue, dont le négociant qui m'a fourni ces détails, avait conservé la mémoire : comment vous portez-vous ? se rend par *oué cheike* ; hé ! l'homme, par *a grid* ; chameau par *amnès*, des dattes par *Metrioua* ; les femmes nègres s'appellent *j'naou*, et les hommes nègres *âter*.

L'emplacement de l'ancienne ville se trouve hors de l'enceinte de celle dont il s'agit ; il reste debout deux escaliers que les habitans regardent comme ayant appartenu à deux clochers chrétiens.

Je me vois forcé de réserver pour la prochaine occasion l'iti-

néraire de R'demse à Tombouctou , ou, pour parler plus exactement , à Kachna , où s'est arrêté le narrateur.

J'ai l'honneur d'être etc.,

Signé MARCESCHEAU.

Nota. Ces observations confirment le rapport de M. le Capitaine Lyon , et celui de M. Graberg de Hemso sur la ville de Ghadames , relativement à la double population de cette ville , formée de deux nations absolument distinctes ; mais elles ajoutent un fait de plus aux connaissances antérieures , en ce qu'elles nous apprennent que chacune de ces peuplades se divise en trois tribus , dont M. Marcescheau donne même les noms. Ce dernier ne paraît pas admettre , comme M. Graberg , ou du moins il ne dit pas que les deux peuplades soient les mêmes que les *A'demes* et les *Touaryks*. A l'égard de la langue parlée à Ghadames , nos deux correspondans sont d'accord sur un point , savoir : que c'est le dialecte de Syouah ; mais je ne partage pas l'opinion de M. Marcescheau , « que ce langage n'est usité qu'à Syouah et à Ghadames » ; il s'étend bien au-delà. Au reste les mots qu'il cite ne s'accordent point avec le dialecte des Mozabis ou Beni Mozab , que M. W. Shaler (Consul des Etats-Unis à Alger) , identifie avec le Touaryk , mais sans preuves à la vérité.

M. Marcescheau. M. W. Shaler.

Chameau. . .	Annès.	Aziun
Dattes. . . .	Metrioua. . . .	Tineenee (de l'arabe).
Hommes. . . .	Grid.	Erges.
Noir.	Ater , nègre. . . .	

J'naou , négresse. . Aberkan.

Les Cheykh qui gouvernent à Ghadames sont choisis par les habitans , et tout-à-fait indépendans du Pacha de Tripoli , sauf un tribut annuel. Il paraît d'après M. Marcescheau , que leur nomination devrait être approuvée par ce Pacha. J.

Extrait du rapport fait à la Société de Géographie par M. CADET DE METZ, séance du 18 août 1826, sur l'ouvrage de M. MORIN, ayant pour titre : Projet de correspondance à établir pour l'avancement de la météorologie.

Il est présumable que l'étude des phénomènes aériens suivie par un observateur qui réunit, comme M. Morin, beaucoup d'instruction à l'esprit d'investigation, peut faire obtenir, en rapprochant les faits, un corps de science fort important; procurer à la géographie d'avantageuses données, des résultats curieux pour l'agriculture, le commerce et l'administration, et qu'aucun homme éclairé ne pourra voir avec indifférence; il s'agit, en effet, d'indiquer, d'après une théorie basée sur une multitude d'observations comparées, les signes précurseurs des météores dont il est souvent possible d'éviter les funestes effets lorsqu'on est prévenu à temps. Pour augmenter le nombre des concurrens à cette louable entreprise, la publicité du projet est un préliminaire indispensable, et, comme la Société peut la rendre plus générale par le moyen des bulletins qu'elle fait imprimer, nous pensons que, dans son prochain bulletin, il doit être fait mention du projet de M. Morin, des renseignemens qu'il desire, et de ceux qu'il indique pour sa correspondance.

(Voir la décision de la Société dans le procès-verbal du 18 août 1826).

Extrait d'une Lettre de M. PROSPER GERARDIN, Secrétaire-Interprète au Sénégal, à M. Jomard.

Voici quelques mots qui pourront vous servir pour établir la comparaison entre le berbère et la langue sayân.

1 Aioune.

3 Quaralé.

2 Chenâne.

4 Akoss.

5	Chommoche.	10	Merat.
6	Chodoche.	20	Tichinda.
7	Ika.	30	Quarat-mazan.
8	Itom.	40	Akoss-mazan.
9	Toza.	(*)	
Eau	Ama.	Beurre	Oudou.
Pain	Toukoudioune.	Chien	Niete.
Père	Mbabank.	Désert	Ténéri.
Mère	Nioumen.	Fusil	Fahchink.
Fils	Aukchine.	Couteau	Aigue-mouchou.
Fille	Aukchink.	Miroir	Tachandouk.
Viande	Figi.	Donner	Ofkider.
Lait	Ige.	Boire	Aichebah.

Le poste de Baquel n'a jamais été mieux composé. Nous partons avec le désir d'employer tous nos efforts pour le bien de la Colonie ; ce qui reste à faire dans le haut du fleuve est incalculable. M. le Baron Roger est toujours le même ; il voit tout , il semble se multiplier pour suffire à tant de travaux , etc.

GÉRARDIN.

(*) *Nota.* En comparant les mots ci-dessus avec le Vocabulaire berbère de Venture , on trouve en effet de l'analogie pour les nombres 1 à 10 ; encore , le nombre 10 diffère par la finale , et le nombre 7 , totalement ; mais parmi les mots qui suivent , à peine en est-il trois qui aient quelque rapport , tels que père , *baba* , viande *Tifhie* , eau *aman*.

J.

A Monsieur le Directeur du Bulletin.

MONSIEUR ,

Dans les séances des 16 juin et 15 septembre , en parlant sur la proposition de M. Cadet de Metz , je n'ai point exprimé l'opinion

qu'il fût inutile de faire des rapports sur les ouvrages présentés à la Société, j'ai seulement soutenu que ces rapports, que je regarde au contraire comme un des élémens des séances de la Commission, ne devaient pas être imprimés dans le Bulletin, leur publicité par cette voie me paraissant offrir plus d'inconvéniens que d'avantages.

J'ai l'honneur, etc.

BRUÉ.

Paris,

ERRATUM.

Dans le premier article de ce Bulletin ayant pour titre : *Mémoire pour servir à la Description Géographique de la Perse*, partout où il est parlé de l'*Immirette* on a imprimé *Immerette*. C'est une faute, lisez *Immirette*.

BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉRO 42. — OCTOBRE.

PREMIÈRE SECTION.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES.

Essai sur la Géographie botanique, par Schow.

UNE partie seulement de cet ouvrage intéressant a été traduite du danois en anglais, par M. Trevelyan, dont tous les travaux ont pour but les progrès des sciences naturelles. C'est à cette traduction que nous empruntons les fragmens que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Une science, dit M. Schow, n'est jamais créée tout d'un coup. Ses premiers rudimens existent; on s'en occupe à la hâte, légèrement, et sans se douter qu'un jour ces simples rudimens formeront une branche essentielle de nos connaissances. C'est ainsi qu'il en a été de la géographie des plantes. On avait remarqué dans les végétaux un rapport avec les climats qu'ils habitaient, on avait vu que les espèces, les genres et les familles ne sont pas jetées indistinctement sur la terre, mais distribuées relativement à certaines lois: c'était là des circonstances qui devaient être remarquées par tout observateur tant soit peu attentif. Mais la tendance qu'ont la plupart des botanistes à ne s'occuper que de la conformation extérieure

des plantes, et l'état imparfait dans lequel est restée long-temps la physiologie végétale, ont été cause, jusqu'à présent, que la géographie botanique n'a pas été considérée dans son ensemble, mais plutôt comme un objet de simple curiosité. Aussi, l'on trouve dans quelques relations de voyages, et dans quelques flores, de légères idées à cet égard, mais sans suite, sans correction, et n'annonçant jamais le dessein d'en former un tout complet.

Tournefort (*Voyage au Levant*) s'aperçut que sur le mont Ararat, la végétation changeait en raison de l'élévation. Au pied de la montagne étaient les plantes de l'Asie-Mineure, au milieu celles de la France, et au sommet celles de la Laponie. Linné, dans son *Traité de Telluris habitabilis incremento*, poussa ses observations un peu plus loin. Dans sa *Philosophia botanica* et son essai *Stationes plantarum*, il proposa une terminologie basée sur les localités assignées aux plantes par la nature. Dans un autre *Traité*, *Colonix plantarum*, il s'occupa spécialement des migrations des plantes. Dans la *Flora Laponica*, non-seulement il donne une énumération des végétaux de la Laponie, mais il parle des effets que produisent sur la végétation les divers degrés d'élévation au-dessus du niveau de la mer. On trouve dans l'*Historia stirpium Helvetiæ* d'Haller, et dans la *Flora Ægyptico-Arabica* de Forskal, des aperçus généraux sur le même sujet.

Le judicieux Adanson, dans son ouvrage intitulé *Famille des plantes*, dut nécessairement toucher à la géographie botanique; il y rapporte quelques observations relatives à la distribution des familles naturelles. Saussure qui fit beaucoup de recherches relatives à la physiologie végétale, donna beaucoup d'attention à l'influence du climat sur les plantes; il publia des *Notices* sur l'élévation des végétaux au-dessus du niveau de la mer, et fut probablement le premier qui, dans ces sortes d'expériences, mesura les distances par le baromètre. Reynier, dans le *Journal de Physique*, donna un *Essai* où il traite avec beaucoup de détails l'influence de l'élévation sur les végétaux. Ramond s'occupa du même objet, relati-

vement aux Pyrénées. Young, dans la relation de son voyage, indiqua les localités des végétaux cultivés les plus importants, et détermina les limites septentrionales où s'arrête la culture de l'olivier, de la vigne et du maïs. Giraud Soulavie, dans son *Histoire naturelle de la France Méridionale*, assigna comme régions distinctes, celles propres à l'oranger, à l'olivier, à la vigne, au châtaignier, et les régions alpines, et donna par conséquent une idée de la division d'un pays sous le rapport botanico-géographique. Dans quelques autres ouvrages, tels que ceux de *Wildenow*, *Gruntisid*, *Sennebier*, etc., on trouve le même sujet traité sous différents titres, mais toujours mêlé à d'autres matières, et d'une manière fort incomplète.

Tel était l'état de la géographie des plantes à la fin du dernier siècle. Elle a fait depuis quelques progrès. Stromeyer publia, en 1800, une Dissertation où il donne une esquisse de ce qu'il appelle : *Histoire géographique des plantes*. Le second volume de la *Biologie de Treviranus*, contient quelques idées sur ce sujet ; cet auteur est sans doute le premier qui ait donné une attention suivie à la distribution des familles naturelles sur le globe, dont il divisa la surface en régions ou flores. Mais le défaut de matériaux a rendu son ouvrage incomplet et souvent erroné. L. W. Buch, dans son voyage en Norvège et en Laponie, suivit les phénomènes relatifs à la même partie, et détermina, au moyen du baromètre, la température propre à chaque espèce. Decandolle, dans sa *Flore française*, divisa la France en différentes régions, et s'occupa de l'influence du degré d'élévation sur la végétation.

Enfin parurent, en 1807, l'Essai sur la *Géographie des plantes*, et le *Tableau des régions équinoxiales*, par Humboldt. Le premier n'est qu'une esquisse bien légère, et le second est loin de présenter un travail complet sur les rapports entre le climat et la végétation. Mais comme l'auteur faisait faire un pas immense à une science des plus intéressantes, comme il faisait un ensemble frappant de plusieurs phénomènes observés jusqu'alors séparément,

ses recherches appelèrent l'attention et l'estime des savans , et son ouvrage a fait époque dans la marche de la science. Son *Tableau de la nature* n'eut pas un moindre succès.

Postérieurement à ces ouvrages, parut la *Flora Lapponica* de Wahlenberg, ouvrage classique, et consacré presque entièrement à la géographie des plantes. L'auteur est le premier qui ait démontré que la température annuelle n'est pas l'échelle que suit la végétation, mais qu'il faut avoir égard aux degrés de chaleur régnans dans les différentes saisons de l'année; il fut encore le premier qui assigna les rapports mutuels des familles de végétaux; et il est à regretter qu'il se soit servi pour ce travail du système de Linné préférablement aux familles naturelles de Jussieu. Le même auteur a publié depuis, deux ouvrages importans sur le nord de la Suisse et les monts Crapacs; il y a suivi les mêmes errements que dans sa *Flora Lapponica*, avec quelques corrections, surtout dans sa théorie des températures comparées à la végétation. Il donne plus d'extension à ses aperçus, en comparant la Suède avec la Suisse, et ces deux pays avec les monts Crapacs. Dans un autre traité, il a émis diverses considérations sur la différence entre la végétation sur les côtes et celle de l'intérieur des terres. En 1814, M. Brown publia ses *Observations générales sur la botanique des terres australes*. Il s'occupe avec soin des familles naturelles, dont il trace les démarcations. La facilité qu'il eut de comparer les végétaux de la Nouvelle-Hollande avec ceux des autres climats, donne beaucoup de prix à son ouvrage.

Jusque-là, si l'on excepte le dernier travail dont nous venons de parler, et l'essai imparfait de Tréviranus, les botanistes avaient borné leurs recherches, quant au sujet qui nous occupe, à des contrées particulières, et n'avaient pas cherché à en généraliser les résultats. C'est ce que fit Humboldt en 1815, dans son Introduction à la partie botanique de ses voyages. Peu après, en 1817, parut son *Essai sur les lignes isothermes*, qui réunit en un corps de système, la distribution de la chaleur sur le globe. Cet ouvrage

contient aussi des documens botanico-géographiques, et est d'une haute importance. A la même époque, M. Decandolle, dans les *Mémoires de la Société d'Arcueil*, publia quelques observations intéressantes sur la géographie botanique de la France, et sur l'influence de l'élevation sur la végétation. L'année suivante, R. Brown donna un aperçu sur les végétaux des environs du Congo, ayant spécialement égard aux familles naturelles, et portant aussi ses recherches sur les espèces qui se trouvent dans des contrées différentes. Le professeur Hornemann a enrichi la science d'aperçus semblables concernant le Danemarck et la Guinée. Dernièrement M. Decandolle, dans le *Dictionnaire des Sciences naturelles*, a développé l'objet de la science en question.

Je crois essentiel de fixer certaines règles à observer pour la formation d'une flore, et de faire connaître ce que je voudrais qu'on entendît par une région phyto-géographique. Je voudrais que la moitié des espèces au moins, fût indigène à la région, que le quart des genres le fût également, ou du moins y fût en si grande majorité, que leurs congénères dans d'autres climats, n'y parussent que comme représentans; que les familles individuelles de plantes fussent aussi, en grande majorité indigènes à la région. On peut admettre une région nonobstant l'absence de cette dernière condition, si les deux premières sont suffisamment remplies.

Une région peut, sous le rapport de quelques légers degrés de différence dans la végétation, être divisée en provinces, pour lesquelles un quart des espèces et quelques genres suffiront.

Pour avoir un aperçu complet des divisions de la géographie botanique du globe, on doit déterminer les limites et le circuit de chacune, et leur position relativement au climat; on doit faire connaître les familles et les genres qui y prédominent, et donner enfin une idée générale du mode de végétation qui s'y remarque. Ce qui suit, n'est que le croquis d'un pareil travail. Les régions et les provinces me paraissent plus convenablement désignées par

la forme des végétaux qui les caractérisent, que de toute autre manière. C'est ce que j'ai souvent essayé de faire, en ajoutant cependant les termes géographiques habituellement employés, et je me suis servi de ces derniers seulement, lorsqu'il m'a fallu désigner une partie de la terre formant une région distincte, mais dont la végétation n'est pas assez identique pour déterminer une forme.

1° (*Regnum saxifragarum et muscorum, vel Flora Alpino-Arctica*). Cette région comprend, en premier lieu, tous les pays en deçà du cercle polaire, avec quelques parties de l'Amérique et de l'Asie qui en sont au sud, mais ont un climat polaire, notamment la Laponie, le nord de la Russie, la Sibérie, le Kamtschatka, le Canada, le Labrador et le Groenland. Ensuite la partie des montagnes de l'Ecosse et de la Scandinavie qui se rapportent aux régions alpines, et enfin, les montagnes du centre et du sud de l'Europe, qui sont dans le même cas. Les Alpes ont beaucoup de plantes qui ne se trouvent pas dans les régions du pôle arctique, et dont le nombre est à-peu-près les trois quarts de celles qui y croissent. Mais comme les genres, à peu d'exceptions près, sont les mêmes que ceux de la Flore polaire, et que les formes caractéristiques se rapportent parfaitement, ces deux parties peuvent être considérées tout au plus comme deux provinces de la même région. Comme elles ne sont pas immédiatement contiguës, on pourrait peut être les traiter, l'une comme une colonie, l'autre comme la métropole. Cette comparaison, au reste, n'est qu'idéale; car je ne suppose pas, et personne ne pourra croire que les plantes qui se trouvent dans ces deux régions, ont passé de l'une dans l'autre. Ce qui caractérise cette région, c'est la quantité de mousses et de lichens; les familles des *Saxifrageæ*, *Gentianeæ*, *Alsineæ*, *Cariceæ*, *Saïceæ*; l'absence totale des familles tropicales; une décroissance notable des formes caractéristiques de la zone tempérée; des forêts de sapins et de bouleaux, et l'absence d'autres forêts; le petit nombre de plantes annuelles, l'abondance des plantes vivaces, et enfin un plus grand développement de couleurs simples. Les

deux provinces sont : la Flore arctique , *Provincia caricum* ; quelques genres particuliers , tels que les *Diapensia* et *Coptis* , sont ses caractères particuliers ; comme subdivisions , on peut prendre la Laponie , le Groenland , la partie la plus avancée du nord de l'Amérique , la Sibérie et le Kamtschatka. La Flore alpine du sud de l'Europe , *Provincia primulacearum et phyteumarum*. Ses caractères distinctifs sont : un plus grand nombre de *Primulaceæ* , notamment plusieurs espèces du genre *Primula* et *Androsace* , dont les terres polaires n'offrent que quelques espèces , et le genre *Aretia* , qui ne s'y montre pas du tout ; les genres *Soldanella* , *Cherleria* , et autres qui manquent également aux terres australes , le grand nombre des *Rhododendra* , etc. Les subdivisions se trouveraient dans les Flores des Pyrénées , de la Suisse , du Tyrol , des montagnes de la Grèce , des Apennins , et probablement des montagnes de l'Espagne.

2^o (*Regnum umbellatarum et cruciferarum*). Cette région comprend les parties du nord de l'Europe qui n'appartiennent pas à la précédente , jusqu'aux Pyrénées , les montagnes du sud de la France , celles du nord de la Grèce , une grande partie de la Sibérie et des environs du Caucase. Je n'oserais déterminer ses limites orientales : Gmelin dit , à la vérité , dans sa flore , que la végétation change essentiellement à la rivière Jenissey ; mais comme cette flore comprend un si grand nombre des genres de l'Europe et n'en offre que quinze qui y sont étrangères , on peut considérer une grande partie de la Sibérie comme appartenant à la même région que le nord de l'Europe : les environs du Caucase et du Krim sont dans le même cas ; car selon la flore de *Biberstein* , les parties méridionales de ces contrées ont le plus grand rapport avec le sud de l'Europe.

On peut mettre en doute si les parties du globe comprises dans ces limites forment une région ou seulement une province de la région suivante , qui comprend toutes les côtes de la Méditerranée ; car quoique cette dernière possède beaucoup d'espèces , de genres et même de familles qui ne se trouvent pas dans le nord de

l'Europe et de l'Asie, elle est si pauvre en plantes réellement indigènes, que non-seulement la moitié de ses espèces se trouvent aussi dans le sud de l'Europe, mais qu'elle a très-peu de genres particuliers et pas une seule famille. J'ai appelé cette région des crucifères et des ombellifères, parce que ces deux familles y sont en bien plus grand nombre que dans aucune autre région, et parce qu'on peut la distinguer par là de la végétation du nord Amérique, sous le même parallèle. Elle est distinguée de la région suivante par les *Fungi* qu'elle possède bien plus abondamment, par les *rosaceæ*, *ramunculaceæ*, *amentaceæ* et *coniferæ*, qui y sont aussi en plus grand nombre; elle s'en distingue encore en ce qu'elle approche davantage des formes polaires, surtout par l'abondance des *cariceæ*, en ce que les feuilles de presque tous ses arbres tombent pendant l'hiver, et par quelques caractères négatifs, tels que l'absence des formes tropicales qu'on commence à trouver dans la région suivante: elle se distingue de la région polaire, partie par l'absence des formes polaires détaillées précédemment, et partie par son rapprochement avec la région suivante.

Elle peut aisément se diviser en deux provinces: *Provincia cichoracearum*, du nord de l'Europe. Ce groupe des composées paraît être plus nombreux en Europe qu'en Asie, où, au contraire, les cynarocéphales sont plus communes; les autres caractères distinctifs sont tirés de quelques genres particuliers. Les contrées appartenant à cette province, telles que la Grande-Bretagne, le nord de la France, la Hollande, l'Allemagne, le Danemarck, la Pologne, la Hongrie et la plus grande partie de la Russie d'Europe, offrent très-peu de différences dans leurs productions végétales. *Provincia astragalorum, halophytorum et cynarocephalarum*, du nord de l'Asie. Une partie des contrées caucaséennes et la Russie asiatique appartiennent à cette province; la grande abondance des trois familles mentionnées, la différence de la province précédente et de celle qui suit.

3° (*Regnum labiatarum et caryophyllearum*) (*Flora Mediterranea*).

Cette région est bornée au nord par les Pyrénées, les montagnes du sud de la France, celles du nord de la Grèce et par les Alpes; elle comprend ainsi les trois péninsules du sud de l'Europe: la péninsule Ibérique, l'Italie et la Grèce: il faut y comprendre aussi l'Asie mineure et ses îles, l'Égypte et tout le nord de l'Afrique jusqu'aux déserts, et enfin les îles Canaries, Madère et les Açores. Ce qui distingue cette région, c'est l'abondance des deux familles mentionnées, les labiées et les caryophyllées, qui sont proportionnellement beaucoup moins communes au nord et au sud ainsi qu'au nord de l'Amérique, sous le même parallèle. A ses formes caractéristiques appartiennent aussi les *compositæ*, les *stellatæ* et les *asperifoliæ*; quoiqu'elles se trouvent, en proportion égale sous des climats semblables. Quelques familles tropicales s'y rencontrent, soit par variété, soit par espèces entières, telles que les *palma*, *laurinæ*, *aroidæ*, *therebinthaceæ*, *panicæ*, *cyperaceæ propria*. Les familles qui vont en diminuant de l'équateur aux pôles sont ici plus nombreuses que dans le nord de l'Europe: on compte dans leur nombre les *solanæ*, *leguminosæ*, *malvaceæ*, *rutaceæ*, *euphorbiaceæ*. Les forêts se composent principalement d'*amentaceæ* et de *coniferæ*, les taillis de *myrsinæ*, *ericaceæ*, *therebinthaceæ*, etc.; on y voit un grand nombre d'arbres toujours verts, la végétation ne cesse jamais entièrement; les prairies sont plus rares. Les sous-divisions appartenant à cette flore sont l'Espagne, le Portugal, l'Italie, le sud de la France, la Grèce, le Levant, l'Égypte, les Canaries, auxquelles on pourrait joindre Madère et les Açores. Mais ces flores se confondent tellement qu'il est difficile de déterminer les provinces; cependant, on pourrait adopter les cinq suivantes: *Provincia cistorum*, qui comprend l'Espagne et le Portugal; quoique le ciste soit répanda dans toute la région, il paraît être plus nombreux dans la province Ibérique. *Provincia salviarum et scabiosarum*, le sud de la France, l'Italie et la Sicile. *Provincia labiatarum frutescentium*, le Levant, la Grèce, l'Asie mineure et la partie méridionale des contrées Caucasiennes. *Provincia Atlantica*,

le nord de l'Afrique dont je ne connais aucun caractère distinctif, et qui pourrait probablement être compris dans la seconde province. *Provincia sempervivorum*, les Canaries et peut-être aussi les Açores, Madère et le nord-ouest des côtes d'Afrique; beaucoup de *semperviva*, quelques *euphorbiæ* et *cacaliæ* caractérisent particulièrement cette province.

4° *La partie orientale tempérée de l'ancien continent*, notamment le Japon, le nord de la Chine et la Tartarie chinoise forment probablement une région distincte; mais nous connaissons trop peu ces contrées pour l'affirmer, et surtout pour assigner aucun caractère à cette flore. Sur 358 genres du Japon, on en retrouve 270 en Europe et dans le nord de l'Afrique, et à-peu-près le même nombre dans le nord Amérique, de sorte que cette flore paraît occuper le milieu entre celle de l'Europe et celle du nord Amérique. La végétation, plus qu'en Europe, se rapproche de celle des tropiques; car on y trouve les familles des *cicadææ*, *scitamineæ*, *museæ*, *palmeæ*, *anonaceæ*, *sapindaceæ*; les rapprochemens avec la flore des Indes se font vivement sentir. Les familles *rhamni* et *caprifolia* se montrent en grand nombre et offrent plusieurs genres; de là, cette région pourrait peut-être prendre le nom de *Regnum rhamnorum et caprifoliorum*.

5° (*Regnum asterum et solidaginum*). La partie orientale du nord Amérique, à l'exception de ce qui appartient à la première région, forme, sans aucun doute, deux régions distinctes; car dans la flore de la Caroline de Walter, sur 417 genres, 117 n'appartiennent pas à la flore de Philadelphie. La partie septentrionale du nord Amérique ne possède à la vérité que très-peu de genres qui n'appartiennent pas au sud; mais cela prouve seulement qu'il existe entre ces deux parties le même rapport qu'entre le nord et le sud de l'Europe. La région du sud comprendra la Floride, la Nouvelle-Orléans, la Géorgie et la Caroline; celle du nord, les autres états de l'Amérique septentrionale. Ce qui caractérise cette région, est, outre le grand nombre des genres *aster* et *solidago*, la quantité

2 espèces de chênes et de sapins , le peu de *crucifera* et *umbellata* , manque total du genre *erica* , et les *vaccinia* , beaucoup plus nombreuses qu'en Europe.

6° (*Regnum magnoliarum*). Cette région , qui comprend les parties les plus méridionales du nord Amérique , est séparée des précédentes par les formes tropicales qui s'y montrent plus fréquemment que sous le même parallèle de l'ancien continent. (*Scitamineæ* , *cicadeæ* , *anonaceæ* , *sapindaceæ* , *melastomeæ* , *cacti* , etc.). Elle est distinguée aussi par un plus grand nombre de *labiata* et de *caryophylleæ* et par une forte quantité d'arbres à grandes feuilles (*Magnolia* , *Liriodendrum* , *Æsculus*) ou à feuilles pinnées. (*Gleditschia* , *Robinia* , *Acacia*). J'ai adopté le nom de *Magnolia* , quoiqu'on les trouve aussi dans la région précédente , parce que je n'en vois pas de plus convenable.

7° (*Regnum cactorum* , *piperacearum* et *melastomearum*). Cette région comprendrait les parties inférieures du Mexique , les Indes orientales , la nouvelle Grenade , la Guinée , le Pérou et peut-être le Brésil. Les trois familles mentionnées paraissent caractériser ce pays ; car la première appartient exclusivement à l'Amérique , et les deux autres ont peu d'espèces dans d'autres contrées. Les *palmeæ* , *rubiaceæ* , *solaneæ* , *boraginææ* , *passifloreæ* , *compositæ* , y sont les plus communes ; nous pouvons la diviser en plusieurs provinces : *Provincia filicum et orchidearum* , les Indes orientales ; *Provincia cinchonarum* , le continent de l'Amérique sud. Le Brésil doit former une province , si , toutefois , il ne constitue pas à lui seul une région.

8° (*Regnum cinchonarum*). Il paraît , d'après les ouvrages d'Humholt , que les contrées moyennes de l'Amérique du sud , sous le rapport de l'élevation , doivent former une région distincte , puisqu'elles diffèrent essentiellement des plaines. Le nom que je propose paraît être convenable , du moins , quant au Pérou et à la nouvelle Grenade , mais non pas quant au Mexique , où les espèces de *cinchona* manquent entièrement.

9° (*Regnum escalloniæ vacciniorum et winterarum*). Dans cette région sont placées, toujours d'après les ouvrages d'Humboldt, les parties les plus élevées de l'Amérique sud. Outre les plantes qui forment la dénomination, on y trouve aussi plusieurs espèces de *lobelia*, *gentiana*, *calceolaria*, *salvia*; quelques genres européens *bromus*, *festuca*, *poa*, *hypochaeris*, *apargia*. Les formes alpines montrent (*saxifraga*, *draba*, *arenaria*, *cerastium*, *carex* et *gentiana*) peut-être aussi les montagnes du Mexique où se trouvent les châtaignes et les sapins, appartiennent à la même région, quoiqu'elles puissent former une province séparée (*Provincia quercorum et pinorum*).

10° (*Regnum chilense*). Le Chili peut former à lui seul une région; car on ne retrouve pas dans les cantons du sud Américain la moitié des genres qu'il possède. La flore de ce pays diffère essentiellement de celle de la Nouvelle-Hollande, du Cap et de la Nouvelle-Zélande, jusqu'à ce qu'elle s'en rapproche par les genres *godolita*, *araucaria*, *proteaceæ*, *gunnera*, *aucistrum*.

11° (*Regnum compositarum arborescentium*). Elle comprend Buenos-Ayres, et, en général, le côté oriental de la partie tempérée de l'Amérique sud. Nous avons déjà dit que la flore de ces contrées se rapproche d'une manière remarquable de celle de l'Europe; sur 109 genres, 70 se trouvent en Europe; d'un autre côté, elle diffère essentiellement des flores du Cap et de la Nouvelle-Hollande, en ce que les *proteaceæ*, *epacrideæ*, *ericaceæ*, *iridaceæ*, *ficoïdeæ*, *geranieæ*, *myrtineæ*, y manquent entièrement ou y sont rares; elle diffère aussi de la flore des côtes occidentales de l'Amérique, car, sur 109 genres, on n'en retrouve que 35 au Chili. Le caractère distinctif de cette région paraît être le grand nombre des *syngenesiæ*, particulièrement de la famille des *boopideæ*, qui cependant, n'y appartient pas exclusivement, mais se voit aussi au Cap. Peut-être une étude plus approfondie de cette flore obligerait à lui donner un autre nom que celui que je lui assigne.

12° (*Regnum antureticum*). Formé des contrées qui avoisinent le détroit de Magellan; la végétation se rapproche de celle du nord de la zone tempérée; sur 82 genres connus, 59 ont des espèces dans l'hémisphère nord: cependant, les formes polaires se dénotent dans les *saxifrageæ*, *gentianeæ*, *arbutus*, *primula*. Quelque rapprochement avec les montagnes de l'Amérique sud et avec le Chili se trouve dans les genres *calceolaria*, *ourisia*, *boxa*, *bolax*, *intera*, *escallonia*; avec le cap, dans les genres *gladiolus*, *witsenia*, *atnera*, *ancistrum*, *oxalis*; avec la Nouvelle-Hollande, dans les *proteaceæ*, *mnium*. Je ne crois pas pouvoir déterminer les formes caractéristiques; mais comme la plupart des espèces et quelques genres sont indigènes à cette contrée, elle doit former une région.

13° (*Regnum Novæ Zelandiæ*.) Par la même raison, cette contrée doit former une région, quoique sa végétation soit un mélange de celle des trois continents voisins: l'Amérique sud, le sud de l'Afrique et la Nouvelle-Hollande. Elle a en commun avec l'Amérique sud, les *Ancistrum*, *Weinmannia*, *Wintersia*; avec le sud de l'Afrique, *Mesembrianthemum*, *Gnaphalium*, *Xeranthemum*, *Tetragonia*, *Oxalis*, *Passerina*; avec la Nouvelle-Hollande, les *Epacris*, *Halaleuca*, *Myoporum*; et avec les deux dernières, les familles des *Proteaceæ* et *Restiaceæ*. Quelques-unes de ces espèces se trouvent encore en même temps à la Nouvelle-Hollande et à la terre de Van-Diemen, telles que les *Mnium biflorum*, *Samolus littoralis*, *Festuca montana*. La première se trouve aussi au détroit de Magellan.

14° (*Regnum Epacridearum et Eucalyptorum*). Cette région se compose des parties tempérées de la Nouvelle-Hollande et de la terre de Van-Diemen. Elle est parfaitement distincte; les familles des *Stuckhouseæ* et *Tremandreaæ* sont particulières à la Nouvelle-Hollande. Le *Proteaceæ*, *Acaciæ*, *Aphyllææ*, un grand nombre de *Myrtinææ*, de *Stylidææ*, *Restiaceæ*, *Diosmeææ*, contribuent à la séparer des autres régions. La partie tropicale de la Nouvelle-Hollande ne peut pas être unie à cette région, mais former une

province, ou être jointe à la région de l'Inde, avec laquelle sa flore a le plus grand rapport.

15° (*Regnum mesembryanthemorum et Stapeliarum.*) L'extrémité méridionale de l'Afrique, dont la Flore présente un caractère particulier. Elle se distingue de plusieurs autres régions par les familles *Proteaceæ*, *Restiaceæ*, *Polygaleæ*, *Diosmeæ*; et de la Nouvelle-Hollande, par les deux genres nombreux des *Mesembryanthemum* et *Stupelia*, et par la famille des *Eriaceæ*, plus nombreuse dans cette région que partout ailleurs. Ce qui la caractérise encore, ce sont les *Irideæ*, *Geranieæ*, *Oxalidææ*, et le nombre immense des *Compositæ*. On y voit, mais très-rarement, les formes du nord de la zone tempérée, dans quelques *Crucifereæ*, *Ranunculaceæ*, *Rosaceæ*, *Umbellifereæ*, *Caryophylleæ*.

16° (*Regnum Africæ occidentalis.*) Nous ne connaissons que la Guinée et le Congo, dont la végétation, autant du moins qu'on l'a observée, est un mélange des flores de l'Asie et de l'Amérique, quoiqu'elle se rapproche davantage de la première. Les familles tropicales américaines *Nopaleæ*, *Piperaceæ*, *Palmeæ*, *Passifloreæ*, manquent ici entièrement, ou y sont très-rares. Les *Leguminosæ* y sont au contraire plus nombreuses qu'en Amérique. Plus des deux tiers des genres et quelques espèces de la Guinée se retrouvent aux Indes Orientales. D'un autre côté, cette région se rapproche de l'Amérique par les *Rubiaceæ* et par plusieurs espèces qu'elle possède en commun avec ce pays, et qui manquent à l'Asie. Un nombre considérable de *Gramina* et *Cyperaceæ*, et le genre *Adansonia*, caractérisent cette région. Je n'oserais cependant lui en donner les noms : l'intérieur de l'Afrique nous est inconnu.

17. (*Regnum Africæ orientalis.*) Sur les côtes orientales de l'Afrique et les îles voisines, nous connaissons assez bien les îles de France et de Bourbon, fort peu Madagascar, et nous ne savons presque rien de la terre ferme. La flore des deux premières îles se rapproche considérablement de celle de l'Inde. Sur 290 genres, 196 se trouvent dans l'Inde, ainsi qu'un grand nombre

d'espèces. Plusieurs à la vérité peuvent avoir passé d'un pays dans l'autre, par suite des nombreux rapports que ces pays ont entr'eux. La flore de ces îles, d'un autre côté, diffère beaucoup de celle du sud de l'Afrique, où l'on trouve cependant, au Cap, quelques genres *Erica*, *Ixia*, *Gladiolus*, *Blæria*, *Seriphium*, et quelques *Syngenesiæ*, qui abondent aux îles de France et de Bourbon. Leur flore se rapproche d'avantage de la partie tropicale de la Nouvelle-Hollande, qui, comme on l'a vu, a elle-même beaucoup de rapports avec l'Inde; elle a aussi quelques genres en commun avec l'Amérique. Madagascar paraît avoir une flore particulière, dont quelques genres ne se trouvent que dans cette île, et dans les deux que je viens de citer; de ce nombre sont: les *Danais*, *Ambora*, *Dombeya*, *Dufourea*, *Senacia*; quelques espèces sont aussi communes aux trois îles. Cependant, sur 161 genres connus à Madagascar, on n'en retrouve que 54 aux îles de France et de Bourbon. Ainsi l'on peut faire de la première une région séparée, à moins qu'on n'y joigne la côte d'Afrique. Madagascar a encore moins de rapports avec la Nouvelle-Hollande et le cap de Bonne-Espérance, que les îles de France et de Bourbon.

18° (*Regnum Scitaminearum*.) Flore indienne. L'Inde, les deux rives du Gange, les îles entre l'Inde et la Nouvelle-Hollande, et peut-être la partie tropicale de la Nouvelle-Hollande. Les *Scitamineæ* sont ici beaucoup plus nombreuses qu'en Amérique, ainsi que les *Leguminosæ*, *Cucurbitaceæ*, *Tiliaceæ*, quoiqu'à un moindre degré. Les formes de l'Amérique sud y sont très-rares. Cette région devrait certainement être divisée en plusieurs provinces; mais nous la connaissons encore trop imparfaitement pour pouvoir nous livrer à un pareil travail.

19° *Les Montagnes de l'Inde* doivent former une ou deux régions, dont la végétation diffère de celle des plaines. Dans la région intermédiaire, les *Melastomæ*, *Orchidææ* et *filices* paraissent prédominer. Sur les hauteurs, elle se rapproche de celle de l'Europe, du nord de l'Asie et un peu de celle du Japon. Ces contrées forment probablement la même région que l'Asie centrale.

20° Les flores de la *Cochinchine* et du *Sud de la Chine* ont beaucoup de rapports, quant aux familles surtout, avec celle de l'Inde. Cependant celle de *Loureiro* présente un plus grand nombre de genres indigènes, et la végétation de cette contrée paraît offrir assez de caractères particuliers pour en faire une région.

21° La flore de l'*Arabie* et de la *Perse* paraît devoir être aussi séparée de celle de l'Inde, et elle l'est naturellement de celle de la Méditerranée; car sur 281 genres rapportés par *Forskal*, 109 seulement se trouvent au sud de l'Europe. Probablement la flore de la Nubie et celle d'une partie du centre de l'Asie appartiennent à cette région. Les nombreuses espèces de *Cassia* et de *Mimosa* qui y croissent pourraient peut-être la faire appeler de ces noms.

L'Abyssinie, dont le climat est tout différent sur les hauteurs, forme sans doute une autre région.

22° Les *Iles de la mer du Sud* qui se trouvent en dedans du tropique, forment sans doute une région séparée quoique peu caractérisée. La plupart des autres appartiennent à la région d'Amérique, par les *Chiococca*, *Weinmannia*, *Guaiaacum*. Elles ont en commun avec l'Asie, les espèces : *Zupania nodiflora*, *Killingia monocephala*, *Fimbristylis dichotoma*, *Tournefortia argentea*, *Plumbago zeylanica*, *Sophora tomentosa*; avec l'Amérique, *Dodonæa viscosa*, *Sapindus saponaria*; avec l'une et avec l'autre de ces deux contrées, *Rhizophora Mangle*; et quelques-unes avec la Nouvelle-Hollande, telle que le *Daphne indica*. Il serait difficile de déterminer les familles indigènes, ou même celles qui se trouvent en abondance dans cette région. L'arbre à pain la caractérise, quoiqu'il ne croisse pas exclusivement dans les îles de la mer du Sud.

REVUE.

A VOYAGE TOWARDS THE SOUTH , POLE PERFORMED IN THE YEARS 1822-1824 , etc. , c'est-à-dire : *Voyage au pôle antarctique , exécuté dans les années 1822. à 1824 , contenant une exploration des mers de cette partie jusqu'au 74° de latitude sud ; une relâche à la terre de Feu et la description de ses habitans , avec Cartes et plans ; par James WEDDEL. Esq. Londres , 1825 (1).*

Le voyage du capitaine Weddel aux mers antarctiques , présente un exemple frappant des résultats avantageux que peuvent obtenir de faibles moyens secondés par l'adresse et le savoir , et ajoute une nouvelle preuve à celles qu'on avait déjà , qu'il y aura peu de dangers à courir dans la navigation des mers glacées des pôles , toutes les fois que la prudence et des soins attentifs présideront à la direction des bâtimens. Ce voyage avait pour objet de prendre un chargement de peaux de veaux marins employées pour fourrures à la terre de Sandwich , que l'on considérait comme un cap avancé d'un continent méridional , derrière les îles de Gerritz , récemment retrouvées , et qui ont pris le nom nouveau de Shetland méridionales. Le capitaine Weddel , en prouvant que les idées que l'on avait sur cette contrée étaient erronées , a considérablement ajouté à ce que nous savions des mers antarctiques.

Les deux bâtimens employés à cette expédition étaient le brick la *Jane* , de 160 tonneaux , commandé par le capitaine Weddel , et le cutter le *Beaufoy* , de 65 tonneaux , commandé par

(1) Dans les Nos 24 et 32 du Bulletin , on a déjà donné quelques renseignemens sur le voyage du Cap. Weddell.

M. Brisbane : le premier était monté par vingt-deux hommes et le second par trente, y compris les officiers; l'un et l'autre étaient approvisionnés pour deux ans. M. Weddel se dirigea immédiatement sur les Orcades méridionales, archipel qu'il avait découvert pendant l'année précédente, à l'est des Shetland méridionales, et qu'il décrit comme plus inégales, hérissées de pics et d'un aspect plus triste que celles-ci : en cet endroit on prit quelques léopards de mer, nouvelle espèce de phoque, nommée par le docteur Jameson, à raison de sa peau parsemée de taches, veau marin léopard.

N'apercevant aucune trace de continent, M. Weddel se détermina à prolonger sa direction dans le sud : « En conséquence, » dit-il, je fis part de mon intention à M. Brisbane, qui exprima le désir de continuer nos recherches de ce côté, malgré le peu de succès que nous avons eu jusqu'alors, avec une ardeur bien propre à accroître l'estime que j'avais pour lui. »

M. Brisbane et son petit cutter nous rappellent les Frobisher, les Davis, les Baffin d'un autre siècle, qui, avec de frêles bâtimens d'environ trente tonneaux, pénétraient d'une manière si étonnante au milieu des amas et des montagnes de glace. Le Beaufoy suivit le bâtiment avec lequel il allait de conserve et qui n'était guère plus fort que lui, au milieu des dangers sans nombre qui entourent les nouvelles Shetland, les nouvelles Orcades et ce Belt, plus méridional encore, où pénétra le capitaine Cook, mais dont il s'estima heureux de pouvoir sortir le plus tôt possible.

Après s'être avancé dans le sud jusqu'au 65° de latitude, on crut reconnaître la terre se montrant sous l'aspect d'un rocher noirâtre; mais on s'aperçut bientôt que ce n'était qu'une île de glace, couverte, sur un de ses côtés, par une terre noire; trompés dans leur attente, les voyageurs se consolèrent cepen-

dant en pensant que ce bloc ne pouvait qu'avoir été détaché de de quelque côte voisine et où la terre devait être fort abondante. Au reste, depuis ce point jusqu'au 69° de latitude, ils virent constamment des masses et des îles de glace, qui finirent par être si nombreuses que les bâtimens furent sur le point de ne pouvoir aller plus loin ; « nous en comptâmes soixante-six autour de nous, dit le capitaine Weddell, et pendant un espace » d'environ cinquante milles, nous en eûmes constamment en » vue à-peu-près le même nombre. »

Sous le 70° 26' S., le vent se trouva assez faible, la mer presque calme et la température agréable : les îles de glace avaient entièrement disparu ; malheureusement les deux thermomètres ayant été brisés, il fut impossible de reconnaître le degré de température ; mais elle paraissait aussi douce que sous le 61° pendant le mois de décembre (34 à 36°), et l'on était alors sous le 73° de latitude. La mer était, dans toute l'extension du mot, couverte d'oiseaux de l'espèce du pétrel bleu ; mais rien n'annonçait l'approche de la terre ; le temps était toujours doux et serein, et l'on n'apercevait pas la moindre parcelle de glace : cela continua jusqu'au 20 février, et ce jour-là, par 74° 15' de latitude, et 34° 17' de longitude ; nous découvrîmes de dessus le pont trois îles de glaces et une quatrième en regardant au large du haut des mâts.

Parvenu à cette latitude reculée et plus éloignée dans le sud que les points où ont pénétré, soit le capitaine Cook, soit tout autre voyageur, le capitaine Weddell, considérant d'ailleurs que le vent soufflait avec force de la partie du sud, et que la saison était déjà fort avancée, pensa qu'il était prudent de retourner.

J'aurais été bien tenté, dit-il, d'explorer la partie du sud-ouest ; mais je pensais que la saison était très-avancée, que nous avions à traverser un espace de 1000 milles de mer couverte d'îles de

glaces , à une époque où les nuits sont extrêmement longues , et où probablement nous devons avoir beaucoup de brumes. Je crus en conséquence devoir profiter , pour notre retour , de ce vent favorable.

Relativement à la latitude où il a pénétré , le capitaine Weddell tire une conclusion que notre ignorance sur ces contrées ne permet pas de rejeter : il dit que , puisque la mer était libre de glaces à cette haute latitude , et que sous le 61° , c'est-à-dire 13° plus au nord , son bâtiment était entouré d'îles et de blocs qui se prolongeaient jusqu'à 100 milles de la terre , il faut en conclure que le pôle sud est plus accessible que le pôle nord , près duquel on trouve des terres assez étendues. Nous sommes parfaitement de son avis , s'il a été conduit à cette opinion par l'observation que la plus grande quantité de glaces se trouve toujours auprès des terres. L'expérience a prouvé que quelle que soit la glace qui se forme pendant l'hiver sur un espace de mer assez étendu , lorsqu'elle est brisée par les vents , elle dérive jusqu'au moment où elle est arrêtée par une terre à laquelle elle adhère et s'attache. Ainsi , dans les endroits où les îles sont plus nombreuses , comme au pôle arctique , cette glace s'amoncelant entre les détroits , doit en rendre la navigation impraticable ou du moins très-difficile. Mais quelles sont les notions du capitaine Weddell sur les terres qui peuvent se trouver entre le pôle et la latitude où il s'est arrêté ? S'il n'en existe pas , nous sommes persuadés qu'il est possible d'arriver jusqu'au pôle sud ; comme nous croyons aussi que le capitaine Parry ne trouvera pas d'obstacles pour arriver au pôle nord , s'il ne se trouve aucune terre entre ce point et le Spitzberg : il est certain que les îles de glaces aperçues par le capitaine Weddell doivent s'être détachées d'une terre placée quelque part dans cet Océan antarctique ; mais on sait d'un autre côté que ces masses flottent

à de grandes distances et dans différentes directions , suivant les vents et les courans.

Nous sommes donc portés à croire, avec le capitaine Weddell, que de vastes champs de glace, ou des blocs isolés, ne se forment pas aisément dans une mer qui a de la profondeur et une certaine étendue. Au reste, ce voyageur ignore peut-être que l'un de nos anciens marins les plus estimés, qui a fait trois voyages successifs à la recherche d'un passage au nord, partageait cette opinion, « que la pleine mer ne gèle pas » ; opinion formée d'après sa propre expérience, et corroborée postérieurement, par le témoignage du baron Wrangel, qui, après avoir traversé les glaces formant une masse solide, de la Sibérie aux mers polaires, arriva à une étendue d'eau dont il ne put découvrir les limites d'aucun côté. A l'appui de la même circonstance, viennent encore les observations de Franklin, qui ne vit autre chose que de l'eau à l'embouchure de la Mackenzie ; par celles du capitaine Parry, au détroit de Lancaster, et enfin, par celles du capitaine Weddell lui même. Quoique l'assertion que la pleine mer ne gèle pas ne soit peut-être pas bien exacte, dans toute l'étendue du mot, il n'en est pas moins certain que la glace n'y est jamais continue et permanente. Le capitaine Parry a remarqué que les premiers coups de vent séparent cette glace en petits fragmens qui flottent jusqu'au moment où ils rencontrent de grands blocs, une glace solide, ou une côte, où ils se fixent. Ainsi M. Weddell peut très-bien être fondé à croire que la mer Antarctique n'est pas aussi glacée qu'on le croit généralement, et que s'il n'existe pas d'autres terres au sud de l'endroit où il pénétra (ce qui constitue le fond de la question), cet espace est entièrement ouvert à la navigation et peut donner accès jusqu'au pôle.

Ce voyage nous servira à rectifier une erreur qui s'est assez

généralement répandue, après s'être établie avec aussi peu de fondement que tant d'autres de la même nature. On se figure que sous les degrés de latitude correspondans, l'hémisphère méridional est considérablement plus froid que l'hémisphère opposé. On suppose cette différence tellement sensible qu'elle emporterait au moins dix degrés, de manière que le 40° de latitude du pôle sud, serait d'une température égale à celle du 50° du pôle nord. Nous pouvons affirmer que cela n'a point lieu, soit à terre, soit au large; et l'absurdité d'un pareil fait posé en règle générale, est par elle-même assez manifeste; car la température dépendant plus fréquemment de circonstances locales que des degrés de latitude, il serait bien difficile d'établir une règle générale de comparaison à cet égard. Nous voyons, par exemple, que l'oranger croît en Europe sous le même degré où le chêne ne montre à peine sur un côté de l'Amérique, tandis que sur le côté opposé du même continent, et précisément sous le même degré, on voit le délicat colibri construire son nid.

Nous avons déjà eu occasion de faire remarquer que les côtes occidentales des continents et des îles ont une température bien plus élevée que les côtes orientales. L'exemple le plus frappant, peut-être, de la haute température de la mer, pendant l'hiver, sur les côtes occidentales, et sous une latitude élevée, est celui que présente la Norvège. La mer n'y est jamais glacée, ou ne l'est que très-rarement, même dans les enfoncemens de la côte les plus reculés. M. de Capel Brooke ne vit point de glaces dans le port de Hammerfest, sous le 70°, dans un temps où le thermomètre était à terre à 13° au-dessous de zéro. Dans le golfe, dit-il, la surface de l'eau était couverte par une vapeur très-douce qui s'en élevait. Il ajoute, ce qui était bien superflu, que la condensation de cette vapeur

était due à la température de l'atmosphère, beaucoup plus froide que celle de l'eau. Mais il ne nous dit pas pourquoi l'eau est plus chaude de ce côté de l'atlantique que du côté opposé. Ce phénomène serait-il causé par l'eau froide de la surface, que sa plus grande pesanteur spécifique entrainerait au fond, tandis que celle qui est plus chaude et conséquemment plus légère, s'élèverait et prendrait sa place (1), ou devons-nous l'attribuer à l'influence des feux souterrains ?

La réalité du fait établi par M. de Capel Brooke est incontestable. Nous savons que la rade de New-York sous le $40 \frac{1}{2}^{\circ}$ de latitude est glacée presque chaque année; il en est de même, pendant plusieurs mois consécutifs, de la rade d'Halifax et des mers voisines, sous le $44 \frac{1}{2}^{\circ}$, tandis que la mer qui borde les côtes de la Norvège n'est jamais glacée, même au cap Nord, et sous le $71^{\circ} 10'$. Les côtes d'Irlande ne sont jamais obstruées par les glaces, tandis que celles de Terre-Neuve, plus au sud de 5 degrés, en sont entourées pendant plusieurs mois de l'année. La même chose a lieu sur la partie orientale du continent d'Asie. Dans les îles du Japon, la neige couvre la terre jusqu'au mois de mai. A Pékin, sous le 40° , les canaux sont gelés pendant deux mois de l'année, et il n'est pas rare de voir de la glace à Canton, qui est sous le tropique.

De pareilles anomalies n'existent pas, ou sont infiniment moins perceptibles dans l'hémisphère méridional, où une vaste étendue de mer comparativement aux terres, donne lieu à une température plus égale. Elle est en effet tellement unifor-

(1) En parlant du Lochness qui, dit-on, doit à sa grande profondeur de ne jamais geler, le docteur Johnson dit : Je ne pense pas que cette exception provienne de la profondeur : si les puits extrêmement bas ne gèlent pas, c'est parce que l'eau en est séparée du contact de l'air extérieur. Mais lorsqu'un grand espace est exposé à l'influence d'une atmosphère glaciale, je ne vois pas comment le fond de la mer en serait exempt.

me, qu'elle existe au même degré sur toute la circonférence du parallèle autour du globe ; et l'on n'y remarque d'autres différences que celles qui peuvent résulter des accidents du terrain, tels que forêts, montagnes, plaines sablonneuses, etc.

Comme il existe fort peu, ou même point d'analogie entre les deux hémisphères, il est impossible d'établir une échelle de comparaison entre la température des degrés de latitude correspondans. Au lieu de reconnaître dans l'hémisphère sud, une différence telle que celle dont nous avons parlé, nous serions presque tentés de croire qu'on se rapprocherait d'avantage de la vérité en supposant le contraire. En effet, il ne serait pas difficile de démontrer que le sud de l'Afrique a, pendant l'été, une température beaucoup plus élevée que la partie correspondante au nord du même continent, et que cette différence est encore plus sensible pendant l'hiver. Le sud de l'Amérique, soit pendant l'été, soit pendant l'hiver, est dans le même cas relativement à l'Amérique nord. On a vu que la mer, près le cercle polaire antarctique, et même sous le 75°, est peu embarrassée de glaces, tandis que les mers arctiques, à 10 et 12 degrés en deçà du cercle polaire, où l'on rencontre fréquemment la terre, en sont couvertes. La température de l'Océan pendant l'été fut trouvée plus élevée par M. Weddell, que celle reconnue par le capitaine Parry, en même temps et sous des latitudes moins reculées.

Une particularité d'une autre nature nous a frappés dans la relation de M. Weddell. En lisant ce qu'il dit des habitans du cap Horn, de ceux de la Terre de Feu et des îles voisines, on croirait presque lire le capitaine Parry peignant les Esquimaux qui habitent l'extrémité opposée du continent Américain. Chez les uns et les autres, nous trouvons la même stature rabougrie, la même figure large et pleine, le même goût pour l'huile de

baleine , des armes semblables et faites de la même manière , telles que la fronde , l'arc , la flèche et le pieu , pour la chasse des animaux terrestres et marins. Nous voyons l'Esquimaux et l'habitant des terres Antarctiques , s'habiller également de peaux , être doués de la même faculté d'imiter et de singer tout ce qu'ils voient , tout ce qu'ils entendent , et offrir , dans une foule de circonstances , des points de similitude extrêmement frappans.

Il est à remarquer aussi , que quelque chose de semblable , quoique moins frappant , se retrouve du côté opposé de l'Atlantique , dans la ressemblance qui existe entre les Hottentots de l'extrémité méridionale de l'Afrique , et les Kalmouks , les Samoyèdes et autres petites races du nord de l'Asie : ces races sont toutes évidemment congénères avec les Chinois , plus civilisés et dont on a reconnu depuis long-temps l'analogie avec les Hottentots , quant à la stature , au teint , à la physionomie , et surtout à la position oblique et à la forme allongée des yeux , traits communs à toutes les nations du nord de l'Asie. Les usages des Hottentots diffèrent cependant de ceux des nations asiatiques ; mais cela doit être mis sur le compte de la différence des climats.

Nous devons nous arrêter un instant sur une singulière coïncidence qui se remarque aux extrémités méridionales des deux continens : nous voyons , sur l'un et sur l'autre , une race de pygmées , toucher presque immédiatement à une race de géans ; car quoique les Patagons n'aient pas tout-à-fait la stature dont Pigafetta et quelques autres voyageurs les ont gratifiés , ils n'en sont pas moins une race gigantesque ; et les Caffres , qui sont dans le voisinage immédiat des Hottentots , en sont distingués de la manière la plus tranchante par leur taille , leur teint et leur physionomie.

La dernière chose qui ait attiré notre attention dans cette relation, c'est le soin, bien digne d'éloges, que l'auteur parait avoir mis à ajouter quelques documens aux connaissances nautiques, soit en améliorant l'hydrographie de ces parages de l'extrémité méridionale de l'Amérique, soit en signalant des erreurs importantes commises par d'autres voyageurs. Ce sont là des choses d'un si haut intérêt, que l'Amirauté anglaise a envoyé une expédition composée de deux bâtimens de guerre, avec la mission expresse d'explorer les côtes et les îles de la Terre des Patagons. Le gouvernement a remis, comme on le pense bien, au capitaine King, commandant de cette expédition, les meilleurs instrumens qu'il a été possible de se procurer, et qui, par leur prix élevé, ne peuvent être à la disposition d'un simple particulier. Cependant le capitaine Weddell avait trois chronomètres, un compas azimutal et les instrumens les plus indispensables aux marins, et dont il parait avoir fait un usage judicieux. En sa qualité d'ancien marin, il ne pouvait qu'apprécier tous les avantages d'une exactitude scrupuleuse en hydrographie, et de la connaissance positive des écueils et des dangers parsemés sur les mers que traversent d'innombrables navires dépositaires de la vie de plusieurs milliers d'individus.

A propos de la Terre glaciale du sud, des îles Aurores, et de quelques îles qui n'existent nulle part que sur les cartes, il ajoute :

« Il est bien malheureux que quelques marins aient l'imprudence de propager des erreurs hydrographiques, et je plains bien sincèrement ceux qui, étant à même de donner quelques renseignemens sur l'état du globe, sont détournés par leur pusillanimité de vérifier les faits. Mais la répugnance que j'éprouve à blesser l'amour-propre de qui que ce soit m'empêche de blâmer les marins qui, par négligence, par timidité, ou dans

des vues d'intérêt, ont omis de se livrer à des recherches qui étaient à leur portée, et dont le défaut se fait sentir aux nations, et surtout aux négocians et aux armateurs. »

Nous partageons ces sentimens. Le navigateur qui détermine la place d'un seul rocher dans le vaste espace de l'Océan, est un bienfaiteur de l'humanité; nous en dirons autant de celui qui, après un examen attentif, peut affirmer qu'un écueil indiqué au hasard, est mal placé, ou n'existe pas du tout; ce sont là des découvertes qui font peu de bruit dans le monde; l'Histoire ne s'en occupe pas: ce n'est qu'un point, un rocher de plus ou de moins; mais ce rocher a été et peut devenir encore, tant que sa position ne sera pas fixée, la cause de la perte d'immenses richesses et de nombreuses existences. Le capitaine Weddell a rendu plus d'un service de ce genre; et si l'on considère que son voyage a été entrepris spécialement dans des vues commerciales, on lui saura gré d'avoir consacré gratuitement une partie de son temps à des recherches hydrographiques extrêmement précieuses. Nous en citerons un exemple. Un groupe de trois îles, appelées les Aurores; est placé sur les cartes à l'est des îles Falkland, presque sur la route des bâtimens qui doublent le cap Horn. Leur position paraissait avoir été exactement déterminée par le vaisseau de guerre espagnol l'Atravida qui y fut envoyé, en 1796, des îles Falkland, dont les Aurores étaient éloignées d'environ dix degrés en longitude, d'après les observations prises avec trois chronomètres. Chacun croyait à leur existence et à la justesse de leur position; mais le capitaine Weddell conçut des doutes; et ne les trouvant pas, dans un premier voyage, à la place indiquée sur les cartes, il résolut en conséquence de les chercher avec plus de soin: il se rendit à leur latitude supposée, et parcourut plusieurs degrés en deçà et au delà. Il consacra dix jours à cette recherche:

il était certain de la bonté de ses chronomètres et de l'attention scrupuleuse de son monde. Et cependant, il ne les rencontra pas d'avantage. Depuis son retour, de nouveaux renseignements peuvent faire supposer que ces îles Aurores, ou de l'Aurore, ne sont pas imaginaires. Si l'on en croit quelques journaux Américains, elles auraient été reconnues par M. Thayer, Capitaine de la goelette le Yankée, employé à la pêche des phoques dans l'Atlantique méridional. Ce Capitaine a déterminé leur position par plusieurs observations lunaires à 42° de longitude ouest, et à 55° 30' de latitude S. Vue du S. S. O. Ces îles se présentaient au nombre de cinq; mais du côté de l'ouest on n'en apercevait plus que trois. D'après le même récit, M. Weddell, qui les a vainement cherchées, aurait été induit en erreur par leurs longitudes qui se trouvent faussement indiqués sur les cartes à 5° trop à l'ouest.

NOUVELLE EXCURSION AU VOLCAN DE KIRAUEA, ÎLE D'OAHU, UNE DES ÎLES SANDWICH, par lord BYRON, capitaine de la frégate anglaise la Blonde; M. BALL, son premier lieutenant; M. MALDEN, un Ingénieur; M. DAVIS, son Chirurgien; M. BLOXAM, son Chapelain; M. A. BLOXAM, le Minéralogiste; M. DAMPIER, dessinateur; M. WHITE, fils du comte de BANTRY; et M. POWELL, Aspirant de Marine.

Le récit de leur excursion, écrit par un Américain qui en faisait partie, a paru dans le *Commercial Advertiser* de New-York, du 31 mai dernier. Nous en avons extrait ce qu'il offrait de plus intéressant.

« Nous partîmes, dit-il, le 27 juin 1825, pour aller visiter le fameux volcan Kirauea. Maro, un des principaux chefs du district de Hido, avait été nommé notre pourvoyeur général par Kaahumanu, reine favorite de Taméhaméha I^{er}, et une centaine de naturels sous ses ordres portaient notre bagage, nos provi-

sions, etc. Cette princesse, alors régente, n'avait rien épargné pour nous rendre le trajet aussi agréable que possible. De jolies maisonnettes avaient été élevées par ses soins à la distance de douze à quinze milles les unes des autres pour notre commodité; et les habitans du district que nous avions à traverser, avaient été avertis, huit jours d'avance, de tenir prêts, sur la route du *chef anglais* et de sa suite, des cochons, de la volaille, du taro, des pommes de terre, etc.

Pendant les quatre premiers milles, le pays était inégal et ouvert, et ne présentait que quelques arbres isolés et, çà et là, des bouquets d'arbres à pain, de pandanus, de tutins et d'arbres à suif. Nous arrivâmes après à un bois de quatre milles d'étendue, et dont la lisière était bordée du plus riche feuillage qu'on pût voir. Il se composait principalement de majestueux arbres à suif, dont les feuilles et les fleurs blanchâtres contrastaient singulièrement avec le vert foncé des arbustes rampans, qui pendaient en festons de leurs faites, et formaient à leurs pieds des berceaux, qui offraient un épais ombrage. Les espaces intermédiaires étaient occupés par un taillis impénétrable qui bordait l'étroit sentier hérissé de fragmens de lave détachés et pointus où nous cheminions, et que nous mîmes une heure et demie à parcourir.

Les trente milles suivans présentent un aspect assez uniforme. Le sentier, consistant en un lit de lave noire, si unie en plusieurs endroits qu'il était difficile d'y marcher sans tomber, traversait une contrée ouverte et inculte de trois à cinq milles de largeur. Il était bordé des deux côtés par des arbres rabougris, et le reste du pays était couvert d'herbes, de fougère et de petits arbustes, parmi lesquels dominait une espèce de myrtille. On ne remarquait aux alentours aucune habitation; mais la toiture en chaume des cabanes, et la fumée, qu'on voyait s'élever çà et là sur la lisière des bois, indiquaient que le pays n'était pas entièrement inhabité. A droite, et du côté de l'ouest, on apercevait distinctement les monts Mounakoa et Monnakéa, et à gauche et du côté de l'est, l'on planait au loin sur l'Océan.

1,500 pieds de profondeur, et d'au moins huit milles de circonférence, dont les côtés étaient si perpendiculaires, que d'un saut on serait arrivé au fond de l'abîme. Nous nous bornâmes, cet après-midi, à contempler en silence le spectacle que nous avions devant les yeux, et nous remîmes au lendemain matin l'examen plus particulier que nous nous proposons d'en faire. Ce volcan diffère de tous ceux que l'on connaisse, en ce qu'au lieu d'occuper le sommet tronqué d'une montagne, il forme une immense cavité située dans un plateau élevé, près de la base du Mouna-Roa, et à laquelle on arrive, non en montant le long d'un cône, mais en descendant deux vastes terrasses, et qu'il ne s'aperçoit guère qu'à un demi-mille de distance. Il est probable que, dans l'origine, c'était une montagne conique, et qu'il y a plusieurs siècles que l'abîme actuel s'est ouvert par suite de l'éboulement du sommet. Les précipices que nous descendîmes, et qui entourent le cratère sur un espace de quinze à vingt milles, semblent donner de la consistance à cette opinion; car il est hors de doute qu'ils ont été formés par l'affaissement de la montagne, dont les fondemens ont été minés par les matières embrasées qui dévoraient ses entrailles. A la moitié de sa profondeur, il existe une couche de lave de quelques pieds seulement de large dans certains endroits, et de plusieurs toises dans d'autres, qui forme une espèce de galerie tout autour du cratère, et à laquelle on peut descendre sur deux ou trois points.

L'on voit, au fond de l'abîme, cinquante ou soixante petits cratères coniques, dont quelques uns sont constamment en activité. Les cimes et les flancs de plusieurs d'entr'eux sont couverts de soufre nuancé de vert et de jaune; mais à ceux-ci près, la couleur des autres, ainsi que celle des bords du gouffre, est uniformément noire. Les escarpemens qui dominent ce rebord ou galerie, sont entièrement à pic du côté du nord et de celui de l'ouest. La matière qui les compose est rouge, et porte encore la marque et l'empreinte du feu. Le bord oriental est moins roide,

et consiste en couches de soufre d'un jaune tendre et brillant. Le côté du sud était complètement caché par la fumée, qui sortait de cette partie du cratère et obscurcissait l'horizon.

Aux approches de la nuit, un spectacle tout nouveau s'offrit à nos regards. Des feux que la clarté du jour avait dérobés à notre vue, brillèrent alors de tout leur éclat. Deux ou trois petits cratères, situés du côté du nord où nous étions placés, étaient en pleine éruption, et lançaient avec fracas des pierres, des cendres et de la lave, tandis que leurs flammes éblouissantes reflétaient sur les bords, sur les tourbillons de fumée qui s'échappaient de la partie méridionale, et, de temps en temps, sur les nuages qui venaient à passer. Le principal foyer du volcan nous parut être aux extrémités méridionale et occidentale, où l'on voyait des feux continus et variés qui surpassaient en beauté et en sublimité tout ce que l'imagination humaine peut se figurer. Ici l'on apercevait des rivières de feu, roulant leurs ondes embrasées entre les cratères en éruption, et là, un lac de feu, de la surface duquel s'élevaient des éclairs ou des traits lumineux, produits par le choc des courans qui la sillonnaient dans tous les sens.

Le lendemain matin, 29, après déjeuner, nous fîmes nos dispositions pour descendre dans le cratère. Le sentier que nous prîmes était escarpé pendant les quatre cents premiers pieds, et couvert de pierres détachées qui en rendaient la descente fort dangereuse ; mais pendant les quatre cents autres, la pente était moins roide et plus sûre ; et nous arrivâmes enfin, après de longs détours, au rebord qui environne le cratère. Avant de nous mettre en route, nous nous étions munis de longues perches, au moyen desquelles nous sondions le terrain à mesure que nous avançons. Cette précaution nous fut surtout indispensable lorsque nous atteignîmes ce rebord, qui est entièrement formé de scories et de lave calcinée, et criblé de crevasses et d'ouvertures profondes, d'où il émanait de la fumée, et quelque fois une vapeur brûlante. La surface en était recouverte d'une incrustation noire et luisante, sur laquelle se

dessinaient des figures innombrables et variées, formées par la lave, à mesure qu'elle s'était refroidie, et si cassante, qu'elle craquait et rompait continuellement sous nos pas comme la glace. La largeur de ce rebord diminue chaque jour par la chute des pierres qui se détachent des bords supérieurs; et il est probable qu'à la prochaine convulsion de la montagne, il aura entièrement disparu.

Nous laissâmes derrière nous les bancs de soufre du côté oriental, et nous dirigeâmes nos pas le long de celui du nord, vers la partie occidentale du cratère. A mesure que nous avançons, les flancs en devenaient de plus en plus escarpés, et ils finirent enfin par ne présenter qu'un mur nu et perpendiculaire, de huit cent à mille pieds d'élévation, à la surface duquel on voyait se projeter des roches énormes, prêtes à tomber dans l'abîme au moindre soufle. Il s'élevait en plusieurs endroits, du sommet et des flancs de ce précipice, une vapeur blanchâtre, et dans deux ou trois autres, l'on remarquait des ruisseaux de lave de couleur d'argile, qui s'étendaient du sommet jusqu'au fond, et avaient conservé, en se refroidissant, la forme de cascades.

Après un trajet de deux milles, que nous mîmes autant d'heures à parcourir, nous arrivâmes à un endroit, du côté de l'ouest, où le rebord avait plusieurs centaines de pieds de large, et ne se terminait pas, comme partout ailleurs, perpendiculairement, mais par des monceaux de blocs de lave brisée qui y avaient été projetées dans une convulsion de la montagne. On nous avait dit que c'était l'endroit le plus sûr pour pénétrer dans les profondeurs du cratère; mais comme nos guides nous avaient devancés de beaucoup avec M. Bloxam, le minéralogiste, et un jeune aspirant, nommé Powell, nous hésitions sur la route à suivre, lorsque nous aperçûmes ces Messieurs qui remontaient. Ils cherchèrent à nous dissuader de pousser plus avant; mais le tableau qu'ils firent des difficultés et des dangers de l'entreprise, ne servit qu'à fortifier lord Byron dans sa résolution de descendre, et comme nous avions

entendu dire que le cratère avait été traversé sur ce point, nous nous acheminâmes dans cette direction, malgré le refus que fit un des guides de nous accompagner.

La descente était aussi périlleuse qu'on nous l'avait dépeinte; néanmoins, en avançant avec beaucoup de précaution et en sondant le terrain avant d'y mettre le pied, nous arrivâmes au fond, en moins de 20 minutes, sans autre accident que quelques égratignures que nous nous étions faites aux mains en nous retenant aux fragmens de lave dont notre route était partout hérissée. Nous aurions peut-être renoncé à l'entreprise, si nous n'eussions rencontré à mi-chemin un des naturels qui venait du côté opposé, ce qui nous prouva qu'elle était praticable. Ce ne fut pas sans peine que nous le décidâmes à retourner sur ses pas; car il nous dit que le fond était *ino, ino rodkawahi o debelo*, c'est-à-dire, très, très-mauvais, le séjour du diable.

Je ne puis comparer l'aspect du fond du cratère qu'à celui que présenterait l'Otsego, si la glace qui le couvre en hiver était tout à coup brisée par une furieuse tempête, et aussitôt après, gelée de nouveau, et que les flots courroucés continuassent à charier des glaçons et à les amonceler les uns sur les autres. Tel est le spectacle mille fois plus affreux que présente l'immense masse de matière noire qui se précipite à nos pieds, avec ses crevasses et ses concavités innombrables, vomissant continuellement des vapeurs sulfureuses et de la fumée.

Après avoir fait quelques pas en avant, notre route se trouva tout-à-coup interceptée par une ouverture d'environ 30 pieds de largeur, dont nous ne pûmes approcher d'assez près pour en mesurer la profondeur. Nous en avions fait le tour lorsque nous fûmes de nouveau arrêtés par une épaisse colonne de fumée, tellement imprégnée de gaz, que la respiration en était incommodée. Nous résolûmes, toutefois, de la traverser, et retenant notre haleine, nous la franchîmes aussi rapidement que la nature du terrain nous le permit.

Nous nous trouvâmes alors presque vis-à-vis d'un des plus grands cratères coniques dont les feux nous avaient frappés la nuit précédente, et nous nous mîmes en mesure de l'observer de plus près. En le considérant de sa base, nous jugeâmes qu'il pouvait avoir 150 pieds de haut. Il représentait un immense entonnoir renversé, de forme très-irrégulière, et criblé de trous et de crevasses, d'où sortaient avec fracas des colonnes de vapeur, tandis que son sommet laissait échapper, avec un bruit assourdissant, une flamme pâle, des cendres, des pierres et de la lave. Lord Byron et son domestique essayèrent d'y monter; mais la chaleur les força bientôt à se désister de leur projet.

Nous avons grande envie d'aller visiter un autre cône couvert d'une belle incrustation de soufre, que nous apercevions à quelques centaines de toises de distance; mais M. Davis, notre chirurgien, nous ayant avertis du danger qu'il y aurait à rester trop long-temps exposés à l'air que nous respirions, nous nous décidâmes à regret de retourner sur nos pas. La montée fut presque aussi périlleuse que la descente; néanmoins, nous arrivâmes tous sains et saufs à notre hutte, vers les deux heures de l'après-midi, harassés de faim, de soif et de fatigue.

A peine avions-nous quitté le cratère, que nous le vîmes s'emplir d'une fumée sulfureuse tellement épaisse, qu'elle déroba à notre vue tous les objets placés au-dessous de nous. L'air devint même si accablant à l'endroit où nous nous trouvions, que nous commençâmes à songer sérieusement à la retraite. Un calme mortel succéda au bruit souterrain que nous n'avions cessé d'entendre, et se maintint la majeure partie de l'après-midi. Mais, dans la soirée, la fumée ayant été chassée par une brise vers le sud, tout reprit son état habituel. Le lieutenant Malden était alors parvenu, malgré son indisposition, à calculer la profondeur de cet abîme. Il établit la hauteur des côtés, au-dessus du rebord, à 900 pieds, et il calcula que de là au fond du cratère, il ne pouvait y avoir moins de 600 pieds; ce qui lui donne une profondeur totale de 1500

pieds. La circonférence du fond doit être de 5 à 7 milles, et celle du sommet de 8 à 10.

Le soir il y eut une éruption d'un des grands cônes près duquel nous nous étions trouvés dans la matinée et qui nous avait paru avoir été depuis long-temps tranquille. Il s'en éleva d'abord une épaisse fumée noire et ensuite des flammes ; après quoi il vomit des pierres embrasées et des cendres avec une violence prodigieuse. La lave fondue coula alors le long des flancs des cratères et sur les scories adjacentes, en deux beaux courans recourbés. Le lac de feu que nous avons vu la veille, se présenta de nouveau à nos regards dans tout son éclat, et nous parut avoir au moins deux milles.

Le manque de provisions nous força, le lendemain matin, à nous éloigner d'un lieu où nous aurions volontiers passé une semaine entière.

Article communiqué par M. Warden.

MÉLANGES.

Les mines du gouvernement d'Astrakan paient maintenant avec usure le travail des laborieux mineurs. M. Menge, minéralogiste, qui se trouve maintenant dans les montagnes d'Ural, a trouvé, à huit werstes du lac d'Imer, un grand nombre de pierres précieuses amalgamées avec du granit, et les a remises, comme raretés, au Muséum du corps des Cadets de l'Institut des Mines.

Deux savans voyageurs, l'un médecin et botaniste, l'autre minéralogiste, sont partis du Caucase, au mois d'août 1825, après la saison des bains, pour faire un voyage au port de St-Pierre et St-Paul, à Owatscha, Ochozsk, et dans plusieurs parties de la Sibérie et du Kamtschatka, où ils sont restés jus-

qu'au mois de mai de cette année pour s'y livrer avec succès à leur étude favorite. Suivant leur rapport, il y avait, l'automne dernier, à Owatscha, lors de l'expédition annuelle, des fruits et végétaux de cette contrée, des melons d'eau et des melons sucrés, en si grand nombre que les marchands, voyant qu'ils se gâtaient avant qu'ils pussent se vendre, les ont jetés dans l'eau pour s'en débarrasser. La pêche a été aussi fort abondante; et l'on a pris, à la faveur du grand froid de l'hiver dernier, une quantité innombrable de chiens de mer. La température a été si rigoureuse que, du 27 décembre au 27 février, le soleil n'avait aucune force, sa lumière n'avait aucun éclat, non plus que celle de la lune; le mercure était immobile dans le thermomètre, pendant quelques heures de la journée. Ces Messieurs ont quitté Owatscha le 14 mai de cette année: à cette époque, les eaux de ces contrées étaient encore couvertes de glaçons si épais que des voitures pesamment chargées de marchandises, pouvaient passer dessus sans aucun danger. Les marins des bâtimens de transport qui ont passé l'hiver dans ces contrées, ont assuré que les eaux ne seraient pas dégagées des glaçons et navigables avant le 27 juin. Les deux savans ont voyagé jour et nuit; ils n'ont épargné ni l'argent ni la peine pour accélérer leur voyage autant que possible; et néanmoins, il n'y a que peu de jours, qu'après avoir essuyé toutes sortes de fatigues, ils sont arrivés à Moscou, au bout de cinq grands mois écoulés depuis leur départ. Ils se mirent en route sur un traîneau où ils avaient de bons lits, par un froid de 13 degrés de Réaumur au soleil; et par un tems serein; au bout de quelques jours il tomba, pendant dix-huit heures, une telle quantité de neige, qu'ils furent obligés de s'arrêter quelque tems. Au mois de juin, lorsque le dégel survint, il s'entassa, sur une longueur de 300 werstes de route, des montagnes de neige de 2 à 3 archines de hauteur.

Lorsqu'il fallut faire monter le traîneau de l'une à l'autre, les plus fortes cordes se rompaient; ils étaient alors obligés d'attendre des heures entières avant de pouvoir continuer leur route, et ils s'estimaient fort heureux lorsqu'en vingt-quatre heures, ayant six chevaux à leur traîneau, ils pouvaient faire 21 werstes, ou 3 milles d'Allemagne. Ils assurent qu'ils ont atteint leur but, et découvert plusieurs pierres précieuses, ainsi que des plantes très-rares, mais que la rigueur du climat les avait fait renoncer à rester encore un an dans ce pays, comme ils se le proposaient. Ils ne se sont arrêtés ici qu'un jour, afin de devancer l'époque prochaine où les chemins vont devenir mauvais, et ils ont continué par la Pologne leur route pour la Suisse, d'où ils sont originaires.

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

§ 1^{er} *Procès-verbaux des Séances.*

Séance du 6 octobre 1826.

M. le docteur Mease, Membre de la Société Philosophique de Philadelphie, adresse à la Société deux Mémoires manuscrits sur la Colonie grecque établie dans la Floride et sur la Province du Texas, en réponse aux questions proposées par M. Warden. Il joint à cet envoi divers ouvrages imprimés. (*Voir*, Documents, pag. 168)

La Commission vote des remerciemens à M. Mease, et invite la Section de Publication à lui faire un Rapport sur les deux Mémoires envoyés par ce savant.

M. Vaughan, Président de la Société Philosophique de Philadelphie, adresse la première partie du troisième volume des Transactions publiées par cette Société. Remerciemens.

M. Nelson, Secrétaire de la Société Asiatique de Calcutta, re-

mercie la Société de Géographie de l'envoi du premier volume du Recueil de ses Mémoires.

M. Warden dépose sur le bureau un Extrait *des nouvelles Excursions au volcan de Kerauea, dans l'île d'Oahu*, l'une des îles Sandwich. Remerciements et insertion de cet Extrait au Bulletin (*Voir, Revue*, pag. 154).

Sur la proposition de M. Jomard, la Commission Centrale nomme trois Commissaires : MM. Coquebert-Montbret, Héricart de Thury et Malte-Brun, auxquels sont adjoints MM. Bianchi, Bottin et Brué, pour revoir divers articles du Règlement, afin de proposer à l'Assemblée générale, les additions ou modifications que l'expérience aurait rendues indispensables. La Commission invite également, d'après les observations de M. Gérardin, tous les Membres de la Société à lui communiquer leurs avis sur cet objet.

Séance du 20 octobre 1826.

M. le Comte Chabrol de Volvic adresse à la Société le troisième recueil des *Recherches statistiques sur la ville de Paris et le département de la Seine*, publié sous sa direction. Cet administrateur éclairé a eu pour but, dans la réunion de ces tableaux statistiques, l'étude des faits propres à guider l'administration, et il a cru devoir rendre publics ceux qui, par leur nature, intéresseraient les arts, les sciences et l'économie politique. Remerciements.

Une discussion s'engage sur quelques modifications à apporter à plusieurs articles du Règlement. La Commission arrête que la substance des propositions qui paraîtront devoir remplir le but désiré, sera présenté à la sanction de l'Assemblée générale.

§ 2. *Admissions, Offrandes, etc.*

MEMBRES NOUVELLEMENT ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Séance du 6 octobre 1826.

M. BERGHAUS, professeur à Berlin.

M. HOFFMANN, professeur à Stuttgart.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 6 octobre.

Par S. Exc. le Ministre des Affaires Etrangères : *Auteurs classiques latins*, 39^e livraison.

Par M. le chevalier Gamba : *Voyage dans la Russie Méridionale, et particulièrement dans les provinces situées au-delà du Caucase, fait de 1820 à 1824*, Paris, 1826, 2 vol. in-8° ; avec un atlas.

Par M. Frédéric Caillaud : *Suite du Voyage à Méroé*, etc., 17^e à 22^e livraisons.

Par M. Ch. Bailleul : *Bibliomappe ou Liore-Cartes*, n° 11.

Par M. J. Mease, de Philadelphie : deux Mémoires manuscrits intitulés : *Account of the colony settled at new Smyrna in Florida in the year 1768*, et *a short account of Texas in Mexico from authentic documents*. — *A geographical Description of the state Louisiana*, etc. by W. Darby, Philadelphie, 1816. — *Memorial natural, political and civil state of the province of Cohanila, in the kingdom of Mexico*, by don Miguel Ramos de Arispe.

Par M. Tanner, de Philadelphie : *A Map of the united States of Mexico*, 1825, 1 feuille.

Par la Société Philosophique de Philadelphie : vol. III, première partie, *new series of Transactions*, in-4°.

Par M. de Leuven : *Journal des Voyages*, cahier d'août.

Par M. Rauch : *Annales Européennes*, cahiers de mai et juin.

Par la Société de la Morale chrétienne : le N° 41 de son *Journal*.

Par la Société d'Agriculture de l'Aube : le N° 19 de ses *Mémoires*.

Séance du 20 octobre.

Par S. Exc. le Ministre des Affaires Étrangères : *Auteurs classiques latins*, 40^e livraison.

Par M. le Comte Chabrol de Volvic : *Recherches statistiques sur la ville de Paris et le département de la Seine. Paris, 1826, 1 vol. in-4°.*

Par M. Cailliaud : *Suite du Voyage à Méroé, etc. 23^e à 29^e livraisons.*

Par MM. Eyriès, de Larenaudière et Malte-Brun : *Nouvelles Annales des Voyages, cah. de septembre.*

Par M. de Férussac : *Bulletin des Sciences géographiques, cah. de septembre.*

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales, cah. de septembre et d'octobre.*

Documens et Communications.

Philadelphie, 3 août 1826.

MESSIEURS,

Dans le mois de novembre dernier, vous demandâtes à la Société Philosophique d'Amérique quelques renseignemens sur la province du Texas et sur la colonie établie dans la Floride, avant la guerre de la révolution, et appelée colonie grecque. Quelques documens que je possède sur ces deux objets, me mettent à même de répondre à vos desirs, et j'ai l'honneur de vous transmettre le résultat de mes travaux, dont j'ose espérer que vous serez satisfaits : j'y ai compris tous les faits qui, à différentes époques, ont été transmis au public. Pensant qu'indépendamment du Texas, vous seriez bien aises d'avoir quelque chose sur les autres états du nord de la république du Mexique, j'ai joint à mon Mémoire une Notice sur ces états, faite par don Miguel Arispe, député de Cohanila auprès des Cortès d'Espagne, en 1812. Une copie de l'original espagnol étant tombée entre les mains de M. Shaler, consul des Etats-Unis à Alger, il en fit la traduction, à l'exception de quelques pages, et me remit le texte et son manuscrit : j'achevai la traduction, qui fut publiée par M. Mellish, en 1814. Quelqu'un

complets que puissent paraître les détails, ils n'en forment pas moins la meilleure description qui existe des provinces du Nord.

J'ai aussi le plaisir d'offrir à la Société, de la part de l'éditeur, la plus récente et la meilleure Carte du Mexique, extraite de celle de M. de Humboldt, ainsi que quelques documens fournis par l'agent diplomatique des États-Unis au Mexique, et par la légation du Mexique à Washington. J'ai appris par M. Tanner, qu'il se propose d'indiquer, dans une nouvelle édition de sa Carte, des changemens faits en dernier lieu, par le gouvernement, dans les états de la république. Vous recevrez cette Carte aussitôt qu'elle paraîtra.

Je vous prie d'agréer aussi une copie de la Notice de Darby sur la Louisiane : elle mérite la plus entière confiance ; l'auteur habita pendant seize ans le pays en qualité d'inspecteur, et mit le plus grand soin à rassembler les observations qui forment son ouvrage. C'est lui qui a donné la meilleure Carte de la Louisiane.

Je suis, Messieurs, etc.

James MEASE.

EXTRAIT d'une Lettre adressée par M. KÖENIG, Voyageur Français (1) à M. JOMARD, Membre de l'Institut, et renfermant plusieurs renseignemens sur les pays à l'ouest du DARFOUR.

Alexandrie, 26 août 1826.

1° Rapport d'un Barnouï sur diverses contrées à l'ouest du Darfour.

Le royaume de Bargou (2), dont l'étendue de l'est à l'ouest est

(1) M. Kœnig est élève de l'école des langues orientales de Paris : il voyage en Egypte et en Nubie depuis plusieurs années.

(2) Comme je me suis attaché d'une manière toute particulière à conserver l'orthographe des noms, je ne partage pas l'opinion des voyageurs qui écrivent Bornou, Borgou, au lieu de Barnou, Bargou, comme ils s'écrivent et se prononcent en arabe برنو برقو

arrose ; suivi de quelques renseignemens sur les montagnes *Goumi* et *Quintou*.

La province de *Mandara*, dont la capitale est *Delò*, est située à 6 journées au S. d'*Engournou*. Le sultan actuel, nommé *Meybkar*, fils de *Meybelàdi*, réside dans un domaine nommé *Ouadala*, situé au N.-O. de *Mora*, et arrosé par une petite rivière qui prend sa source dans cette montagne. A l'O. de *Gabal Mora* est une chaîne de montagnes nommées *Guebdl Gagadame*, qui s'étend vers le S.O. D'après le mandaràoui, la rivière *Chàri*, formée à *Mandara*, du confluent de plusieurs sources, au lieu de se jeter dans le lac de *Barnou*, irait passer à *Baghermi*.

4°. Renseignemens du même sur la source et le cours d'une rivière inconnue.

Cette rivière prend sa source dans une montagne nommée *Guidim*, située à une très-grande distance au S.-E. de *Mandara*. On y va par la route suivante, en se dirigeant toujours vers le S.-E.

A 13 journées de *Mandara*, *Masfay* ; à 10 journées de là, *Roumou* ; à 11 journées, *Nalè* ; à 5 jours *Lalaouey* ; à 3 jours *Selègui* ; à 2 jours *Jougui* ; à 1 jour *Bouroui* ; à 10 jours *Momourso* ; à 6 jours *Minjili* ; à 4 jours *Khuri* ; à 7 jours *Bombey* ; à 2 jours *Chimou* (1) ; à 1 journée $\frac{1}{2}$ *Kamroua*. Ce dernier pays est situé en face de la pointe d'une île nommée *Jeri Arbassan* (formée par la rivière mentionnée), dont la longueur, du N. au S., est d'environ 15 journées de marche. Il y a encore 6 jours de marche, de la pointe S. de cette île à la montagne de *Guidim*.

La rivière, depuis sa source jusqu'à une petite distance de la pointe N. de l'île, s'appelle *Daouay* ; de là, elle va directement à l'E. jusqu'à *Kotoko*, et prend le nom d'*Abadala*. Revenant ensuite au N., elle poursuit son cours dans la même direction, jusqu'à *Afnd*, où elle perd le nom d'*Abadala* pour prendre celui de *Pelpeloa*.

(1) A partir de là les naturels s'aiguisent les dents.

nées au sud de *Baghermi*, et sur le cours de plusieurs rivières qui, dit-il, se réunissent pour aller tomber dans le *Bahr Abiad*.

Route de *Baghermi* à *Gabal Ouartchia*, en se dirigeant toujours vers le sud.

De *Baghermi* à *Gagafalati*, 5 journées ; de là à *Boussò*, 3 jours ; *Garam*, 8 jours ; *Màbli*, 3 jours ; *Gabal Ouartchia*, 6 jours. Cette montagne renferme une source dont les eaux se dirigent vers l'E.

Le *Baghermàoui* prétend avoir traversé, au-dessus de *Boussò*, une rivière nommée *Goula* (peut-être *Kulla* de la Carte) qui, à quelque distance de là, se sépare en deux branches, dont l'une va au S.-E. et l'autre au N.-E., qu'ensuite la branche N.-E., à la hauteur de *Dar-Rounga*, remontant un peu vers le S.-E., va passer à *Denka*, et de là à *Choulouk*, pour se jeter dans le Nil. Il n'a pu me donner aucun renseignement exact sur la source de cette rivière.

Il prétend encore que la *Goula* reçoit une rivière nommée *el Dagò*, qui en reçoit elle-même une autre nommée *Mafkoudou*, venant de l'occident de *Barnou*, et que toutes se réunissent pour aller déboucher dans le *Bahr Abiad*. La branche N.-E. de la *Goula*, ajoute-t-il, depuis sa naissance, jusqu'à la hauteur de *Denka*, prend le nom d'*Ambirkey*.

Le sultan *Teima Fouràoui* (1) duquel j'ai obtenu quelques renseignements sur les sources et le cours du *Bahr Abiad*, ne m'a point parlé de ces rivières ; il ne connaissait pas non plus *Gabal Goumri*.

Un autre *Baghermàoui* prétendit que la rivière *Goula*, venant du sud, se divisait en deux branches à la hauteur de *Gabal Goumri* ; que l'une formait le *Bahr Abiad*, et que l'autre venait passer à *Baghermi*.

3° Rapport d'un *Mandàraoui* sur la province de *Mandara*, sur la rivière de *Chàri*, et la source et le cours d'une autre rivière qu'on ne trouve point sur les cartes ; avec la nomenclature des pays qu'elle

(1) De la dynastie des Rois de Darfour.

arrose ; suivi de quelques renseignements sur les montagnes *Goumi* et *Quintou*.

La province de *Mandara*, dont la capitale est *Delò*, est située à 6 journées au S. d'*Engournou*. Le sultan actuel, nommé *Meybkar*, fils de *Meybeladi*, réside dans un domaine nommé *Ouadala*, situé au N.-O. de *Mora*, et arrosé par une petite rivière qui prend sa source dans cette montagne. A l'O. de *Gabal Mora* est une chaîne de montagnes nommées *Guebál Gagadame*, qui s'étend vers le S. O. D'après le mandaràoui, la rivière *Chàri*, formée à *Mandara*, du confluent de plusieurs sources, au lieu de se jeter dans le lac de *Barnou*, irait passer à *Baghermi*.

4°. Renseignemens du même sur la source et le cours d'une rivière inconnue.

Cette rivière prend sa source dans une montagne nommée *Guidim*, située à une très-grande distance au S.-E. de *Mandara*. On y va par la route suivante, en se dirigeant toujours vers le S.-E.

A 13 journées de *Mandara*, *Masfay*; à 10 journées de là, *Roumou*; à 11 journées, *Nalè*; à 5 jours *Lalaouey*; à 3 jours *Selègué*; à 2 jours *Jougui*; à 1 jour *Bouroui*; à 10 jours *Momourso*; à 6 jours *Minjili*; à 4 jours *Khùri*; à 7 jours *Bombey*; à 2 jours *Chimou* (1); à 1 journée $\frac{1}{2}$ *Kamroua*. Ce dernier pays est situé en face de la pointe d'une île nommée *Jeri Arbassan* (formée par la rivière mentionnée), dont la longueur, du N. au S., est d'environ 15 journées de marche. Il y a encore 6 jours de marche, de la pointe S. de cette île à la montagne de *Guidim*.

La rivière, depuis sa source jusqu'à une petite distance de la pointe N. de l'île, s'appelle *Daouay*; de là, elle va directement à l'E. jusqu'à *Kotoko*, et prend le nom d'*Abadala*. Revenant ensuite au N., elle poursuit son cours dans la même direction, jusqu'à *Afnò*, où elle perd le nom d'*Abadala* pour prendre celui de *Pelpeloa*.

(1) A partir de là les naturels s'aiguisent les dents.

Voici les noms de quelques-uns des pays qu'elle arrose, à partir de la pointe N. de l'île, jusqu'à *Kotoko*, c'est-à-dire, dans l'intervalle de 15 journées; *Gasfay*, *Oulgui*, *Engala*, *Djina*, *Bagoa*, *Azgoa*, *Kafuy*. Elle baigne ensuite les contrées suivantes, en poursuivant son cours vers le N.

A 11 journées au N. de *Kotoko*, *Boudou*; à 15 jours de là, *Kanem*; à 12 jours *Tjetkò*; de là, après une distance de 13 jours de désert, *Afnò*. Cette rivière ensuite se dirigeant vers le N. O., va passer à *Gondja*, à plus de 30 jours au N.-O. d'*Afnò*.

Le même m'assura qu'étant allé à une montagne nommée *Goumri*, située à plus d'un mois au S.-E. de *Mandara*, il n'y avait vu la source d'aucune rivière, pas plus qu'à *Gabal-Quintou*, située au S. de *Goumri*. Il avait seulement entendu dire qu'à l'E. de cette dernière montagne, il y avait une rivière qui allait se jeter dans le Nil.

Les habitans de *Quintou* (1), dit-il, s'appellent *Oumboums*. Ils possèdent une quantité innombrable de chevaux. Leurs armes sont la lance et l'arc. Ils ne professent aucun culte; ils ont seulement des espèces d'oracles qu'ils croient doués du don de prédire l'avenir, et qu'ils consultent toujours avant de rien entreprendre. Leur sultan s'imagine qu'il n'y a au monde de souverains que lui et celui de *Barnou*. Les *Oumboums*, naturellement belliqueux, vont souvent porter leurs armes chez des peuplades distantes de leur pays de 4 à 5 mois. Alors, ils emmènent avec eux une multitude de troupeaux. Le sultan, avant de se mettre en marche pour une expédition lointaine, fait, selon l'usage, placer en travers de la route, un gros tronc d'arbre, sur lequel chacun des cavaliers doit passer; si, après que les troupes ont défilé, ce tronc n'est point usé par la triture, au point de pouvoir se séparer en deux, il fait venir un renfort.

(1) Ces montagnes produisent, à ce qu'il paraît, un fruit semblable à la châtaigne.

Remarques sur les relations qui précèdent. — Parmi ces renseignements, les uns confirment les faits déjà connus ; les autres y sont contraires, ou bien sont nouveaux ; et quoique offrant de l'in vraisemblance, méritent l'attention des Géographes. Ainsi la position du Bargou, capitale Ouàrò, se rapporte à celle du Borgou et de Wara de Browne et d'autres voyageurs : la province d'Afnò et ses villes, au royaume de Howssa, de M. Claperton ; la province de Mandara et sa chaîne de montagnes prolongée au S. O., au Mandara de M. Denham ; la position de la montagne Goumri à plus d'un mois au S.-E. de Mandara, à celle du *Mont de la Lune* de Browne et des auteurs arabes. Mais les assertions suivantes contredisent les relations actuellement connues.

- 1° Le Goula (supposé le même que Bahr Kulla) se diviserait en deux branches à 8 journées au sud de Baghermi ; l'une allant au S.-E., l'autre au N.-E., et celle-ci se jetant à Choulouk dans le Nil, sous le nom d'Ambirkey. Le rapport d'un habitant de Baghermi diffère beaucoup de celui d'un de ses compatriotes, qui partage le Goula en deux branches à la hauteur de la montagne Goumri.
- 2° Le Chari ne se jetterait point dans le lac de Barnou.
- 3° Suivant un habitant de Mandara, aucune rivière n'a sa source à la montagne Goumri ; et ce qui est plus extraordinaire, le voyageur a appris, d'un prince de Darfour, que celui-ci ne connaissait pas Gabal-Goumri.
- 4° La province qui partage avec Tombouctou, le commerce du Barnou, et située au S.-O. d'Afnò, se nommerait Kòna, suivant le Barnàoui que M. Kœnig a consulté.
- 5° Au N.-O. de Barnou est une région très-intéressante à connaître, et qui est entièrement ignorée ; selon M. Kœnig, elle s'appelle Boulala ; son chef-lieu, Kouka. Sa conjecture nous semble fondée ; Ouadi Koukou des écrivains arabes, paraît se confondre avec cette position, et le lac dont parlent ces auteurs avec celui qui est placé ici au N.-E. du grand lac Moukbi, le même que le lac Tchad.
- 6° Gabal Ouartchia, montagne placée à 25 jours au sud de Baghermi, est d'autant plus intéressant à con-

naître, qu'il donne naissance à une rivière dirigée à l'est. Si ce renseignement est exact, voilà la source d'une des rivières qui tombent dans la mer des Indes, et l'on doit penser, attendu la distance des côtes, que ce second étage des montagnes Goumri et du Mandara, est beaucoup plus élevé. 7° Une autre montagne, le mont Guidim, à 75 journées au S.-S.-E. de Mandara, est également inconnue aux Géographes, mais bien difficile à admettre, ainsi que la rivière qui, dit-on, y prend sa source, et encore cette île qui a 15 journées de marche en longueur. Le pays d'Afnò, dont il est question dans l'itinéraire au mont Guidim, n'a rien de commun avec la province que nous avons citée : il en est de même du nom de Kanem. Il faudrait presque convertir les journées en heures pour rester dans la vraisemblance. 8° Le Gabal Quintou, au S. de Goumri, ne renferme la source d'aucune rivière, si l'on en croit le rapport de l'habitant de Mandara ; mais, plus à l'est, il y en a une qui se jette dans le Nil ; cette assertion ne contredit point l'idée générale que l'on a de l'origine du Bahr-el-Abyad. Il est permis de douter que les Oumboums, habitans de cette montagne, vont faire des expéditions jusqu'à une distance de 4 ou 5 mois de chemin.

Les détails curieux, mais un peu vagues, contenus dans le rapport de l'habitant de Baghermi, n'éclaircissent point encore la prétendue communication des eaux qui arrosent le Barnou, avec le *Nil d'Egypte* ; ce qui est plus curieux, c'est que les eaux du lac Tchad ou Moukbi, ont un flux et un reflux ; mais peut-on s'en rapporter, pour un fait de cette nature, à l'observation des gens du pays ? Malgré le peu de vraisemblance de plusieurs des faits rapportés sur la foi des Indigènes, je dois ajouter que le voyageur a recueilli des mêmes hommes des vocabulaires faits pour inspirer quelque confiance dans leurs rapports, car je les ai trouvés d'accord en grande partie avec ceux que les voyageurs anglais viennent de former sur les lieux mêmes ; je veux parler des langues de Barnon, Baghermi et Mandara.

Londres, le 24 octobre 1826

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Durant les derniers mois de mon séjour au Hâvre, M. Noirot a eu la bonté de m'adresser les derniers numéros du Bulletin de la Société de Géographie, ainsi que plusieurs exemplaires du programme des prix d'encouragement pour différens voyages, en me priant d'en tirer le parti le plus convenable aux intérêts de la Société.

Les fréquentes relations que j'ai eues avec les capitaines des paquebots de l'Amérique du nord et du sud, m'ont rendu faciles les moyens de les utiliser.

New-York, Philadelphie, la Martinique, Buénos-Ayres et Bahia sont les endroits où les personnes à qui j'ai adressé ces programmes voudront bien en favoriser la publication, pour ce qui concerne au moins le Voyage à faire dans la Guyane française et la description demandée des ruines de Palenqué.

M. William Huttman, à qui j'ai fait hommage du dernier programme, désirerait obtenir le Bulletin de la Société, *en échange*, pour les volumes des Transactions de la Société royale Asiatique de la Grande-Bretagne et d'Irlande. La Société de Londres sera flattée de l'accueil que l'on voudra bien faire aux propositions que j'ai l'honneur de vous soumettre.

Mon projet était de vous tracer, il y a huit jours, avant de quitter l'île de Wight, une esquisse rapide des points remarquables qu'offre cette charmante portion du fertile et riant comté du Hampshire. La partie du nord que borde le canal *dit de l'ouest*, est une grève, où viennent expirer les bases de verdoyans côteaux, ornés çà et là d'élégantes chaumières, habitation ordinaire des curieux qui se rendent dans l'île, pour la visiter durant la belle saison. En parcourant le rivage, on foule sous ses pas une terre argileuse d'un bleu foncé, appelée *plotnone* par les indigènes, al-

ternant avec de la craie que l'on retrouve sur presque tous les points. Des couches plus ou moins abondantes de pyrites de fer et d'un sable blanchâtre extrêmement fin, sillonnent cette grève.

Dans la partie méridionale, on remarque d'assez hautes falaises, quoique fort inégales d'ailleurs, en avant desquelles se trouvent placés de nombreux récifs, comme pour servir de barrière aux flots qui, poussés par les vents de l'ouest, assiègent le rivage. *Dunnose-East-End*, *Roken End*, *Atherfield-End*, *Brixton-Bay*, *Bull-Rocks*, *Brook-Chine*, *Freshwater-Cliffs* et les *Needles*, sont les points de cette côte qui méritent surtout de fixer l'attention du Géographe et des marins qui explorent la Manche.

Plusieurs collines, dont les plus hautes se dirigent de l'est à l'ouest, occupent l'intérieur de l'île, où le climat est doux, mais très-souvent pluvieux, à cause des nuages que les points élevés y attirent. La petite rivière de la Médina la traverse dans le milieu, du sud au nord, et la divise en deux districts, formant ensemble trente paroisses ou communes, peuplées par vingt-cinq mille habitants. La longueur de l'île, de l'est à l'ouest (en lieues de 25 au degré) est de lieues; sa largeur, du nord au sud, de 4 $\frac{1}{2}$ et sa circonférence de 22 lieues environ. — Le sol en est bon et productif; l'agriculture y est soignée; et l'on y élève de beaux et de nombreux troupeaux. Je n'ai trouvé que de l'aménité parmi les individus de toutes les classes, et je n'ai quitté ce pays qu'avec la certitude d'y avoir fait des amis.

Desireux de faire une expédition dans le nord, si mes démarches réussissaient, je prendrai occasion plus tard de soumettre à la Société quelques questions.

L. BEZOUT.

Membre de la Société, etc.

RAPPORT SUR UN OUVRAGE INTITULÉ :

Geography ancient and modern, ou the principles of comparison and classification; by W. CHANNING WOODBRIDGE, and by EMMA WILLARD, in-8°, avec Atlas. Hartford, 1824.

L'ouvrage dont M. Woodbridge est l'auteur, et dont il vous a fait hommage est déjà connu de vous, Messieurs; l'un de vos membres, chargé de l'examiner, vous en a rendu un compte verbal, qui prouve le soin que M. Woodbridge a pu apporter dans la rédaction de son livre, et la multitude de notions intéressantes qu'il y a renfermées. Il devient, dans cette circonstance, difficile à un rapporteur nouveau, de ne pas applaudir aux éloges qui ont été adressés à M. Woodbridge, et surtout de ne pas rentrer dans des observations qui vous ont déjà été présentées. Vous ne pouvez donc ici, Messieurs, attendre de votre rapporteur, qu'un compte rendu très-succinct.

Le livre de M. Woodbridge, qui doit être accompagné d'un Atlas, que nous n'avons pu juger, puisque le texte seul de l'ouvrage vous a été présenté, est consacré à l'enseignement élémentaire de la Géographie. Beaucoup d'ordre et de méthode, une classification en quelque sorte originale, dans laquelle l'auteur embrasse toutes les branches de la science géographique, le recommandent particulièrement à votre attention. Pénétré de cette idée, que la véritable essence de la science consiste à généraliser, et à réduire à peu de cas ou de principes généraux chaque branche des connaissances humaines, M. Woodbridge n'attaque en quelque sorte que les sommités de la science; et en effet, il ne s'attache à reproduire que les principes les plus généralement reconnus et admis. Son livre peut être considéré comme un bon guide, non pas seulement pour les élèves, mais encore pour les maîtres. Il se divise en cinq parties bien distinctes, dont la première, servant d'introduction, traite avec beaucoup de clarté et en peu de mots, des principaux

rapports de la Géographie avec l'astronomie, des divisions mathématiques de la terre, considérée à part de tout le système du monde, et des connaissances préliminaires qu'exige l'usage des cartes. Les trois parties suivantes ont pour but la Géographie proprement dite, c'est-à-dire la description du globe indiquée sous les titres qui suivent : 1^o *Géographie physique*; 2^o *Géographie politique*; 3^o *Géographie statistique* : nomenclature peut-être hasardée, en ce sens que l'auteur ne se serait point rendu compte des véritables motifs qui, dans les classifications générales, ont fait rapporter jusqu'à présent la Géographie statistique à la Géographie politique, et regarder la première comme n'étant qu'une branche ou division de la seconde.

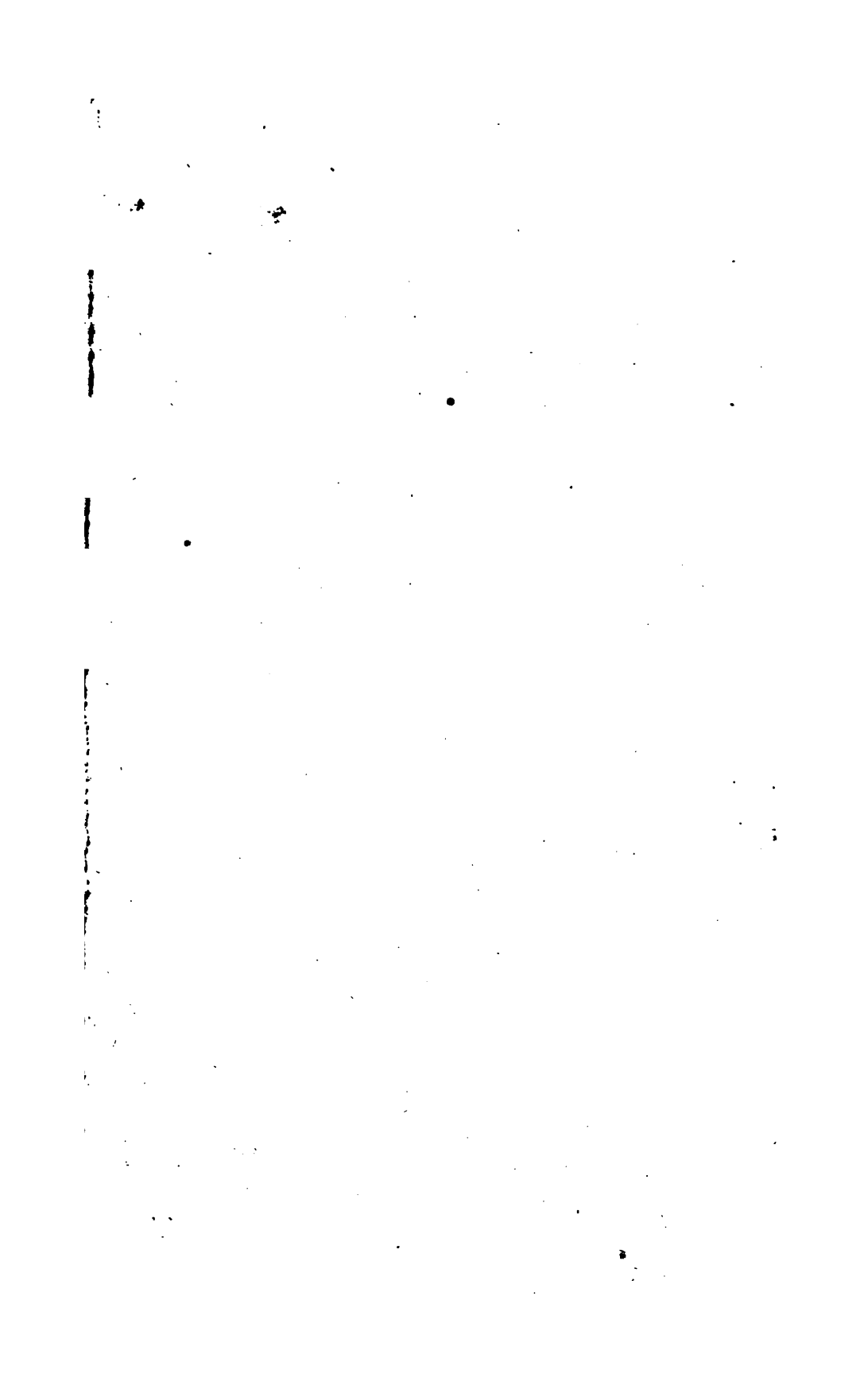
La cinquième et dernière partie de l'ouvrage est consacrée à la *Géographie ancienne*, accompagnée elle-même d'une table chronologique des principaux évènements qui se sont passés jusqu'à la naissance de Jésus-Christ, d'un essai sur l'histoire sacrée, envisagée dans ses rapports avec la Géographie, et de quelques données mythologiques. Enfin, ce livre se termine par l'exposition des règles relatives à la construction des cartes, et de plusieurs problèmes, où l'auteur donne la solution des difficultés qu'elles peuvent faire naître. Il a eu l'heureuse idée de représenter les phénomènes les plus remarquables, dans des vignettes typographiées dont la plupart sont fort nettes et donnent une idée assez juste des faits. Ces vignettes sont nombreuses, et elles ne peuvent être que d'un grand secours pour aider la mémoire d'un élève. Des questions utiles en ce qu'elles mettent sur la voie des recherches, et forcent à la réflexion, sont aussi proposées, mais rejetées hors du texte et à la fin des pages, ou réunies dans la table analytique des matières qui précède l'introduction, elles offrent tous les avantages que l'on doit attendre de leur emploi, sans avoir l'inconvénient de scinder le texte d'une manière désagréable. En général, pour me servir des expressions de votre premier rapporteur, M. Woodbridge en fait usage *avec beaucoup de sagacité*.

La Géographie ancienne, basée sur les travaux de d'Anville, Adam, et autres, est traitée d'après les mêmes vues. Elle est particulièrement due à Madame Emma Willard, principale du séminaire de femmes à Troy, dans l'état de New-Yorck. Quant à l'Atlas, le plan nous en paraît neuf et intéressant ; mais n'ayant aucune connaissance autre que celle que nous puisons dans les renvois du livre, nous ne saurions vous en donner une idée exacte. Nous émettons à cet égard le regret que la Société n'ait reçu de M. Woodbrige qu'une partie de son travail.

Une des difficultés les plus grandes pour ceux qui composent des ouvrages consacrés à l'instruction, c'est de s'accommoder à leur position, c'est-à-dire de ne point présenter à des élèves des connaissances qui soient au-dessus, non plus qu'au dessous de leur portée, et de les leur enseigner avec assez de clarté et de méthode pour que le souvenir ne leur en échappe plus. M. Woodbrige paraît ne s'être pas dissimulé les difficultés qu'il avait à vaincre ; aussi, a-t-il cherché à employer, dans son livre, tous les moyens qu'il croyait propres à le faire arriver à son but. Il a réussi jusqu'à un certain point ; et nous croyons que cet ouvrage, quoique convenable seulement à des élèves déjà un peu instruits, ne peut être consulté qu'avec fruit par ceux qui, en France, sont dans le cas d'écrire des livres élémentaires sur la Géographie.

ALEX. BARBIÉ DU BOCAGE.





BULLETIN

DE

LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

NUMÉROS 43 ET 44. — NOVEMBRE ET DÉCEMBRE.

PREMIÈRE SECTION.

REVUE.

*COUP-D'OEIL sur les provinces d'Ava cédées aux Anglais
par le dernier traité de paix.*

Les provinces de Ye, Tavai et Merguy, récemment soumises à la domination britannique, ont été rarement visitées par les Européens et sont très-peu connues. C'est ce qui nous engage à publier les renseignements suivans, puisés dans des notes prises sur les lieux, ou extraits d'ouvrages peu répandus.

Ces provinces forment une étroite bande de terrain d'environ 300 milles de longueur, 50 de largeur, et 15,000 de superficie. Elles sont bornées à l'ouest par la mer, et à l'est par une chaîne de montagnes qui les séparent du royaume de Siam. Ces montagnes, par une ligne continue, mais irrégulière, se prolongent depuis une branche de l'Himalaya jusqu'à la pénin-

sule de Malacca. La chaîne principale est flanquée de plusieurs parallèles, qui diminuent en hauteur à mesure qu'elles se rapprochent de la plaine. Les vallées, extrêmement étroites, reçoivent de nombreux ruisseaux dont la réunion forme des rivières très-rapides, coulant d'abord au S. O., puis directement à l'O. jusqu'à la mer. Les pics les plus élevés peuvent avoir 5,000 pieds au-dessus du niveau de l'Océan. Ils sont couverts de forêts, ainsi que le reste des montagnes dans lesquelles vivent disséminées, les tribus sauvages, peu nombreuses et indépendantes des Karians.

La province la plus septentrionale est Ye, qui touche au territoire de Martaban; vient ensuite Tavai, dans laquelle on était dans l'usage de comprendre la première; celle de Merguy, qui confine avec la péninsule de Malacca, est la plus méridionale. Le long de la côte, une suite de petites îles, beaucoup plus nombreuses vis-à-vis Merguy, composent l'archipel de ce nom.

Lorsque, pour la première fois, les Européens visitèrent ces contrées, elles appartenaient en partie à Pégu, et en partie à Siam : Ye et Tavai au premier, Merguy au second. Vers le milieu du seizième siècle, les Péguans s'emparèrent de ce qui appartenait aux Siamois, prirent la capitale, et réduisirent en captivité la famille royale. Le roi s'étant empoisonné, les Siamois recouvrèrent leurs possessions environ cinquante ans après les avoir perdues; mais dans le commencement du dix-septième siècle, toutes les côtes jusqu'à Tennasserim, tombèrent de nouveau au pouvoir des Péguans. Il paraît que Tavai devint indépendant dans les premières années du dix-huitième siècle; car, en 1752, il fut ouvert des négociations entre le gouverneur du fort Saint-Georges et le *roi de Tavai*. En 1760, les Birmans envahirent le pays, pillèrent Merguy et Tennasserim; Alompra, leur chef, mourut à Martaban : mais en 1763, les mêmes Birmans soumi-

rent les différens districts, dont ils ont conservé la possession jusqu'à ces derniers temps. Pendant toute cette période, et jusqu'aux relations établies entre Madras, Ava et Pégou, en 1750, tous les documens présentent ces provinces comme le théâtre du commerce le plus actif, leur sol comme extrêmement fertile, et habité par une population industrielle, et inoffensive. Toutefois l'invasion des Birmans a produit les effets ordinaires de la conquête de cette nation : la population est réduite à un petit nombre de misérables, le commerce est presque anéanti, et des cantons dont le riz était le grand article d'exportation, nourrissent à peine le peu d'habitans qui en cultivent le sol.

La petite province de Ye est bornée au nord, par Kiaup-Kyagœ (1), au sud par le Kaleeng-Aung, canton de Tavai; les montagnes et la mer sont ses limites à l'est et à l'ouest. On y comptait 5,000 habitans; mais cette population a beaucoup diminué par suite de la guerre et des déprédations des Siamois qui profitaient des divisions intérieures pour enlever les cultivateurs. Ces derniers se sont réfugiés à Tavai, ou dans les lieux soumis au pouvoir britannique, et la province entière n'offre plus qu'une triste solitude, où l'on voit, de loin en loin, quelques champs de riz peu étendus et mal cultivés.

La ville est située sur une montagne, et celle-ci s'élève, en quelques endroits, à cent pieds au-dessus de la rivière qui baigne sa base du côté du sud. Le sol et le climat sont également favorables à la culture. Le bois de construction pour les petits bâtimens, est abondant et de bonne qualité. Les autres productions du pays sont à-peu-près les mêmes que celles de Tavai.

(1) Nous suivons l'orthographe anglaise pour les noms de lieux.

La province de Tavai, Dawai ou Dawe, noms qu'on lui donne également, est bornée au nord par Ye, au sud par Tennasserim, à l'est et à l'ouest par les montagnes et la mer. La ligne de démarcation, au nord, est la rivière de Pou-Thyne ou Hengha, à soixante-dix-sept milles nord de la ville de Tavai; celle du sud est une chaîne de montagnes élevées. La province est divisée en soixante-dix-huit districts, dont seize sont compris dans le fort. La population s'élève en ce moment à 20,000 âmes, ce qui n'est guère que la moitié de ce qu'elle était avant la conquête des Birmans. La partie cultivée n'excède pas cinquante milles carrés; tout le reste est en friche ou couvert de forêts.

La ville de Tavai est située sur la rive orientale de la rivière du même nom, et à vingt-huit milles de son embouchure. De nombreux bas-fonds obligent les bâtimens de s'arrêter à environ seize milles de la ville; mais les prames, les jonques et les petites barques viennent y aborder, et les Chinois ont des chantiers pour la construction et le radoub de ces sortes d'embarcations. Vis-à-vis l'île des Crabes, où mouillent les vaisseaux, et à environ douze milles de l'embouchure de la rivière, on pourrait construire des chantiers pour des bâtimens tirant cinq fathoms d'eau.

Le fort consiste en deux circonvallations de murailles éloignées l'une de l'autre de 500 à 800 toises. L'intérieur, construit en briques, embrasse environ deux milles et demi de tour. L'extérieur entoure seulement les côtés du nord et de l'ouest. A chaque point du compas est une porte très-solide. Tavai, située dans un bas-fond, est inondée pendant la saison des pluies; mais il serait aisé d'effectuer l'écoulement des eaux et de rendre ainsi la ville plus salubre. Il y a tout auprès, du côté de l'est, quelques hauteurs qui présentent une excellente position militaire.

La province est plus boisée que les autres parties de la côte. Elle est arrosée par de nombreuses rivières, qui courent sud et ouest, à la distance de deux ou trois milles l'une de l'autre. Les principales sont :

La Hengha, qui sépare les provinces de Tavai et Ye. Elle a environ vingt-cinq yards de largeur, et ses rives s'élèvent de neuf à dix pieds. Elle coule à la mer du versant oriental des montagnes, et le flot y remonte jusqu'à environ vingt milles.

La Henzah, à environ dix-sept milles au sud de la précédente, longe la base d'une chaîne de montagnes peu élevées, dans la direction du sud; elle tourne ensuite droit à l'ouest, et se jette dans l'Océan, après avoir reçu plusieurs ruisseaux. Elle a environ soixante-dix yards de largeur et se trouve encaissée dans un lit de vingt à trente pieds de profondeur.

La Tavai sort de la même chaîne de montagnes, et gagne au sud jusqu'à Kalian, à quarante milles de la capitale. Là, elle se dirige au sud-ouest pour se rendre à la mer. Elle est navigable pour les grandes barques, jusqu'à cinquante milles au-dessus de la ville, où elle a, pendant le mois d'avril, deux pieds de fond et douze yards de largeur. La hauteur de ses rives varie de trente à trente-cinq pieds.

Le sol de Tavai ne vaut pas celui de Martaban, mais est supérieur à celui de Merguy, et ne demande qu'à être cultivé pour devenir éminemment productif. Les champs qui bordent la rivière, se composent d'une argile compacte, et présentent peu de terre végétale. Ceux qui bordent les collines, sont gras dans quelques cantons et légers dans d'autres. Toutes les îles offrent des terrains d'alluvion.

Le riz, qui a toujours été la principale production de ce pays, est cité, par tous les voyageurs, comme le principal article d'exportation pour tous les ports de la côte, depuis la partie la plus septentrionale, jusqu'à Malacca. On l'expédie éga-

lement pour la côte de Coromandel , de l'autre côté de la baie. Lors de leur prise de possession du pays , les Anglais eurent à craindre que les récoltes ne pussent suffire à la consommation annuelle ; mais l'état de paix a déjà produit les plus heureux effets , et l'on espère que la moisson s'élèvera désormais à cinq fois au-delà de la consommation. Elle était jusqu'à présent de 2,400 *coyans de paddy* , en riz non mondé ; elle s'élèvera dans l'année courante à 12,000 *coyans* ; et l'on assure que dans les bonnes années elle doit être de 20,000 , c'est-à-dire huit fois la quantité nécessaire à la population actuelle.

On cultive à Tavai du tabac d'assez bonne qualité , mais à peine en quantité suffisante pour la consommation de la province ; le produit peut cependant en être augmenté. Les habitans sont tous des fumeurs déterminés , et l'on voit des enfans de deux ou trois ans tenir la cigare à la bouche avec autant de gravité que les vieillards. On cultive aussi l'indigo , mais beaucoup moins que ne pourraient le permettre le sol et le climat , particulièrement favorables à cette plante. On en préparait , près de Rangoon , d'une qualité supérieure , pour les marchés européens. La canne à sucre est au nombre des végétaux du pays , mais elle n'est pas d'une bonne qualité. Le poivre croît surtout dans la partie occidentale où l'on voit aussi quelques noix muscades. Le bétel , cultivé dans les jardins , vient spontanément dans les champs en friche. Les autres produits végétaux sont l'arèque , le cardamome , le myrobolan , et plusieurs écorces et racines médicinales. Il y a une immense variété d'arbres de haute futaie , dont quelques-uns servent à la construction des bâtimens. On peut retirer de la province une quantité de sel indéterminée , et se procurer par les Karians , du miel , de la cire et des dents d'éléphans. Les îles voisines fournissent en quantité ces nids d'oiseaux renommés pour leur goût délicat.

Le métal le plus commun à Tavai , est l'étain que l'on ex-

ploite encore en ce moment dans une épaisse forêt, à une journée de la ville. Il y a aussi d'autres mines ; mais jusqu'à présent on s'est peu occupé de leur exploitation, quoique le bas prix des vivres et l'abondance des combustibles rendent leur position très-avantageuse.

Les travailleurs, pour s'épargner la peine de creuser un sol très-compact, préfèrent en général de passer au crible le gravier et le sable d'un ruisseau appelé Boa-Ben-Chaung. Ils sont toujours une vingtaine à l'ouvrage, et ils choisissent un d'entr'eux pour les diriger, en l'exemptant de tout autre travail. Chaque ouvrier porte avec lui, en partant de Tavai, une provision de vivres, et les outils nécessaires, c'est-à-dire un couteau de bois, une pioche, un bassin en bois d'un pied de diamètre, et quelques moitiés de noix de cocos. Son premier soin, en arrivant sur les lieux, est de se construire une petite hutte. Il pend le bassin à son cou, et attache à sa ceinture les coquilles de noix de coco. Il remonte ainsi le lit du ruisseau, qui a deux ou trois pieds de profondeur, et laisse le bassin atteindre le fond. Il le remplit avec les pieds ou les mains en se baissant dans l'eau. Il se retire et lave le contenu sans s'éloigner de l'endroit qu'il a choisi. Le minerai demeure au fond, sous la forme d'un sable noir. Chaque lavage, qui dure environ dix minutes, produit rarement de quoi remplir une coquille de coco. Le plus gros échantillon souvent ne pèse pas une drachme. La taxe sur le produit était autrefois de dix pour cent.

Les mines sont au milieu d'une épaisse forêt ; les éléphants détruisent quelquefois les huttes des ouvriers, mangent leur provision de riz, et les obligent à revenir à Tavai. Les travaux ne commencent guère qu'à neuf heures du matin ; car, avant ce moment, l'atmosphère est humide et froide. Le thermomètre de Farenheit, exposé à la température, ne donne que

65°, tandis que celle de l'eau est de 68° à 70°. Pour se préserver de l'influence du froid et de l'humidité, les ouvriers prennent de l'arèque et de l'opium, mais de ce dernier en petite quantité.

Ils fondent le minerai aussitôt leur retour à la ville, et font les médailles qui ont cours dans le pays. Quarante-quatre de celles-ci valent une roupie, soit de Madras, soit de Sicca, quoiqu'en général le peuple n'en donne que quarante pour une roupie de Madras.

On retirait autrefois de l'étain de plusieurs autres endroits, notamment de Maghe, sur la route de Merguy, et d'une mine près de Yenge, à sept milles au sud de Mendal.

Les mines de Tavai ne sont probablement pas les bornes du filon métallique au nord. On le trouve, dit-on, à Martaban. Sur le golfe de Siam, ce filon cesse au 13° degré de latitude nord.

On fond le minerai dans de petits fourneaux en terre. On retire cinquante pour cent de métal; mais on pourrait certainement obtenir un résultat plus avantageux, en perfectionnant la manipulation. Le minerai de la partie de l'est, donne de soixante à soixante-cinq pour cent.

La province nourrit un grand nombre d'animaux, tant sauvages que domestiques. Parmi ces derniers, les buffles, dont la force égale la douceur, sont d'un usage général. Les bêtes à cornes sont peu nombreuses. Les forêts sont peuplées d'éléphants, de rhinocéros, de loups, de singes, de daims et de sangliers. On mange la chair de ces deux derniers animaux.

La plupart des meilleurs fruits de l'Orient se retrouvent à Tavai. Les jardins produisent l'ananas, l'orange, le melon, le fruit du *musaparadisiaca*, le mangostin, le dorian ou durion, etc. Ces deux derniers ne se trouvent pas au nord de la pro-

vince. Le mangostin s'exporte à Rangoon et à Martaban. Le dorian est très-recherché à la cour d'Ava. Le climat et le sol de Tavai sont également favorables aux végétaux de l'Europe.

Les marchés du pays sont assez bien approvisionnés. Outre les produits indigènes, on y trouve des épiceries, de la coutellerie, des draps, des merceries et du papier. Parmi les objets que fournit le sol, on peut compter le tabac, la cire, la laque, les patates, les ignames, les champignons, d'excellent gibier, la chair du sanglier et du buffle, les tortues, et une foule de légumes. Les Birmans ne mangent pas autant de riz que les habitans de l'Hindoustan. Leur cuisine convient assez aux Européens. Ils font deux repas par jour, l'un à midi, l'autre dans la soirée. Ils servent dans des soucoupes ou dans des assiettes de laque rouge, mangent en général avec les doigts, aiment beaucoup le vinaigre et les épices, et prennent leur principal repas au coucher du soleil, habitude contractée par suite de leur vie agricole. Les habitans de Tavai admettent volontiers les Européens à leur table. Ils sont en général d'une grande sobriété; ils s'interdisent les liqueurs spiritueuses, les mets délicats, tous les objets de luxe, et mènent une vie sédentaire, sans fuir cependant la société et les plaisirs honnêtes.

La propriété des terres paraît n'avoir d'autres titres que la prescription, car il n'existe pas d'actes écrits. Il est permis à chacun de défricher autant de terre qu'il veut, et d'en disposer à son gré. Cette propriété passe à ses enfans; mais s'il l'abandonne pendant quelque temps, toute autre personne peut s'y établir, et le premier possesseur n'est admis à faire aucune réclamation. Le Gouvernement percevait un droit de dix pour cent sur les grains, qu'on déposait dans un grenier public jusqu'à ce qu'un officier, appelé Keysou, eût reçu le montant de la contribution. Des taxes en nature étaient encore prélevées

sur la cire, les dents d'éléphants, etc., et en argent sur les noix de cocos, l'arèque et le sucre. Ces taxes n'étaient pas arrêtées, mais dépendaient presque entièrement du caprice du Miwoon, ou gouverneur de la province, dont il paraît que les émolumens ne se composaient que de ce qu'il pouvait extorquer aux habitans. Tout ce qui n'était pas nécessaire à la nourriture et à l'entretien des troupes était vendu, et tous les trois ans on en faisait passer le montant à la cour d'Ava. Mais son principal revenu se composait de ce qu'elle se faisait rendre par les gouverneurs, lorsqu'ils étaient rappelés.

Le commerce de Tavai n'a pas eu beaucoup d'extension depuis quelque temps, et ne s'est fait que par quelques bâtimens de Penang, de Rangoon, de Merguy, ou du pays même. Les habitans de Tavai se servent de barques non pontées portant de deux à quinze coyans, et avec lesquelles ils se hasardent à suivre la côte jusqu'à Martaban, par les plus gros temps de la mousson. Il ne se passe pas d'année sans qu'il en périsse un grand nombre.

Les rivières et les ruisseaux qui parcourent l'intérieur des forêts, y facilitent la construction des barques et des prames. Pour cinq cents roupies on peut en établir une du port de quinze coyans. Les charpentiers du pays, sous la direction d'un ouvrier européen, sont en état de terminer un bâtiment de deux cents tonneaux, dans toutes les proportions qu'on peut désirer.

Le tabac et le coton de Martaban et de Rangoon, sont importés à Tavai. On y envoie de Penang, les marchandises d'Europe, les armes à feu, la poudre à canon, la mousseline ainsi que la porcelaine, la noix de betel, le sucre et les épiceries.

Les objets d'exportation sont le riz, l'étain, la cire, l'ivoire, la poterie, les nids d'oiseaux, etc., etc.

Le Gouvernement retirait du commerce un droit de cinq pour

cent sur les articles d'importation, et de six pour cent sur ceux d'exportation. Mais les présens exigés par les officiers chargés de percevoir ces droits en augmentaient beaucoup la valeur. Depuis quelque temps, les revenus du sol et ceux du commerce étaient d'un bien faible produit; et le peuple doit s'estimer heureux de jouir enfin intégralement de ses propriétés et de sa liberté individuelle, tandis qu'on va s'occuper à développer les ressources de la province.

Quoiqu'on donne le nom de Merguy à la partie de la Péninsule qui touche à Tavai, ce nom n'appartient qu'à la capitale. La province s'appelle Tennasserim ou Tannathare. L'ancienne capitale, actuellement en ruines, portait le même nom; il est fréquemment cité par les premiers voyageurs qui parcoururent le pays.

Le Tennasserim, proprement dit, est séparé de Siam par la prolongation de la chaîne orientale des montagnes. Il est borné à l'ouest par la mer, au nord par Tavai, et séparé, au sud, des possessions siamoises, par un petit district appelé Prindoug. La côte est abritée de la mousson du sud-ouest, par les îles élevées et rocailleuses de l'archipel de Merguy.

La ville de ce nom s'élève dans une île formée par des branches des rivières Goulpia et Tennasserim, à l'endroit où elles se jettent à la mer et près de l'embouchure de cette dernière. Des champs incultes et marécageux s'étendent au sud. Elle est sur une colline de 130 pieds au-dessus du niveau de la mer : sa population de huit mille habitans, répartie dans ses six quartiers, peut être considérée comme une grande partie de celle de la province. Les maisons de Merguy sont construites, selon l'usage des Birmans, avec des poteaux et des solives en bois, des bambous et des nattes.

Placée sur une hauteur, elle reçoit, pendant le jour, les

brises rafraîchissantes de la mer, et pendant la nuit, le vent de terre, plus frais encore. A l'ombre, on n'y éprouve jamais une chaleur trop forte. Une preuve de la salubrité du pays, c'est que les malades européens qu'on y envoie de Rangoon, s'y rétablissent promptement. Le thermomètre, à midi, pendant les temps de la plus forte chaleur, c'est-à-dire entre le mois de mars et celui de septembre, monte rarement jusqu'à 84°.

Le port de Merguy est vaste, sûr et commode, et l'entrée et la sortie en sont également faciles, par les deux moussons, pour tous les navires, quel que soit leur tirant d'eau. La mousson du sud-est domine sur la côte depuis le 15 mai jusqu'à la mi-novembre. Les pluies commencent dès le milieu de juin, et continuent avec force et sans interruption jusqu'aux premiers jours de septembre. La mousson du nord-est règne pendant le reste de l'année, et le temps est alors extrêmement agréable. Il tombe des ondées toutes les cinq ou six semaines.

Ainsi que les deux provinces dont nous avons parlé précédemment, celle-ci est couverte de jungles. Le peu de terres cultivées touchent aux bords de la rivière. Les récoltes ne suffisent pas aux besoins de la population, toute faible qu'elle est. Ce n'est plus le temps où le chef de Tennasserim était, selon l'expression d'un voyageur, *seigneur d'un peuple nombreux et d'une riche contrée*.

Le sol de la province n'a pas été examiné avec assez de soin pour qu'on puisse exactement en déterminer la qualité. Dans le voisinage de Merguy, il se compose, en quelques endroits, d'une argile rouge, et en d'autres, d'une décomposition de quartz et de granit. Il ne paraît pas très-fertile, puisqu'il ne donne dans l'année qu'une seule récolte de riz. Les moyens d'arrosements artificiels sont entièrement inconnus, et tout le système de culture est très-imparfait. La récolte ne rend que trente pour

un. On prétend que pendant long-temps Merguy a tiré des grains de Tavai ; ce qui est peu probable.

Plusieurs rivières traversent la province ; les principales sont la Goulpia et la Tennasserim déjà citées. La première a sa source à environ quarante milles de Merguy, et forme les limites de l'île au nord-est et à l'est-sud-est. Elle a plusieurs milles de largeur près de son embouchure. La Tennasserim sort des collines au nord-est de Tavai, et coule jusqu'à la hauteur de cette ville, au milieu d'une étroite vallée, dont la largeur suffit à peine au libre passage des eaux. Elle court ensuite parallèlement à la côte, jusqu'à l'est de Merguy ; tourne alors tout-à-coup à l'ouest, et se jette dans la mer par deux embouchures. La branche du nord est navigable ; mais celle du sud présente des dangers.

L'ancienne capitale de la province est située sur cette rivière que peuvent remonter, jusqu'à ce point ; des bâtimens de cent trente tonneaux. Elle est entourée par une muraille de quatre milles de circonférence ; mais presque toutes les maisons sont abandonnées. Cependant quelques habitans y sont rentrés, rassurés par une garde qu'on a placée en cet endroit.

Les productions de Merguy sont à peu près les mêmes que celles de Tavai. On n'y cultive ni le tabac ni l'indigo ; mais une belle et forte espèce de canne. On n'en retire pas de sucre. Le coton est réservé aux manufactures du pays, et l'on exporte le kasumbha. Les fruits sont aussi beaux que variés. L'ananas, l'oranger, le citronnier sont indigènes. Quoiqu'il n'y ait pas de forêts considérables, le bois de construction, les bambous et les rotins y sont communs. On voit peu d'arèques et de muscadiers, mais le palmier nipa (*nipa fructicans*) est très-abondant. On en extrait le toddy dont on retire une espèce de sucre : il donne aussi, par la fermentation, la seule

liqueur spiritueuse connue des Birmans, et dont toutes les classes font usage. C'était autrefois un article considérable d'exportation. Voici ce qu'en dit César Frédéric, un de nos anciens voyageurs : « Le principal objet du commerce de *Mirgim* est le nyppa. C'est un vin fait avec le produit d'un arbre appelé nypper. On en obtient, par la distillation, une liqueur aussi claire que le cristal, d'un fort bon goût, et très-stomachique. » Il lui attribue aussi des qualités médicinales que nous nous dispenserons de rapporter.

Les autres articles d'exportation sont le bois de sandal et l'a-loès. Un article plus important est le bois de sapan. L'arbre croît en grande quantité dans la partie haute de la province, surtout auprès de l'ancien Tennasserim, entre la principale branche de la rivière et une autre moins considérable. Il est aisé de le transporter à Merguy en le faisant flotter sur l'eau. L'arbre à suif abonde dans les forêts. Nous ignorons si le benjoin est encore au nombre des productions du pays. Barbosa, qui était à Tennasserim en 1516, dit qu'on en exportait deux espèces de benjoin; et César-Frédéric, en 1585, écrivait : « Chaque année, dans le port de *Mirgim*, on fait des chargemens de bois de sapan, de nyppa et de benjoin. »

Un des produits naturels les plus intéressans de Merguy, est l'étain, plus abondant qu'à Tavai. On le retire de la colline de Merguy, sous la forme d'un beau sable noir, ainsi que de quelques endroits assez près de la ville. On n'exploite le minerai que pendant la saison des pluies.

Les forêts qui couvrent les montagnes orientales et qui s'étendent le long de la frontière de Siam, ne sont pas sans importance; elles fournissent plusieurs articles intéressans apportés par les hordes qui en partagent le séjour avec les animaux sauvages.

Les Karians ou Korrans, tribus errantes qui préfèrent l'indépendance des bois à la gêne qu'impose le séjour des cités, forment une grande partie de la population de Merguy et de Tavai. Ils sont probablement alliés aux tribus des forêts de Siam; mais ils n'ont pas tous la même origine, car quoique le nom de Karians leur soit indistinctement appliqué, ils diffèrent autant les uns des autres que des Birmans. Ceux de Tavai et de Merguy parlent un idiôme qui leur est propre, et qui, quoiqu'il se rapproche plus de celui de Siam que de ceux d'Ava et de Pégou, diffère néanmoins de tous les trois. Au reste, le peu de communications qu'on a eues jusqu'à présent avec eux, ne permettent guère de connaître leurs mœurs et leur nombre. Les Karians fournissent les marchés d'ivoire, de cire, de miel, de cardamome et autres articles. La grande quantité d'éléphants qui peuplent les forêts permet de se procurer de l'ivoire en abondance; mais ce commerce n'était pas fort encouragé, car, sur deux dents d'éléphant, le Gouverneur birman en prenait une comme lui revenant de droit, et achetait l'autre au prix qu'il fixait lui-même.

On trouve le miel et la cire dans les creux des arbres des forêts, et dans les crevasses et les fentes des rochers. Il y a deux espèces d'abeilles. L'une, très-petite, construit ses cellules dans le creux des arbres, et se sert rarement de son aiguillon. L'autre, plus grosse, suspend ses gâteaux aux rameaux des arbres et aux voûtes des rochers; on ne doit l'approcher qu'avec précaution. Anciennement, chaque famille de Karians était obligée de donner annuellement au Mi-Woon, une viss de cire.

Les Birmans se servent de l'huile de sésame pour la cuisine, pour des frictions, et pour brûler. Vingt-deux paniers de graine donnent un *picol* d'huile, mesure d'Ava. Il est une autre es-

pèce d'huile qu'on emploie à lustrer les cheveux. Le cardamome croît spontanément dans les forêts; les Karians seuls connaissent les endroits où on le trouve. Mais des produits plus importants encore, viennent des îles voisines de la côte de Tennasserim. Elles ont été rarement visitées, et nous croyons devoir en donner quelques détails.

Les îles qui se trouvent en face de Merguy, présentent, dans leur partie orientale, beaucoup de terrains plats et quelques champs cultivés. Mais celles qui sont au nord, à l'entrée du détroit de Forrest, sont formées, ou de rochers nus, ou de collines pierreuses et couronnées de bois. Les unes et les autres ne présentent pas de plaines, et sont absolument impropres à toute espèce de culture. On trouve sur la plupart quelques ruisseaux d'une eau excellente, et les flots qui les baignent abondent en huîtres délicieuses et en poissons de différentes espèces. Un fond de corail entoure ces îles, et s'en éloigne tantôt à la distance de vingt yards, tantôt à celle de deux cents.

Les canaux qui les séparent sont généralement très-profonds, et l'on trouve même jusqu'à huit à dix brasses à une encablure du rivage. Le granit, mêlé de calcaire et de mine de fer, et quelquefois coupé par de grosses veines de quartz, se montre dans la plupart des rochers. Dans quelques endroits, le grès et le mica noir dominant.

Lambi ou Domel, appelée aussi l'île Sullivan, paraît avoir été placée trop au nord par le capitaine Forrest, car elle est par les $11^{\circ} 3'$ de latitude nord, au lieu de $11^{\circ} 21'$ où l'indique la carte de ce navigateur. Elle a environ vingt milles de longueur sur douze de largeur, et présente presque tous les caractères des autres îles situées plus au nord. Ses hauteurs n'ont pas plus de cinq cents pieds, et ses bords sont couverts de rochers. Les collines laissent entre elles des vallées étroites, et la

terre qui couvre leurs flancs doit être très-favorable à la végétation; on y voit de grands arbres et des bruyères.

De la côte de Domel, on découvre distinctement la terre ferme de Tenhasserim, et les collines les plus rapprochées de la mer. Elles ne sont pas aussi élevées que celles qui sont plus au nord, et ne dépassent pas 3,000 pieds. Le pic le plus haut est vis-à-vis l'île d'Hastings, au nord de l'embouchure de la rivière Kra.

A l'extrémité nord de l'île Saint-Mathieu, est une vaste rade où pourraient mouiller les plus gros vaisseaux. Elle est formée par cette extrémité de l'île d'une part, et au sud et à l'est par plusieurs îlots. Elle est abritée de tous les côtés, mais les profondeurs du mouillage n'ont pas encore été portées sur les cartes. A quelque distance de la côte, on ne trouve guère moins de dix-sept brasses, et de huit à dix près du rivage. Un fort beau détroit s'ouvre à l'ouest, entre les îles Phipps et Russell. Quelques-unes des îles du groupe auquel appartient celle d'Hastings, et dont elle est la plus longue, paraissent plus escarpées que celles dont il a déjà été question. Les îles Hastings et Phipps peuvent être considérées comme formant les extrémités est et ouest de l'entrée de cette superbe rade. On trouve une eau excellente à environ cent-cinquante yards de la côte. L'île est peuplée de cochons sauvages et de pigeons. Le figuier des Banians est d'une beauté remarquable, et les rotins, les bambous rampans et les nipas y abondent.

L'île Saint-Mathieu ou de l'Eléphant, élevée et montagneuse, est entièrement couverte d'épaisses forêts. On n'y voit pas de plaines sur les côtes du nord et de l'est. Le pic le plus haut de l'île peut avoir de 3,000 à 3,200 pieds. Ainsi que l'île de Domel, celle-ci renferme plusieurs vallées, mais qui ne doivent avoir que la largeur nécessaire pour laisser écouler jusqu'à la

mer les torrens des montagnes. A en juger par l'escarpement de la partie occidentale des autres îles, il est à croire que celle-ci se termine du même côté, à-peu près de la même manière. Plusieurs élévations semblables au pic de Saint-Mathieu, existent sur la terre ferme, en face de l'île, qui, du reste, paraît inhabitée.

Une race, appelée par les Birmans Chalome et Pate, est répandue sur tout l'archipel de Merguy. Mais la terreur que lui inspirent les Malais et les autres pirates, a contraint ce malheureux peuple à adopter un genre de vie errante. Pendant la mousson du nord-est, il s'éloigne du rivage des îles les plus fréquentées pour ne pas tomber aux mains des Siamois, des Birmans et des Malais, qui viennent alors y chercher les objets qu'elles produisent. C'est une tribu inoffensive, et que la nécessité a rendue industrieuse. Elle est composée, tout au plus, de 400 individus. Elle échange des nattes et d'autres produits pour des étoffes et quelques articles apportés de Merguy. Ces pauvres habitans paraissent avoir adopté la religion de Buddha, et en grande partie le costume birman. Ils connaissent à peine la valeur des monnaies, et sont souvent dupés dans leurs marchés par les Chinois et les autres individus qui traitent avec eux. Peut-être pensent-ils gagner beaucoup en échangeant des objets qui ne leur sont d'aucune utilité contre des provisions et des vêtemens, ce qui contribue sans doute à les maintenir dans leur sauvage indépendance.

On trouve quelquefois des perles d'une belle qualité, tant sur les côtes de ces îles, que sur celles de la péninsule, surtout à Maung-Magan et Merguy. Les Birmans ne plongent pas pour prendre les huîtres. On retire les perles de celles qu'on recueille sur les rochers, ou que la marée abandonne sur la plage en se retirant : après les avoir lavées, on les laisse sécher et

pourrir. Toutes les perles recueillies sur la côte, dont la valeur excède cinquante tikals, sont réclamées comme la propriété du Mi-Woon, et saisies si on les aperçoit en la possession du pêcheur. Aussi les cache-t-on avec soin pour les vendre sous main aux Chinois et aux Malais. Les perles trouvées jusqu'à ce jour, sont petites, d'une forme régulière et d'une belle eau; mais les Birmans préfèrent celles qui ont une teinte jaunâtre. Les nids d'oiseaux, recherchés comme un excellent mets, se trouvent dans les îles sur la côte de Tavai, et en général dans tout l'archipel. Ils sont excellens et à point dans tout le courant de janvier: on les ramasse pendant les six semaines qui précèdent et qui suivent ce mois. La quantité qu'on peut en recueillir pendant une saison est incertaine, attendu que des bateaux malais, siamois, chinois et autres, parcourent les côtes et en enlèvent une partie. La récolte dépend aussi de l'adresse de ceux qui la font, et qui savent détourner l'oiseau à propos et au moment où le nid est à peu près fini et l'obliger ainsi à en recommencer un autre. Leurs travaux ne sont pas sans danger, car ils sont obligés de grimper sur les rochers au moyen de cordes et d'échelles de rotin suspendues. Les grottes dans lesquelles ils pénètrent sont d'un accès difficile, et quelquefois formées de tant de labyrinthes, qu'il est facile de s'y perdre. Ces chercheurs de nids prennent beaucoup d'arèque et d'opium. On trouve, dans les mêmes îles, le himaçon de mer, et on le ramasse en même temps que les nids d'oiseaux. Elles fournissent aussi des écailles de Tortue, de l'ambre gris, du miel et de la cire, que les Chalmes portent en terre ferme, et échangent contre des alimens et des étoffes.

Le tical et la pice d'étain étaient les monnaies courantes de Tavai et de Merguy; mais le premier a été remplacé par la roupie. Le taux de la roupie et de la pice peut varier.

Les poids sont les mêmes que ceux dont on se sert dans tout l'empire Birman, et qui sont faits à Ava et distribués dans les provinces. Ils changent de forme à l'avènement d'un nouveau roi. Les poids actuels sont appelés *teu-alle* ou poids de lion, parce qu'ils représentent cet animal. Ceux du règne précédent s'appelaient *hansa-alle*, et avaient la forme d'une hansa (1) (une oie).

La mesure de longueur est le cubit, qui est de deux espèces: le *tendaum*, d'environ dix-huit pouces; et le *saundaum*, de vingt-deux. Le dernier est appelé cubit royal, et on s'en sert pour mesurer les terres de la Couronne.

Les habitans de Tennasserim, en y comprenant les trois provinces que nous avons décrites, passent pour être une race distincte. Mais long-temps asservis aux Siamois et aux Birmans, ils ont perdu toute espèce de caractère particulier; leur idiôme, leur costume et leur physionomie ne diffèrent en rien de ceux des Birmans. Ils sont très-doux et très-gais, peu industrieux, exempts de préjugés, et mangent, boivent et fument avec les Européens, dont ils adoptent facilement les habitudes. Ils ont du goût pour la musique, la danse et le chant. Les guerres de Rama, représentées par des marionnettes, sont le sujet continuel de leurs divertissemens publics. Ils aiment avec passion l'opium, les liqueurs spiritueuses, et le jeu. Les femmes jouissent de beaucoup de liberté. Celles des classes inférieures s'occupent aux travaux du dehors, et acquièrent par là une force physique qui les met à même de résister à l'oppression maritale. Quoique leur conduite ne soit pas très-réservée, elles oublient rarement les lois de la décence; elles ont de la franchise et de la viva-

(1) La ressemblance de ce mot avec le latin *anser* est remarquable.

cité, qualités qui remplacent la délicatesse et la régularité de traits qui leur manquent. Les femmes et les enfans gagnent leur vie à battre le riz, ramasser du bois et filer.

Le prix de main-d'œuvre des hommes est élevé et peut monter à six roupies par mois. Beaucoup d'ouvrages, ceux entr'autres qui concernent les tisserands, sont exécutés par des esclaves débiteurs. Ce sont des personnes qui se vendent, et peuvent recouvrer leur liberté en rendant la somme qu'elles ont empruntée. Les lois de l'empire Birman ne reconnaissent pas d'autre espèce d'esclavage. Cette classe est nombreuse, et son sort, sous le gouvernement Birman, diffèrait de bien peu de chose d'une servitude absolue.

Les lois en vigueur à Tennasserim étaient celles de l'empire Birman, et la justice y était administrée par le Mi-Woon et ses officiers, notamment par deux chikays ou chefs de la police, qui, à cet effet, tenaient journellement audience au Youm ou tribunal. Le Mi-Woon, le Ye-Woon (député gouverneur), et l'Akou-Woon (percepteur des revenus), n'y assistaient que par intervalles, et donnaient audience dans leurs maisons. Ils avaient aussi des délégués qui siégeaient à leur placé. On pouvait appeler de ces différens tribunaux au Mi-Woon, qui devait confirmer toutes les condamnations à de fortes peines. Les provinces et même les principales villes étaient divisées en districts, sous un chef appelé organe ou sougi, qui prononçait sur les différends, et dont on pouvait appeler au Youm ou cour principale. Ce chef maintenait le bon ordre, et percevait les revenus qu'il transmettait à l'Akou-Woon.

Martaban est la province la plus septentrionale de celles qu'on s'est proposé de garder. Elle est bornée au nord et au nord-est par la grande chaîne péninsulaire; au sud, par une petite

rivière appelée la Bala-Moin, qui la sépare de l'Ye; à l'est, par la continuation des chaînes de montagnes. Elle est séparée de la mer, au nord-ouest, par les provinces de Chatauny et de Thyau-Pago; mais à l'ouest, elle touche immédiatement à l'Océan, et forme, avec le prolongement de la côte de Chatauny, le golfe de Martaban. Elle a environ douze milles carrés de superficie.

La ville de Martaban est située au pied d'une petite chaîne de collines du même nom, branche des montagnes Jenkyeit, et sur la rive septentrionale de la rivière Martaban, à environ dix milles de son embouchure nord. Ces collines ne sont séparées de la mer que par une île fort étendue, appelée Ponfnug, qui partage la Martaban en deux branches. La ville se compose de deux longues rues: l'une se prolonge depuis le quai jusqu'à environ deux cents toises de la grande porte du nord, et l'autre, moitié moins longue, est parallèle à la première. Ces rues, pierreuses quand le temps est sec, sont pleines de boue quand il pleut; on les prendrait alors pour des canaux qui portent à la rivière les eaux des montagnes. Une palissade entoure la ville, une partie des collines voisines, et quelques marécages où le chacal et même le tigre viennent se mettre en embuscade.

Les maisons de Martaban sont construites avec les mêmes matériaux et sur le même plan que celles de Rangpon. Le seul bâtiment méritant quelque attention, est la grande pagode, qui a environ 150 pieds de haut. La muraille de l'est, en talus, incline vers la rivière qui en baigne le pied. Les bazars sont tenus dans les rues, et par des femmes seulement. Les vivres ne sont ni en abondance ni à bon compte. Le poisson est assez rare; on n'en est point ainsi de la volaille. Il y a quelques canards, quelques chèvres, mais pas de moutons. On trouve, dans la saison, les ignames, les patates et autres légumes que fournit le pays.

La population de la ville et des faubourgs est évaluée à environ 6,000 âmes. Celle de la province, y compris la tribu des Karians, ne peut être portée au-dessus de 50,000. Martaban a été parfaitement connue par nos anciens voyageurs. Barbessa et César Frédéric la citent comme une ville très-florissante et le centre du commerce de Pégou. Pinto qui assista à la prise de Martaban par le roi de *Brama*, prétend que 60,000 personnes y furent tuées.

Le climat de Martaban est doux et salubre. Les pluies commencent vers la fin de mai ou dans les premiers jours de juin, et durent, presque sans interruption, jusqu'en septembre. Elles ont tout-à-fait cessé en novembre, et alors commence la saison froide, pendant laquelle le thermomètre varie de 60 à 80°. Les trois mois de chaleur sont assez frais, comparativement à la température du continent indien pendant la même époque. Le thermomètre n'est jamais au-dessus de 90°, et après le coucher du soleil, il descend assez souvent jusqu'au 55°. Les vents de terre sont frais. Le sol est extrêmement fertile; les bords de la rivière se composent de terres d'alluvion, de deux à six pieds de profondeur, reposant sur un lit d'argile ou de gravier; celles qui entourent les collines sont plus légères, et conviennent à la culture du coton, de l'indigo et de la sésame.

La principale rivière, la Mantama ou Martaban, sort des montagnes de Laos. Après un cours très-rapide de trois cents lieues, elle traverse la province au milieu d'une des gorges de la chaîne péninsulaire, et se jette dans la mer, par deux embouchures, au-dessous de la ville.

Le pays produit beaucoup de riz; l'excédant de la consommation était porté à Ava et dans les parties supérieures de l'empire Birman. Les Jonques chinoises en exportaient aussi à Ponang et ailleurs. Mais ce commerce, loin d'être favorisé, était

souvent prohibé par le gouvernement Birman. Le riz de Martaban est de bonne qualité, et se conserve dans son enveloppe pendant plusieurs années; mais il n'en est pas de même lorsqu'il est mondé. On se sert, pour le nettoyer, de procédés très-imparfaits, soit en employant un mortier de bois, comme dans l'Inde, soit en faisant usage de deux billots à rainures, comme à Tavai et à Merguy; soit enfin à l'aide d'un moyen particulier au Pégu. Ici on a deux grands paniers de forme conique, qui sont joints par leur sommet, l'inférieur entrant dans le supérieur. Il reste entre la jonction un intervalle par où passe le grain après qu'il a été dépouillé de son enveloppe par le mouvement de rotation qu'on imprime au panier supérieur.

La culture du riz a lieu sans arrosements artificiels; au mois d'avril, on fait entrer dans les champs un troupeau de bœufs qui les piétinent jusqu'à ce qu'ils en aient fait un marécage. On passe ensuite une mauvaise herse, et on jette le grain auquel on ne songe plus jusqu'à la récolte. On ne sait ce que c'est qu'une charrue. Les semailles se font en juin et la récolte en décembre. Le grain, après avoir été foulé par des bœufs, est mis en tas et exposé pendant quelques jours au soleil, et ensuite dans des paniers d'osier. Les cantons les plus fertiles sont ceux de l'île Poulyoun, entre la ville et la mer, ceux à l'ouest de la ville, auprès de la pagode Jenkyeit, et tout le pays qui s'étend auprès de Zea ou Ye.

Le coton est un autre article d'exportation de Martaban à Rangoon, Tavai et Merguy. Il est cultivé, dans les cantons supérieurs, spécialement par les Karians et les Péguans. On l'emploie dans le pays, à la confection d'étoffes grossières.

L'indigo, rarement cultivé à part, croît pêle-mêle avec le coton et les autres plantes. Les habitans s'en servent pour teindre les étoffes bleues dont ils s'habillent de préférence. Le poivre noir, d'une excellente qualité, est indigène; il est porté à Mar-

taban par les Karians seulement. La canne à sucre est assez rare. Le tabac est cultivé en petite quantité, et le chanvre croît abondamment dans quelques îles de la rivière. L'arèque est aussi très-abondant et ses noix sont exportées.

Les forêts de Martaban fournissent des articles aussi précieux que celles qui se trouvent plus au sud. Les Karians apportent au marché de l'ivoire, du cardamome, du miel et de la cire. On en retire du bois de sapan, et surtout du teak qu'on prétend inférieur à celui de Rangoon; mais il est à croire que ce n'est là qu'un préjugé sans fondement. Les forêts qui le produisent s'étendent sur une ligne au nord et à l'est, à quarante milles de Martaban.

On fait, sur cette côte, une grande quantité de sel qui a un prompt débit. Toutes les provinces supérieures d'Ava tirent des cantons maritimes cet article d'une si grande importance. Le poisson salé est un objet de première nécessité pour les Birmans. Les pêcheries de Martaban sont très-productives. La province, moins riche en produits minéraux que celles qui l'avoisinent, était jadis renommée pour l'abondance et la beauté de ses rubis; ils viennent tous du Laos. On trouve un peu d'or dans quelques rivières; mais c'est le seul métal qu'on ait rencontré jusqu'à présent.

Les produits de ses manufactures ne s'étendent guère, comme on peut le penser, au-delà de la consommation. On fabrique beaucoup d'étoffes de soie et de coton: il est peu de maisons qui n'aient leur métier à tisser. Ces étoffes sont de même qualité que celles de Tavai. Martaban fournissait jadis beaucoup de poterie de terre; mais il paraît que les ouvriers ont abandonné ce commerce depuis la guerre. On fait des cruches excellentes qui ont la propriété de tenir l'eau fraîche et de servir à la filtrer. Les jarres ne sont point poreuses. Barbosa les décrit avec beaucoup d'exactitude; ce sont, dit-il, de *grands vases de porcelaine fort*

beaux et enduits d'un vernis noir, très-estimés des Mores ou Mahométans de l'Inde, qui en expédiaient un grand nombre. Il ajoute que la laque et le benjoin sont exportés de Martaban. La frontière de Siam fournit encore de la laque, mais on n'y connaît plus le benjoin.

De nombreux bateaux de toutes les dimensions parcourent continuellement les différentes branches de la rivière. Ceux du port de quinze coyans se rendent à Merguy et à Rangoon.

Martaban fait un commerce plus étendu que les provinces méridionales et communique, non-seulement avec Siam comme ces provinces, mais encore avec le Birman, Laos, et même avec la Chine par Thaum-Pe. De ces deux derniers pays, on tire de la laque, des rubis, des médicamens, des épées, des couteaux, des étoffes, de l'ivoire, des cornes de rhinocéros, etc. On donne en retour du coton; du sel, des épiceries, du mercure, du borax, de l'assa-fœtida, de l'alun, et divers articles de l'Europe.

Voici quelques observations sur les mœurs et les usages de ce peuple.

Les Birmans de Martaban, les Péguans, et autres tribus, aiment la parure et le luxe. Leurs anneaux d'or sont souvent ornés de rubis ou de turquoises, mais la main-d'œuvre en est bien inférieure à celle des Joailliers de l'Hindoustan. Les femmes se contentent de porter quelques bagues, et il est à croire que la liberté dont elles jouissent, et la part qu'elles prennent aux travaux qui, de l'autre côté de la baie, sont exclusivement réservés aux hommes, les ont engagées à renoncer à l'embarrassant attirail des bracelets et des anneaux pendus au nez. Les maris ne gagnent pas beaucoup à cela, car la soie dont elles s'habillent est fort chère et ne dure pas long-temps.

Les couleurs foncées dominant dans le costume Birman.

Les abstinences ne sont point prescrites ici par des réglemens, mais simplement considérées comme une pratique de convenance. Il n'est pas rare cependant, de voir des Birmans ou des Pégans s'y conformer exactement, sans en faire un moyen de réputation. Plusieurs habitans de la province ont adopté l'habit Karian, qui est chaud et commode. Les Pégans ont pris le costume Birman, assez élégant chez les hommes, mais qui laisse la jambe des femmes entièrement découverte. La vraie coiffure Birmane est un mouchoir attaché sur le haut de la tête et entrelacé avec les cheveux. Les Coquettes du pays portent aussi de petits turbans, et elles ont raison de trouver qu'ils ajoutent à leurs appas. Pendant les pluies, les hommes ont d'énormes chapeaux à parasol, d'environ quatre pieds et demi de diamètre, et qui sont travaillés comme les paniers. Toutes les classes se servent de souliers ou de sabots. Les officiers d'un rang élevé portent des calottes en cuir, brodées et ressemblant beaucoup aux casques de nos pompiers. Les officiers subalternes ont aussi des calottes, mais recouvertes d'un vernis noir.

Les enfans montrent beaucoup de respect pour leurs parens. Lorsqu'un jeune homme entreprend un voyage, il se prosterne devant son père et sa mère, leur baise les pieds et leur demande pardon des fautes qu'il peut avoir commises, ainsi que leur bénédiction pour l'avenir. Ils lui donnent un baiser sur la joue, ce qui ne se fait point comme chez nous, mais par une forte aspiration du nez. Le même usage existe chez les Malais et les Siamois.

Le mariage, à Martaban, n'est guère qu'une spéculation. Les jeunes gens des deux sexes n'ont pas toujours la liberté de se voir avant de s'unir. Quoiqu'on soit ici moins rigoureux sur cet article que dans les Indes, et qu'il s'y fasse quelques mariages d'amour, ce lien a presque toujours l'air d'un marché, et le

mari payant sa femme fort cher, est porté à la considérer comme une espèce de propriété. L'amant cherche d'abord à s'attirer l'affection de la jeune fille, et ensuite celle de ses parens auxquels il donne un grand repas mêlé de musique. Un des anciens de la ville ou du village unit ensemble la main des deux fiancés qui prennent chacun un peu de riz et le portent à la bouche l'un de l'autre; après en avoir mangé quelques grains, ils se jurent fidélité et promettent de se rendre heureux; l'ancien prononce une bénédiction, et la cérémonie est terminée. Les prêtres n'assistent pas à ce mariage, mais on leur envoie un présent. Le mari donne, selon ses moyens, de l'argent, des comestibles et des étoffes au père, à la mère, et aux parens de sa femme. Si dans la suite il desire la quitter, soit qu'elle y consente ou non, les enfans nés pendant le mariage sont remis à la femme, ainsi que les habits et les bijoux en or du mari. Lorsqu'une femme demande cette séparation contre le gré du mari, elle est obligée de lui payer le double de ce qu'il a donné lors du mariage.

Sept jours après la naissance d'un enfant, on lui rase la tête et on donne une fête; un vieil astrologue tire son horoscope et lui impose un nom. Tous les assistans donnent à l'enfant une pièce de monnaie, ou un objet de quelque valeur.

Les Martabanais brûlent ordinairement leurs morts, selon le rite Buddhiste. Les pauvres ne brûlent pas ceux qui sont morts subitement, mais ils les exposent aux chiens et aux animaux de proie. L'origine de cet usage n'est point connue, mais on peut croire qu'il est dû à la crainte des dépenses qu'entraîneraient la grande quantité de bois et d'huile nécessaires pour consumer un corps que la maladie n'a point exténué. La manière dont les corps des prêtres sont brûlés, est décrite par

le capitaine Symes et par le docteur Carey, dans l'*Asiatic Researches*. On les place sur une pile de bûches, dont quelques-unes sont de bois odoriférant; on y met le feu avec des fusées qu'on lance de quelque distance, et qui se fixent au bois par un poinçon de métal qui y est adapté à cet effet. Les dépenses des funérailles sont ordinairement supportées par l'ensemble des amis du défunt; les prêtres ne sont pas oubliés dans ces circonstances; on leur envoie des vivres et des habits. Les Martabanais aiment beaucoup la musique. Ils avaient des corps de musiciens dont quelques-uns existent encore, et qui étaient appelés à tous les mariages et à toutes les funérailles et ordinations de prêtres.

Les Birmans de Martaban jouent aux échecs, aux dés et à la balle; celle-ci est en osier et très légère. Les joueurs, rangés en cercle, se la renvoient de l'un à l'autre. Leurs nombreuses fêtes ont beaucoup de rapport avec celles des Indous, soit pour l'époque où elles arrivent, soit par la nature des divertissemens auxquels elles donnent lieu.

MÉLANGES.

DE LA NEIGE ROUGE DES RÉGIONS ARCTIQUES.

D'après le Mémoire de M. le Professeur AGARDH, de Lund, publié sous ce titre: UBER DEN IN DER POLAR-ZONE GEFUNDENEN ROTHEN SCHNEE.

La pluie, imprégnée de matières hétérogènes, n'est pas un phénomène extrêmement rare. On désigne par le nom de *pluie de soufre*, celle que l'on a observée le plus souvent; et cepen-

On voit, d'après cela, que ce phénomène se montre assez fréquemment. Les particularités données sur la neige rouge que le capitaine Ross vit, le 7 août 1819, à la baie de Baffin, par les 75° 54' de latit. nord, font l'éloge de l'esprit observateur et exact des naturalistes et des chimistes qui eurent l'occasion de l'examiner. D'après le récit du capitaine Ross, les montagnes colorées par cette neige, avaient environ huit milles d'étendue et six cents pieds d'élévation. La couleur rouge pénétrait dans le sol, en quelques endroits, à la profondeur de dix ou douze pieds, et subsistait pendant fort long-temps.

C'était là tout ce qu'on savait sur la neige rouge dans son état naturel, et l'on devait sans doute espérer que l'analyse chimique donnerait quelques éclaircissemens sur ses élémens. Saussure avait reconnu que la neige rouge des Alpes donnait, par la combustion et par la distillation, une odeur semblable à celle des végétaux. Il en concluait que c'était la poussière séminale de quelque plante, sans pouvoir cependant désigner aucun végétal dont le pollen fût de cette couleur.

Les naturalistes italiens qui examinèrent la neige rouge tombée dans leur pays, y reconnurent de la silice, de l'argile, de l'oxide de fer, et dans une forte proportion, une substance organisée. Cette observation s'accorde parfaitement avec l'analyse que fit Sementini, d'une *pluie de sang* tombée en Calabre. MM. Wollaston et Thénard, après avoir examiné la substance colorante de la neige trouvée par le capitaine Ross, ont obtenu un résultat semblable et ont pensé que c'était la semence d'une espèce de mousse.

Après les chimistes, les botanistes se sont occupés de cette substance. Le célèbre François Bauer en a donné, dans le Journal des Sciences, Numéro XVI, une description fort détaillée; la similitude de forme et l'analyse chimique qu'il en a faite, l'ont

porté à croire que la neige rouge est un *fungus* du genre *uredo*, qu'il appelle *uredo nivalis*, et qui se rapprocherait beaucoup de l'*ustilago sogotum*, de Dittm.

Robert Brown avait antérieurement émis l'opinion que cette substance avait les plus grands rapports avec la *tremella cruenta* (Engl. bot.), et devait par conséquent être rangée parmi les algues. M. Bauer ne paraît pas partager cette opinion.

Sprengel, qui pense que la matière en question a plus de rapports avec la *vaucheria radicata*, paraît s'éloigner davantage de la vérité.

M. Agardh avait souvent examiné cette substance, et cherché à déterminer quelle en pouvait être la nature, sans y réussir, ne connaissant rien qu'il pût lui comparer. L'opinion de M. Brown qui la place parmi les algues, lui avait toujours paru la plus probable.

» J'eus enfin connaissance, dit-il, d'un Mémoire du Baron Wrangel, de l'Académie des Sciences de Stockholm, sur une nouvelle espèce de lichen qu'il appelle *lepraria kermesina*, et que Linné a confondu avec le *byssus jolithus*. Je trouvai les plus grands rapports entre ce lichen et la plante appelée *uredo nivalis*, et je pensai de plus que la *lepraria* était une véritable algue. Cependant je n'avais pas encore vu la plante; mais me trouvant à Stockholm, dans l'été de 1823, le professeur Berzelius me remit de la matière colorante de la neige rouge, qu'il avait reçue du docteur Wollaston, et le Baron Wrangel me montra la *lepraria kermesina*. L'*uredo nivalis* était conservée avec l'eau de neige dans une petite bouteille cachetée, et qui n'avait pas été débouchée depuis l'instant où on l'avait remplie. Cependant après un espace de cinq ans, la couleur et la forme des molécules n'avaient subi aucune altération. L'eau était parfaitement fraîche et sans odeur. Lorsque la bouteille n'était point agitée,

la matière colorante formait au fond un dépôt d'un rouge brunâtre de deux ou trois lignes d'épaisseur, et laissait le liquide surnageant parfaitement limpide ; mais au moindre mouvement imprimé à la bouteille, le mélange s'effectuait de nouveau.

» Pour examiner cette singulière substance avec plus d'attention, je plaçai sous le microscope une goutte d'eau mêlée avec la matière colorante, et je reconnus que celle-ci était composée de petits globules sessiles d'un rouge de sang, brillans, mais opaques, et parfaitement semblables à la figure qu'en avait donnée M. Bauer. Quelques globules cependant, qui n'étaient pas colorés, avaient la transparence de l'eau. Leur grosseur pouvait différer d'un centième de ligne de celle que leur a assignée le docteur, et quelques-uns étaient plus petits que les autres de près de moitié. En général, leur diamètre me parut dix fois plus grand que celui de la *tremella cruenta*. Tantôt ces globules étaient isolés, tantôt on en voyait deux ou trois rangés sur une même ligne, et quelquefois ils se réunissaient par petits groupes irréguliers, ce qui avait lieu surtout lorsque le sédiment était agité et se mêlait à l'eau. »

» La *lepraria kermesina* est une plante que le Baron Wrangel trouva dans la province de Néricie, et qui forme une légère croûte sur les pierres calcaires blanches. Lorsque la pluie la dissout, elle colore ces pierres en rouge de sang et répand une légère odeur de violette, ce qui a fait croire au Baron Wrangel que c'est le *byssus jolithus* de quelques auteurs. Cette dernière plante est la même dont parle Linné. En l'observant soigneusement au microscope, non-seulement je fus confirmé dans l'idée que j'avais eue de son rapport avec l'*uredo nivalis*, mais je fus persuadé encore que les deux plantes appartenaient à la même espèce. D'après cela, j'ai conclu que puisque la *lepraria ker-*

mesina ne tombait pas avec la pluie, elle devait être étrangère à la neige rouge. »

» Ainsi que je l'ai dit ailleurs (1), il est à présumer, quoique nous n'en ayons pas encore la preuve, que les plus petites algues et les animaux infusoires qui ont ensemble tant de points de contact dans leur formation, prennent alternativement la manière d'exister les uns des autres et ne sont que des modifications différentes de la même substance. Après la chaleur, la lumière paraît avoir la plus grande influence sur cette formation. Nous savons qu'elle communique une couleur rouge aux fleurs des plantes de plus grande dimension qui croissent à la superficie des pierres calcaires blanches. Le même effet doit avoir lieu pour les algues. *L'anthyllis vulneraria*, par exemple, ne vient que sur les terrains crayeux. Parmi les algues, la *tremella cruenta*, le *byssus cobaltiginea* rouge, et la *lepraria kermesina*, ne se trouvent que sur les sols calcaires. La *lepraria kermesina* fournit la preuve que la couleur rouge est produite par la lumière, puisque, dans les endroits moins éclairés, tels que les fentes des rochers et les abris, la teinte passe du rouge au vert. La couleur d'ailleurs a plus ou moins d'éclat suivant la nature du corps soumis à l'action de la lumière; mais la cause de cette différence nous est totalement inconnue. »

M. Agardh conclut que l'algue de la neige rouge doit son existence à la fonte lente et progressive de la neige, par l'action de la lumière, et ne croit pas qu'elle soit détachée des rochers voisins et moins encore qu'elle tombe de l'atmosphère, comme les observations écrites en Italie sembleraient l'indiquer. Si la

(1) Voyez l'ouvrage du même auteur, intitulé *Métamorphoses des plantes*, et publié à Lund.

première supposition était exacte, Saussure et les navigateurs anglais n'auraient pas manqué de signaler le fait important d'une onde rouge courant sur le flanc des montagnes.

Quant à l'assertion de plusieurs savans que la neige rouge tombe de l'atmosphère, il suffit pour la mettre en doute, de se rappeler que toutes les relations établissent que cette neige est tombée pendant la nuit. Comme aucun observateur n'a pu se convaincre que la couleur existât pendant la chute, il est permis de croire qu'elle s'est formée postérieurement.

M. Agardh pense d'ailleurs que la *Lepraria Kermesina* reçoit l'existence du pouvoir vivifiant de la lumière du soleil, combinée avec cette propriété inconcevable de la neige, de produire la couleur à l'instant où elle se dissout. Cette couleur, au reste, n'est perceptible que lorsque ses molécules sont réunies en assez grande quantité, de même que nous ne distinguons celle de l'eau que lorsqu'elle forme une certaine masse. Saussure confirme cette opinion, puisqu'il dit expressément : *On ne trouve la neige rouge que dans une certaine période de la fonte des neiges; car lorsqu'il ne s'en est pas beaucoup fondu, la quantité du résidu rouge est très-petite, et s'il s'en est trop fondu, on n'en trouve rien.* On se souvient que le moment où l'on observa ce phénomène en Italie, fut précisément en mars et avril, époque où les neiges commencent à fondre.

Le capitaine Ross, à la vérité, prétend que la couleur rouge s'étend bien au-dessous de la surface de la neige, et pénètre même dans le sol à la profondeur de douze pieds; mais un autre voyageur de la même expédition infirme ce fait, et soutient que la couleur ne dépasse pas la surface de plus d'un ou deux pouces. L'observation faite en Italie, de la neige blanche qui précéda et suivit la neige rouge, peut aisément s'expliquer par ce qui a été dit précédemment. La grande étendue de

pays couverte en une seule nuit, ferait bien plutôt croire à une cause agissant spontanément sur une surface homogène, qu'à une neige rouge tombée en même temps sur toute la partie montagneuse de l'Italie.

La couleur n'est perceptible que lorsque ses molécules ont formé des masses assez considérables, ce qui explique pourquoi on ne l'aperçut qu'après l'espace d'une nuit. La rapidité de son apparition et de son développement ne surprendra pas les naturalistes habitués à examiner les infusoires et qui connaissent l'énorme quantité de ces êtres auxquels des circonstances favorables peuvent instantanément communiquer l'existence.

Reste à déterminer la nature de ces singuliers corpuscules sur lesquels on a formé des conjectures diverses.

M. Bauer pense que la neige rouge est un fungus, et cette supposition paraît assez plausible. Quelques considérations cependant empêcheraient de l'adopter ; les *fungi* produits des ténèbres ne peuvent ni se former ni se conserver dans l'eau. Ils se montrent sur les substances putréfiées, et dans un milieu chaud et humide, propriétés totalement opposées à celles de la neige, formée de l'eau la plus pure, dans une atmosphère découverte et qui n'a éprouvé aucune décomposition.

Le baron Wrangel, ainsi qu'on l'a vu, considère la neige rouge comme un lichen du genre *lepraria*, et cette idée lui a été suggérée par l'aspect de la croûte que forme cette plante sur les rochers calcaires ; mais cette croûte me paraît un sédiment déposé par l'eau en s'évaporant. Saussure a remarqué qu'elle se forme sur la neige fondante, ce qui prouve qu'elle ne tient pas particulièrement à la nature des rochers. On peut ajouter que les molécules du genre *lepraria* ont une autre forme que les globules de la neige rouge, et donnent, par l'analyse chimique, un résultat bien différent.

Ainsi, cette matière doit être une algue ou un animalcule, deux substances entre lesquelles M. Agardh ne connaît pas de limites déterminées. Elles ont des formes qui leur sont communes. Quelques algues deviennent animalcules et réciproquement. Enfin, il y a des infusoires qui tantôt ont la faculté de se mouvoir, et tantôt ne présentent dans leur existence d'autres caractères que ceux des végétaux.

La substance colorante de la neige rouge offre quelque analogie avec les algues. Pendant l'automne, comme on sait, les murs exposés à l'ombre se couvrent d'une substance pulvérulente, qui devient ensuite, suivant les circonstances, ou une *oscillatoria muralis*, ou une *ulva crispa*. Elle a beaucoup de ressemblance avec la *lepraria muralis*, et surtout avec la *tremella cruenta*, qu'il ne faut pas confondre avec l'*ulva montana* de Lightfoot. Elle sont également composées de globules rouges; mais ceux de la *lepraria kermesina* ont cela de particulier, qu'ils sont distincts et non conglomérés. D'après cela, M. Agardh a fait, dans son *systema algarum*, de la *lepraria kermesina* de Wrangel, un genre particulier sous le nom de *protococcus kermesinus*.

Si la théorie nouvelle de M. Agardh, qui consiste à considérer cette substance comme une *végétation de la neige*, pouvait être adoptée, notre étonnement, pour être changé d'objet, n'en serait pas moins grand. Si nous cessons de croire que des algues ou des infusoires tombent des nuages, nous devons admettre que, dans une vaste étendue de montagnes, la neige peut, en quelques jours, se couvrir d'une végétation rouge, d'un aspect bien opposé à sa blancheur éblouissante. Nous admirons alors ce pouvoir actif qui vivifie chaque point de la terre et anime même les frimas de l'hiver. On sait qu'en général les végétaux ont une couleur plus terne en proportion de l'éclat moins vif dont les

frappe la lumière; que les régions du nord n'offrent pas les teintes brillantes dont les champs des tropiques sont parés. Mais les montagnes du nord, par leur élévation, se rapprochent des sources de la lumière, dont elles accroissent et concentrent l'intensité par leurs neiges. Ainsi, l'hiver peut offrir parfois les mêmes effets que les étés les plus brûlans. La nature, malgré les formes diverses et variées sous lesquelles elle se montre, n'en conserve pas moins un même caractère : elle est toujours nouvelle et toujours admirable.

Passage du Nord-Ouest.

UNE lettre de M. Douglas, célèbre botaniste anglais, au docteur Kooker, datée des Grandes-Chutes, sur la Colombie, le 24 mars 1826, contient le paragraphe suivant sur le passage du nord-ouest : « Il y a ici un M. Machod qui a passé les cinq dernières années au fort de Bonne-Espérance, sur la rivière Mackenzie. D'après ses rapports, si l'on peut ajouter foi aux naturels du pays, il doit exister un passage au nord-ouest. Ils donnent la description d'un grand fleuve dont le cours est parallèle à celui de la rivière Mackenzie, et qui se jette dans la mer auprès du cap de glace. A son embouchure, il existe sur une petite île un établissement avec lequel les vaisseaux marchands ont des relations commerciales. Ils représentent les habitans de cette île comme d'un naturel méchant. Les hommes y laissent croître leur barbe. Ce rapport, ajoute M. Douglas, mérite d'autant plus de confiance, que M. Machod nous montra quelques monnaies russes, des peignes et des articles de quincaillerie fort différens de ceux que fournit la compagnie anglaise. L'été dernier, M. Machod assembla les naturels du pays, avec le projet de s'en faire accompagner dans son voyage

la baie d'Hudson. On dit que la mer y est ouverte après le mois de juillet. La conduite de M. Machod est un exemple frappant des résultats de la persévérance. Dans le court espace de onze mois, il a visité la Mer du Pôle, l'Atlantique et l'Océan pacifique, exposé à plus de fatigues et de dangers que n'en a peut-être jamais éprouvé aucun voyageur.

Dans l'Analyse du troisième Voyage du Capitaine Parry, insérée au Bulletin, Nos 40 et 41, on a parlé des dangers que les bâtimens de l'expédition ont courus dans les mers polaires. Ils étaient d'autant plus imminens qu'on ne s'y attendait pas. Le Capitaine Parry, en avouant que le bâtiment qu'il n'a pu ramener a été fracassé par des glaçons qui s'accumulaient constamment à l'Ouest, hasarde une opinion encore incertaine pour lui, sur les causes de cette accumulation. Mais la vérité oblige à reconnaître qu'avant son départ même, de tels revers étaient déjà prévus en France.

En 1818, M. Cadet de Metz, dans un Précis des Voyages entrepris pour se rendre, par le Nord, aux Indes Orientales, examinant les mouvemens apparens de l'air et des mers, et comparant ces mouvemens, établit que ceux de la terre ne sont exactement suivis par les substances qui environnent ce globe, qu'autant qu'elles y sont fermement adhérentes. Selon lui, cette loi qui se rattache à un principe général qu'il signale, est applicable aux fluides, aux liquides et aux objets qu'ils charrient.

L'auteur, s'appuyant de faits tirés des Relations des Capitaines Ross et Parry, reproduisit la même opinion, en 1824, à la suite d'un Dialogue entre deux marins Anglais, et ses Réflexions sur le départ intempestif des expéditions entreprises jusqu'à ce jour, le conduisaient à présager les malheurs qui menaçaient celle que préparait alors le courageux Capitaine Parry.

Un des Membres de la Société a bien voulu promettre pour le Bulletin, un extrait détaillé du Voyage et Découvertes en Afrique de MM. Denham, Oudney et Clapperton; en attendant ce travail, nous croyons devoir, par notre position même, nous borner aujourd'hui à l'annonce pure et simple de la traduction de cet ouvrage; elle a paru sous le titre suivant :

Voyage et Découvertes dans le nord et dans les parties centrales de l'Afrique, au travers du grand Désert, jusqu'au 10° degré de latitude nord, et depuis Kouka, dans le Bornou, jusqu'à Sackatou, capitale de l'empire des Felatah; exécutés pendant les années 1822, 1823 et 1824, par le Major Denham, le Capitaine Clapperton et feu le Docteur Oudney; suivis d'un appendix contenant les Vocabulaires des langues de Timbouctou, de Mandara, du Bornou et de Begharmi; des traductions de manuscrits arabes sur la géographie de l'intérieur de l'Afrique; des documens sur la minéralogie, la botanique; et les différentes branches d'histoire naturelle de cette contrée; 3 vol. in-8°, avec un atlas grand in-4°, composé de plusieurs Cartes, et notamment de la Carte générale de l'Expédition; de vues, de figures et de planches représentant les costumes, meubles, instrumens, armes, etc., des peuples de l'intérieur de l'Afrique; traduit de l'anglais par MM. Eyriès et de Larenau-dièrre, Membres de la Commission Centrale de la Société de Géographie, etc. Prix, pour Paris, 33 fr.; franco, par la poste, 38 fr. Paris, chez Arthus Bertrand, libraire, éditeur du Voyage autour du monde, par le Capitaine Duperrey, rue Hautefeuille, n° 23, et chez Mongie aîné, boulevard des Italiens.

DEUXIÈME SECTION.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

§. 1^{er}. *Procès-Verbaux des Séances.*

Séance du 3 novembre 1826.

M. Buset remercie la Société de l'avoir admis au nombre de ses Membres ; il fera tous ses efforts pour se rendre digne du titre qui lui a été accordé.

M. Bezout, par sa lettre datée de Londres, le 24 octobre 1826, annonce à la Société qu'il a expédié pour l'Amérique les programmes des prix et les réglemens dont il lui a été adressé plusieurs exemplaires ; il donne une description rapide des lieux remarquables de l'île de Wight qu'il vient de visiter. Insertion au Bulletin. (Voir le N^o 42, pag. 176.)

Le même Membre informe la Société du desir que lui a témoigné M. Hutmann, au nom de la Société Asiatique de la Grande-Bretagne et d'Irlande, d'entrer en relation avec la Société de Géographie, et d'échanger le Recueil de ses transactions contre le Bulletin.

La Commission centrale accueille avec le plus vif empressement la proposition de M. Bezout : elle décide que la Société adressera un exemplaire de son Bulletin, et du Recueil de ses Mémoires, à la Société Asiatique de Londres, en échange des Transactions qu'elle publie.

M. Jomard fait hommage d'un Mémoire sur l'Histoire et la Religion des Druses, par M. Regnault, Consul de France, à Saint-Jean-d'Acre, que l'auteur destine à la Collection des Mémoires de la Société. La Commission centrale renvoie ce travail à l'examen de la Section de Publication.

Il donne ensuite connaissance de trois lettres de M. Koenig, qui voyage sur les bords du Nil Supérieur : elles renferment plusieurs Itinéraires de l'Intérieur de l'Afrique, qui sont renvoyés au Bulletin pour être publiés dans le Numéro d'octobre, et six Vocabulaires qui seront examinés par la Section de Publication. Ils sont relatifs aux idiômes de Four, Barnou, Mandara et Baghermé, à la langue des Saumals et à celle des Denákels.

Le même Membre communique à l'Assemblée l'Extrait d'un Mémoire ayant pour titre : *De l'Afrique centrale, selon Ptolémée, comparée aux découvertes récentes*, accompagnée : 1° de la Carte actuelle de l'Afrique, conforme à l'état des découvertes, et bornée aux seules relations des Européens modernes ; 2° d'une Carte de l'Afrique centrale selon Ptolémée. Ce travail fait partie d'une *Géographie comparée de l'Afrique centrale*, divisée en trois époques, Ptolémée, les prédécesseurs de Ptolémée, et les Arabes.

M. Alex. Barbié du Bocage fait un Rapport sur la Géographie universelle, ancienne et moderne de M. W. C. Woodbridge. (Voir le Bulletin N° 42, page 178).

M. le Président annonce qu'il est arrivé un Mémoire destiné à concourir au prix dont le sujet est de *déterminer les directions suivant lesquelles le flot arrive sur les différens points de la côte Méridionale de la Manche, compris entre le Cap de la Hougue et le Cap d'Antifer.*

La Commission Centrale, sur le Rapport des Sections de Publication et de Comptabilité réunies, fixe le prix de la première partie du deuxième volume des Mémoires qui vient de paraître, à cinq francs pour les Membres de la Société, et à dix francs pour le Public.

Séance du 17 novembre 1826.

M. le vicomte Héricart de Thury écrit à la Société pour lui annoncer l'envoi d'un Exemplaire de la Description des Catacombes de Paris, dans laquelle il a consigné des détails et des recherches qui ne lui paraissent pas étrangers aux travaux dont elle s'occupe spécialement.

M. Houbigant adresse également un Exemple de son *Ouvrage sur les mœurs et les costumes des Russes*, et entre dans quelques détails relatifs à cette publication.

M. le Baron de Derfelden de Hinderstein annonce qu'il attend une occasion favorable pour adresser à la Société un modèle de la Règle pliante dont le dessin et la description se trouvent dans un des N^{os} du Bulletin.

M. Dezoz de la Roquette fait hommage, au nom de M. Langlois, d'un plan de Jérusalem, imprimé avec diverses couleurs, d'une Carte du Département de la Seine, exécutée d'après le même procédé.

Sur la proposition de M. de la Roquette, la Commission centrale invite la Section de Publication à lui faire un Rapport sur le procédé employé par l'auteur.

Le même Membre communique de nouveaux détails sur la publication de la Collection des anciens navigateurs espagnols, par M. de Navarrete; il prie la Société d'agréer la Dédicace de la Traduction de cet ouvrage, qu'il publie de concert avec M. de Verneuil (Voir Documents, pag....).

La Commission centrale en accepte la Dédicace, et adresse ses remerciemens à M. de la Roquette.

M. Cadet de Metz lit la première partie de son Rapport sur le Mémorial Topographique du Dépôt de la Guerre.

M. Jomard ajoute quelques remarques aux Relations adressées par M. Kœnig, sur les pays à l'occident du Darfour (Voir Bulletin, N^o 42, page 174).

Assemblée générale du premier décembre 1826.

La séance est ouverte à huit heures du soir, sous la présidence de M. le comte Becquey, directeur-général des Ponts et Chaussées. M. le Président prononce un Discours, écouté par l'Assemblée avec le plus vif intérêt. Ce Discours sera inséré au Bulletin de la Société de Géographie.

M. Eusèbe Salvete , Secrétaire-Général de la Société , lit le procès-verbal de la Séance du 31 mars 1826.

M. Puissant , Membre de la Société , lui écrit pour lui offrir l'hommage d'un Ouvrage qu'il vient de publier sur les *Principes du figuré du terrain et du lavis dans les Plans et Cartes topographiques*.

Plusieurs autres Ouvrages sont présentés par MM. Charles Dupin , le Comte de Villeneuve , préfet des Bouches-du-Rhône.

Six nouveaux Membres sont admis dans la Société (Voir la liste , page 230).

M. Jomard , l'un des Vice-Présidents de la Commission Centrale , annonce qu'un anonyme offre à la Société une somme de cinq cents francs , susceptible de s'accroître par des souscriptions volontaires , et destinée alors à fonder un prix d'encouragement pour le voyageur qui , le premier , partant du Darfour , aura pénétré sur les rives du Misselad , et déterminé la source et l'embouchure de cette rivière , en y joignant la description des montagnes situées dans l'espace intermédiaire. Le même anonyme promet également une somme de cinq cents francs , pour la fondation d'un autre prix d'encouragement , destiné au voyageur qui ; le premier , partant des rives du Misselad , ou d'Ouarò , capitale du Bargou , sera parvenu sur les rives du lac Tschad , et aura reconnu et décrit les rivières qui coulent dans cet intervalle. La Société accepte l'offre et la promesse ; elle en remercie l'auteur anonyme. Elle charge sa Commission centrale de leur donner la publicité convenable.

M. de Larenaudière , Secrétaire-Général de la Commission centrale , lit un Rapport sur les travaux annuels de la Société , et rend hommage à la mémoire de plusieurs Membres que la Société a perdus dans le courant de l'année.

La Commission centrale , sur le point d'être renouvelée en entier , termine l'exercice de ses fonctions , en proposant quelques modifications et additions au règlement de la Société. Les

six articles suivans sont mis aux voix , et adoptés par l'assemblée. Ils feront désormais partie du Règlement ;

Articles Supplémentaires.

1° A l'expiration de leurs fonctions , les Présidens de la Société prennent le titre de *Président honoraire* ;

2° La Société nommera , dans ses deux Séances annuelles , indistinctement , aux places vacantes dans le sein de la Commission centrale ;

3° La Commission Centrale est autorisée à s'adjoindre , pour collaborateurs , plusieurs Membres de la Société ; ils porteront le titre de *Membres-Adjoints de la Commission Centrale* , et rempliront leurs fonctions jusqu'à l'expiration des pouvoirs de la Commission ;

4° Les Membres de la Commission Centrale , qui s'absenteraient pendant un an de suite des Assemblées prescrites par le Règlement , seront , par ce fait seul , censés démissionnaires ; il sera procédé à leur remplacement , à la première Assemblée générale qui suivra l'expiration de l'année d'absence. Cependant , si un Membre était appelé hors de Paris par des fonctions publiques , il continuera de rester sur le Tableau de la Commission Centrale. La même règle est applicable aux Membres-Adjoints ;

5° Dans le cas où le Président de la Commission Centrale quitterait ses fonctions pendant le cours de l'année , le premier des Vice-Présidens les remplira de droit , pendant le temps restant à courir , sans cesser , pour cela , d'être éligible comme Président , lors de l'élection suivante ;

6° La Commission Centrale aura la faculté de nommer , au-dehors du royaume , des correspondans étrangers ; la demande de ce titre doit être faite par écrit et accompagnée d'un Mémoire , Carte ou ouvrage de Géographie. Ces Correspondans seront assujettis au droit de Diplôme. Le titre de Correspondant se perd quand

on cesse , pendant deux années consécutives , d'entretenir des relations avec la Société.

M. de Larenaudière prononce un *Eloge* de feu M. Barbié du Bocage. Cette distinction extraordinaire était due au mérite du savant dont la Société déplore la perte : l'orateur la justifie en présentant un tableau rapide et animé des travaux qui ont mérité à M. Barbié du Bocage des regrets universels.

M. Chapellier , Trésorier , présente le compte annuel des Recettes et Dépenses de la Société.

L'absence de M. Pacho n'a pas permis à l'Assemblée d'entendre la lecture d'un Chapitre de son Voyage à la Cyrénaïque , intitulé : *Coup-d'OEil sur la Marmarique , et les mœurs de ses habitans.*

Aux termes du Règlement , la Société procède , par la voie du Scrutin , au renouvellement intégral de sa Commission Centrale.

Le scrutin dépouillé , M. le Président en proclame le résultat : MM. le Comte *Andréossy* , *Bajot* , *Barbié du Bocage* , (J.-G.) *Barbié du Bocage* , (Alex.) *Beautems Beaupré* , *Bianchi* , *Bonne* , *Bottin* , *Bruc* , *Cadet de Metz* , *Chapellier* , *Baron Coquebert-Montbrét* , *Corabœuf* , *Cordier* , *Baron Cuvier* , *Dezoz de la Roquette* , *Baron Ch. Dupin* , *Eyriès* , *Baron de Férussac* , *de Freycinet* , *Girard* , *Baron Huso* , *Baron de Humboldt* , *Jacotin* , *Jaubert* , *Jomard* , *Lapie* , *de Larenaudière* , *Letronne* , *Malte-Brun* , *Puissant* , *de Rossel* , *Comte de Fromelin* , *Vuillaume* , *Verneur* , *Baron Walckenaer* , *Warden* , ont obtenu la majorité des suffrages.

La séance est levée à onze heures et demie.

Séance particulière du 8 décembre.

La Commission Centrale , réunie en séance extraordinaire , procède , aux termes de son règlement , à l'élection des Membres du Bureau , pour l'année 1827.

Elle nomme au scrutin et à la majorité absolue , M. Jomard Président , MM. Girard et de Rossel Vice-Présidens , et M. de Larenaudière Secrétaire général.

La Commission procède ensuite à la formation de ses trois sections, et le dépouillement du scrutin donne le résultat suivant :

Section de Correspondance. MM. le comte Andréossi, Bajot, Barbié du Bocage (Alex.), Bottin, Cadet de Metz, baron Coquebert Montbret, Dezois de la Roquette, baron de Férussac, baron de Humboldt, Amédée Jaubert, comte de Tromelin, Verneur et Warden.

Section de Publication. MM. Beauteys Beaupré, Bianchi, Brué, Cordier, baron Cuvier, baron Ch. Dupin, Eyriès, de Freycinet, baron Haxo, colonel Jacotin, Lapie, Malte-Brun et Puissant.

Section de Comptabilité. MM. Barbié du Bocage (J. G.); colonel Bonne, Corabœuf, Letronne, Vauvilliers et baron Walckenaer.

La Commission centrale arrête que le Trésorier sera considéré, à l'avenir, comme trente-septième Membre, sauf la sanction de l'Assemblée générale.

M. le Président communique à la Commission les articles réglementaires adoptés par la Société, dans son assemblée générale du 1^{er} décembre dernier.

Il lui soumet également diverses propositions relatives à son règlement intérieur. Ces propositions seront discutées dans une des prochaines séances.

M. de Férussac appuie la proposition de M. de Larenaudière, de nommer un Secrétaire-Adjoint; cette nomination lui paraît dans l'intérêt du service, d'autant plus que M. le Secrétaire-général vient de déclarer qu'il sera obligé de faire de fréquentes absences. Cette proposition ne pouvant pas être discutée, attendu qu'il se trouve plusieurs autres affaires urgentes à l'ordre du jour, sera reproduite dans l'une des premières séances.

Séance du 15 décembre.

M. le Président annonce à l'assemblée la mort de M. Malte-Brun, ancien Secrétaire-général de la commission Centrale, et l'un des

Membres les plus distingués de la Société dont il fut un des principaux fondateurs ; il paie à la mémoire du savant géographe dont la perte sera vivement sentie, un juste tribut d'éloges et d'estime ; les regrets qu'il exprime sont partagés par tous les Membres de la Commission Centrale.

MM. de Larenaudière et de la Roquette font diverses propositions relatives à la famille de M. Malte-Brun, et à l'intérêt qu'inspire sa position. Ces propositions sont renvoyées aux sections qu'elles concernent et au Bureau.

M. Tanner, de Philadelphie, écrit à la Société pour lui faire hommage d'un exemplaire du bel Atlas qu'il vient de publier sous le titre de : *a new American Atlas containing maps of the several States of the North American Union.*

La Commission Centrale reçoit cet ouvrage avec le plus vif intérêt, et invite M. le Président à en adresser ses remerciemens à l'auteur.

M. Everat offre, au nom de M. Mévil, une Carte industrielle et minéralogique du Cours de la Dordogne, de ses affluens et, en particulier, de la Vézère et de la Corrèze, avec un Mémoire relatif à la canalisation de ces deux dernières rivières.

M. le Président invite un des Membres de la Commission à faire un rapport sur ce travail important.

Il invite également M. Alex. Barbié du Bocage à faire un Rapport sur la statistique du département des Bouches-du-Rhône, offerte à la Société par M. le comte de Villeneuve.

Les diverses sections de la Commission Centrale se réunissent en comité pour élire leurs Présidens et Secrétaires. Le dépouillement du scrutin donne le résultat suivant :

Section de Correspondance. M. Cadet de Metz, Président, M. Alex. Barbié du Bocage, Secrétaire.

Section de Publication. M. Eyriès, Président, M. Bianchi, Secrétaire.

Section de Comptabilité. M. le chevalier Bonne, Président, M. Barbié du Bocage (J. G.), Secrétaire.

§ 2. *Admissions, Offrandes, etc.*

MEMBRES NOUVELLEMENT ADMIS DANS LA SOCIÉTÉ.

Assemblée générale du 1^{er} décembre 1826.

M. CORBIER, Membre de l'Institut, etc.

M. Eugène MÉVIL, Concessionnaire.gérant de la Compagnie des Canaux de la Corrèze et de la Vézère.

M. MORIS, homme de lettres.

M. le vicomte de TOUSTAIN, Administrateur-général de la Compagnie pour l'exploitation des bois de la Guyane.

M. WRIGHT, Colonel du génie.

M. J. Van WYK ROEL DE HATTEM, à Bruxelles.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

Séance du 3 novembre.

Par la Société Asiatique du Bengale : *Asiatic Researches, or Transactions of the Society instituted in Bengal for inquiring into the history and antiquities, the arts and sciences and literature of Asia. Serampore 1825, 1 vol. in-8°.*

Par M. de Leuven : *Journal des Voyages, cahier de septembre.*

Par M. Rauch : *Annales européennes, cahier de juillet.*

Par la Société d'Agriculture du département du Nord : 1 vol. de ses Mémoires.

Par la Société d'Agriculture du département de la Haute-Saône : *La cinquième et la sixième livraisons de son Recueil Agronomique.*

Par la Société d'Agriculture de la Charente : *Les cahiers d'août et de septembre de ses Annales.*

Séance du 17 novembre.

Par M. Arthus Bertrand : *Voyages et Découvertes dans le nord et*

dans les parties centrales de l'Afrique, par le major Denham, le capitaine Clapperton et le docteur Oudney, traduits de l'Anglais par MM. Eyriès et de Larenaudière. Paris, 1826, 3 vol. in-8° avec Atlas.

Par M. Houbigant : *Mœurs et costumes des Russes, représentés en cinquante Planches coloriées, exécutées en lithographie*, Paris, 1817.

Par M. Héricart de Thury : *Description des Catacombes de Paris, précédée d'un Précis historique sur les Catacombes de tous les peuples de l'ancien et du nouveau Continent*, 1 vol. in-8°.

Par M. de Férussac : *Bulletin des Sciences Géographiques, cahier d'octobre*.

Par M. Toulouzan : *l'Ami du Bien, cahier d'août*.

Par M. Langlois : *Plan de Jérusalem. — Carte topographique du département de la Seine*.

Assemblée générale du 1^{er} décembre.

Par M. le comte de Villeneuve : *Statistique du département des Bouches-du-Rhône, tomes 1 et 2*, in-4°.

Par M. Roux de Rochelle : *Carte de l'embouchure de l'Elbe et du Wésér*.

Par M. Puissant : *Principes du figuré du terrain et du lavis, sur les Plans et Cartes topographiques*, in-8°.

Par M. Dupin : *Tableau statistique du département de Seine-et-Oise. Discours prononcé pour l'ouverture du Cours de Géométrie et de Mécanique, appliquées aux arts, à Versailles, le 7 novembre 1826*, in-8°.

Séance du 15 Décembre.

Par M. Tanner : *A new American Atlas containing maps of the several States of the North American Union*, in-f°.

Par M. Letronne : *Observations historiques et géographiques sur le Périple attribué à Scylax*, in-4°.

Par M. L. B. : *Tableau comparatif de la hauteur des chutes d'eau*.

les plus célèbres, dédiée à la Société de Géographie par un de ses Membres. Une feuille.

Par MM. Mévil et Conrad : *Carte industrielle et minéralogique du cours de la Dordogne, de la plupart de ses affluens et, en particulier, de la Vézère et de la Corrèze. — Mémoire sur les canaux de la Corrèze et de la Vézère, précédé de quelques Documens relatifs à leur concession, 1826, broch. in-8°.*

Par M. de Férussac : *Bulletin des Sciences géographiques, cahier de novembre.*

Par M. Bajot : *Annales maritimes et coloniales, cahier de novembre.*

Par M. de Leuven : *Journal des Voyages, cahier d'octobre.*

Par M. Rauch : *Annales européennes, cahier d'août.*

Documens et Communications.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 1^{er} DÉCEMBRE 1826.

DISCOURS d'ouverture prononcé par M. BECQUEY, *Président de la Société.*

MESSIEURS,

Appelé par vos suffrages à présider cette Assemblée, je cherche comment j'ai pu mériter cet honneur que j'ai reçu avec une vive reconnaissance. Si l'intérêt qu'inspirent les études qui vous occupent, si le désir de contribuer à leur succès pouvaient être des titres à vos yeux, je vous dirais que personne n'a plus applaudi que moi à la naissance de votre Société et à la rapidité de ses progrès. Je regrette que les devoirs de ma position ne me permettent pas de prendre une part directe à vos travaux, mais j'ai au moins à me féliciter qu'elle m'ait plus d'une fois fourni l'occasion de m'associer à quelques-unes de vos pensées.

De toutes les sciences qui concourent aux progrès de la Géographie, la plus importante est sans contredit celle qui fournit à l'homme les moyens de diriger sa marche au travers de l'Océan. Depuis long-temps les navigateurs appelaient de tous leurs vœux le perfectionnement de l'éclairage des côtes; les phares anciennement construits ne projettent pas toujours leur lumière à des distances suffisantes, et ne signalent qu'imparfaitement les écueils contre lesquels les bâtimens sont exposés trop souvent à se briser aux approches de la terre. J'ai invité la Commission des phares à rechercher les moyens de corriger les vices de l'ancien système : vous savez tous, Messieurs, que le problème est aujourd'hui résolu, et que la solution en est due surtout à l'idée féconde qu'a eue M. Fresnel, ingénieur des ponts-et-chaussées, de substituer, pour la concentration des rayons lumineux, un système lenticulaire à l'emploi des réflecteurs métalliques. Le beau travail de la Commission, préparé par M. le contre-amiral de Rossel, a été récemment publié. L'Administration s'occupe de faire établir successivement sur nos côtes de nouveaux appareils. Nos voisins commencent à transporter chez eux cette nouvelle conquête de la science, et dans cette voie de la civilisation, comme dans beaucoup d'autres, la France aura la gloire d'avoir servi de modèle.

Après avoir décrit les divisions générales du globe, et mesuré sa surface, on sent le besoin de pénétrer dans ses profondeurs, et de découvrir les élémens de sa formation. Sous ce point de vue, la Géologie est une compagne nécessaire de la Géographie, qui a pour but une description complète de la terre. Les Anglais possèdent une Carte géologique dressée avec beaucoup de soin, et l'on peut affirmer que l'étude qu'ils ont faite de la constitution de leur territoire, en dévoilant à leurs yeux les richesses souterraines qu'il recèle, n'a pas eu peu d'influence sur la prospérité de ce pays. Vous apprendrez avec plaisir que la France ne sera pas long-temps privée du même avantage. Depuis quelques années, des ingénieurs des Mines ont reçu la mission de rassembler les matériaux

d'une Carte géologique, qui deviendra chez nous un guide excellent pour les recherches de la science et de l'industrie.

Vous mettez, Messieurs, un grand prix à obtenir le nivellement général de la France et la formation d'une Carte nouvelle où la position de chaque point, indiquée d'ailleurs comme sur les autres Cartes, par sa latitude et sa longitude, le serait encore par une troisième dimension qui ferait connaître son élévation au-dessus de la surface des mers. Ce nouveau travail offrirait en quelque sorte le relief et la configuration extérieure de notre sol. Vous avez pensé que les Ingénieurs des Ponts-et-Chaussées et des Mines, étaient naturellement appelés à concourir à une opération qui se rattache à leurs travaux habituels, et sur la demande que vous en avez faite, je me suis empressé de désigner plusieurs Membres de ces deux corps pour être adjoints à votre Commission.

Si je rappelle ces détails, c'est uniquement pour montrer combien je me plais à trouver dans mes fonctions les moyens d'aider au développement de vos travaux.

Vous poursuivrez, Messieurs, ces nobles et utiles travaux. La carrière ouverte devant vous est immense; mais que ne peut-on pas attendre d'une association où l'on remarque l'élite des savans du monde entier? La civilisation vous devra de nouveaux progrès, le commerce de nouveaux débouchés, l'industrie de nouvelles sources de richesses. C'est pendant les loisirs de la paix qui ouvre toutes les communications, c'est à l'ombre d'un trône tutélaire, et sous les yeux d'un Roi dont la protection s'attache à tout ce qui peut contribuer aux progrès des sciences, que vous obtiendrez les succès qui ne peuvent manquer à vos talens et à votre persévérance.

NOTICE *annuelle des travaux de la Société de géographie, lue dans sa séance générale du 1^{er} décembre 1826, par M. DE LARENAUDIÈRE, secrétaire-général de la Commission centrale.*

MESSIEURS,

L'année dernière, à pareille époque, votre ancien président vous adressait ces paroles encourageantes : quatre ans, disait-il, se sont à peine écoulés depuis votre première réunion dans ce lieu même, et déjà vous avez lié des correspondances dans toutes les parties du globe ; déjà vous avez distribué des prix, fait éclore de savans ouvrages et coopéré aux progrès des découvertes ; poursuivez votre belle et utile entreprise, le succès de vos efforts est désormais assuré.

Ces éloges si heureusement exprimés étaient d'autant plus flatteurs, que vous les deviez non-seulement au premier magistrat de la première ville du royaume, mais encore à un savant distingué dont s'honore la géographie, et que ses propres travaux ont mis à même de bien juger les vôtres. L'année qui vient de s'écouler ajoute à la vérité de ce brillant tableau ; de nouveaux efforts vous donnent de nouveaux droits à l'estime du monde savant.

Du moment où la géographie, comme science déterminée, a pris rang avec les autres branches des connaissances humaines, elle a senti le besoin d'être représentée, et de voir réunies en un seul faisceau les forces individuelles qui concouraient à ses progrès.

Les rassembler dans le but unique de la connaissance du globe ; les appeler à signaler à l'audace réfléchie du voyageur, les découvertes incomplètes ou les routes qui n'ont point été parcourues, et à récompenser, au nom de la science, les heureux résultats de la persévérance et du talent ; telle a été la pensée généreuse des fondateurs de la Société.

Dans les premiers momens d'une institution naissante, les écarts du zèle et les projets hasardeux de l'inexpérience sont des écueils à éviter. Vous en avez triomphé. Vous êtes restés fidèles à la marche que vous vous étiez tracée, et vous n'avez adopté que les propositions qui s'y rattachaient. Vous avez senti que l'esprit d'association n'a de puissance qu'autant qu'il est dirigé par l'esprit de méthode; que ce n'était pas assez d'avoir un but, qu'il fallait régulariser les moyens de l'atteindre. En 1822, un de vos membres les plus distingués, M. Malte-Brun, exposait dans des pages aussi bien pensées que bien écrites, les diverses directions que devaient suivre vos travaux. Sans les adopter toutes, vous vous êtes rarement écartés de celles qu'il signalait comme les plus fertiles en heureux résultats.

Vous avez pensé, dès votre début, qu'une série de questions embrassant toutes les lacunes de la science, était le moyen le plus sûr de les voir successivement remplies. Votre prévoyance n'a pas été vaine. Chaque jour vous apporte de nouveaux documens et des renseignemens précieux. Les énumérer tous, serait douter de votre mémoire, et même pour l'année qui vient de finir, je me bornerai aux principales communications qui vous ont été faites.

Vous en avez reçu plusieurs sur l'Afrique, qui attire depuis quelques années les regards des amis de la science, empressés de la contempler tout entière dégagée du voile mystérieux qui couvre depuis tant de siècles ses contrées les plus importantes. Vous aviez appelé l'attention sur la ville de Ghadamès, et quelques observations transmises par M. Marcescheau confirment les rapports de M. le capitaine Lyon et de M. Graberg de Hemso, sur la double population de cette ville où vivent deux nations absolument distinctes, divisées en trois tribus et parlant le dialecte de Syouah. Ce dialecte n'est-il usité qu'à Syouah et à Ghadamès, comme le croit M. Marcescheau? C'est encore une question controversée, et l'opinion contraire à la sienne paraît jusqu'à présent soutenue par d'importantes autorités.

M. Kœnig, ancien élève de l'École des langues orientales de Paris, et qui voyage en Egypte et en Nubie, vous a transmis plusieurs renseignemens sur les pays à l'ouest du Dar-Four. Ils sont donnés d'après la rapport d'un Barnaoui. Ceux qu'il a réunis sur le Mandara et le Shary proviennent des indications d'un habitant de cette contrée ; ils semblent en opposition avec les renseignemens des derniers voyageurs anglais sur le cours de cette dernière rivière. Selon l'Africain, le Shary formé à Mandara du confluent de plusieurs sources, au lieu de se jeter dans le lac de Bornou, irait passer à Baghermi.

Vous avez déjà eu connaissance des excursions de M. Prosper Gérardin chez les Maures Trarzas, et chez les trois nations qui sont maîtresses de la rive droite du Sénégal, depuis son embouchure jusqu'au delà de la cataracte. Le talent de l'observateur vous promet des données nouvelles sur une partie imparfaitement connue.

M. Roux de Rochelle dont le souvenir nous est cher à plus d'un titre, et que vous auriez aujourd'hui même le bonheur d'entendre à ma place, si la confiance du Roi ne l'avait appelé à l'honneur de le représenter à Hambourg, n'a oublié ni la science ni les nombreux amis qu'il compte parmi nous. Nous devons à son obligeance l'envoi de plusieurs documens intéressans.

Le zèle des consuls français dans l'Orient, qui appartiennent presque tous à la Société, ne s'est pas ralenti. Un itinéraire de la caravane qui part de Constantinople pour la Mecque, vous a été adressé par M. Guys ; vous le connaissez en grande partie par l'analyse de M. Bianchi. Un autre itinéraire d'Alep à Constantinople donnant la série des postes établis sur cette route, vous a été remis par M. Théodose de Lesseps, et ce n'est pas le seul présent que vous deviez à son dévouement.

En parcourant l'Italie dans un but tout scientifique, M. de Hammer s'est rappelé la Société, et ce souvenir d'un savant distingué vous a valu de curieux renseignemens sur les manuscrits

géographiques existans dans les principales villes de la contrée célèbre qu'il visitait.

Le commencement des opérations géographiques de M. Corabœuf, dans les Pyrénées, a attiré votre attention ; vous apprendrez avec satisfaction que ses opérations sont presque entièrement terminées. Vous avez également accordé votre suffrage aux Mémoires de MM. Quoy et Gaymard, naturalistes de l'expédition de M. le capitaine Duperrey, ainsi qu'au beau travail de M. le capitaine d'Urville, sur la botanique des îles Malouines : c'est un véritable cadeau fait à la science par un de ses missionnaires les plus instruits et les plus intrépides.

De savans américains, au rang desquels se place M. Mease, ont contribué à augmenter la somme de nos connaissances sur les contrées les plus infréquentées des états du nord, et un ingénieur anglais de la compagnie des Indes, M. Monteith, a répondu à vos questions en vous offrant le tribut de ses recherches sur quelques points de la géographie de la Perse. Espérons que de tels exemples d'obligeance auront de nombreux imitateurs, et qu'un jour, l'amour de la science, confondant les rivalités politiques dans son intérêt commun, fera naître, entre les hommes éclairés de toutes les nations, cette confiance mutuelle qui ne sera pas un de ses moindres triomphes. Espérons-le, Messieurs, et félicitons-nous d'être aujourd'hui le centre de cette alliance si désirée.

Les séances de votre Commission, limitées dans le principe, à de simples détails d'administration, ont pris successivement une importance plus scientifique, soit par la lecture de plusieurs rapports sur des ouvrages offerts, rapports dus à MM. Malte-Brun, Jomard, Eusèbe Salverte, Warden, Cadet de Metz, Bianchi et plusieurs autres Membres, soit par des discussions instructives sur des points controversés de la science, soit par des communications sur des découvertes nouvelles, parmi lesquelles les résultats des derniers voyages en Afrique, successivement présentés par M. Jomard, ont attiré toute votre attention et excité tout votre intérêt,

soit enfin par plusieurs propositions nées du désir d'accélérer la marche de la science et d'en étendre les rapports.

Au nombre de ces propositions, il en est une qui intéresse spécialement notre patrie, et dont l'exécution doit contribuer à l'amélioration de notre système de navigation intérieure. Vous la devez à notre collègue M. Girard. Elle a pour objet le nivellement des rivières de France. Développée par son auteur, avec un rare talent d'analyse, dans votre dernière séance annuelle de 1825, elle est devenue, par son adoption, la pensée de la Société tout entière; mais le concours de M. le Directeur-Général des Ponts-et-Chaussées et des Mines était indispensable: vous avez dû le solliciter, et vous ne l'avez pas réclamé sans succès. Présenter un projet utile à un administrateur aussi éclairé, c'était être assuré d'avance de sa puissante coopération. Le magistrat qui a développé des vues si éminemment utiles dans l'important Rapport fait au Roi en 1820, devait accueillir avec empressement l'idée d'une Carte hydrographique du Royaume; il a senti que ce travail rendrait désormais plus facile la rédaction des nombreux projets de communications qui restent à ouvrir, puisqu'il était destiné à fournir sur la configuration de notre sol, les données les plus positives. Ainsi la France, qui marche la première dans la carrière de la civilisation, aura l'honneur encore d'offrir le premier modèle d'un travail général, embrassant tout un royaume, et qui doit servir un jour les intérêts de l'agriculture, de l'industrie, ceux de la géographie physique et de toutes les branches de l'histoire naturelle qui s'y rattachent.

Un objet qui se lie à-la-fois aux arts du dessin et aux progrès de la science, a occupé votre Commission centrale; il s'agissait de déterminer le parti que l'on pourrait tirer de la lithographie pour les Cartes géographiques. M. Jomard, Rapporteur du Comité spécial chargé de l'examen de cette question, l'a traitée dans son ensemble et dans ses détails d'application avec une connaissance parfaite de la matière: il n'a laissé aucune difficulté sans l'aborder,

et aucune objection sans réponse. Son travail assigne ici les véritables limites de la lithographie. Il les restreint presque entièrement dans l'état actuel de l'art, aux Cartes topographiques et aux Cartes à grande échelle, et maintient la gravure sur cuivre dans le privilège de reproduire plus exactement et plus nettement le figuré des montagnes et les écritures multipliées des grandes et belles Cartes géographiques.

L'organisation de votre bibliothèque n'a pas été négligée ; ce dépôt, successivement enrichi par les dons des Ministres du Roi, de M. le Directeur-Général des ponts-et-chaussées, et par les offrandes des Amis de la science, a été mis à la disposition des Membres de la Société, plusieurs jours par semaine. Cette collection, déjà précieuse, serait sans doute plus utile et plus souvent consultée, si un local plus commode pouvait lui être exclusivement consacré : c'est un vœu plus d'une fois manifesté, et qui, n'en doutons pas, sera l'objet d'une attention particulière dans la nouvelle commission que vous allez nommer.

Le Bulletin, qui remonte à la première année de votre existence, et dont la création eut pour but de conserver le souvenir de vos délibérations et de reproduire tous les actes de la Société et les renseignemens qui lui parvenaient, le Bulletin, dis-je, qui lie en quelque sorte tous les Membres entr'eux, en faisant assister à vos séances ceux qui n'usent pas de ce droit, a subi divers changemens d'organisation. On a cherché le mieux progressivement, on l'aurait atteint beaucoup plus vite si les premiers Rédacteurs de ce Recueil eussent voulu donner une nouvelle preuve de zèle en en conservant la direction.

Echue en d'autres mains, le nouveau directeur a cru devoir se servir du pouvoir discrétionnaire qui lui était confié, pour donner quelques développemens à cette publication, sans en altérer toutefois la destination primitive. Dans un cadre agrandi, il a cherché à présenter l'analyse des principaux voyages publiés, soit en France soit à l'étranger, ou plutôt à indiquer les sommités des

découvertes et leurs résultats généraux. Cette marche n'établit aucune rivalité et aucun parallèle entre les différens journaux géographiques et le Bulletin. Les premiers restent avec tous leurs avantages de position, et le second se limite de lui-même aux grands traits de la science. Aujourd'hui, le Bulletin ne peut être jugé d'une manière absolue : son perfectionnement sera l'œuvre du temps, et l'expérience seule indiquera ce qui lui manque. Toutefois, il a présenté, pendant l'année qui vient de finir, plusieurs morceaux remarquables : il s'est enrichi des savans rapports de MM. Malte-Brun, de Férussac et Girard sur le dernier concours. M. Jomard y a déposé le fruit de sa correspondance étendue sur l'Afrique. M. Warden, toujours zélé et toujours infatigable, a fait connaître les fles Sandwich sous un point de vue nouveau, en prenant pour base de son travail les observations des missionnaires anglais et américains pendant leur séjour à Havaii (Owhyhee), la principale de ce groupe.

Le tableau de l'île de Cuba, tracé par M. Alexandre Barbié du Bocage, d'après les derniers voyageurs, réunit, dans quelques pages, les grands traits historiques et géographiques de cette belle colonie, la seule qui obéisse encore à la couronne d'Espagne, et qui seule pourrait la dédommager de ses pertes si elle parvenait à mettre à profit, et les avantages commerciaux, et la fertilité du sol et la richesse et la diversité des produits de cette grande contrée.

Ma position m'empêche de vous entretenir des autres articles du Bulletin, et ne me permet que de les recommander à votre indulgence.

La publication de vos Mémoires, qui se lie si intimement aux questions que vous avez proposées, se poursuit, grâce au zèle soutenu d'un de vos Membres. Une honorable partialité pour de grands services rendus à la science, avait dicté le choix de votre première publication. En plaçant en tête des Mémoires de la Société, les récits de Marco Polo, vous avez rendu hommage au

talent d'observation du plus étonnant des voyageurs du moyen âge. La Géographie vous doit le Manuscrit le plus complet de ses narrations sans art, simple comme le siècle de leur auteur, et dont chaque jour les observations des modernes justifient l'exactitude. La France les lit aujourd'hui avec un charme de plus dans l'idiome que parlait Saint-Louis, et que la valeur de nos ancêtres transporta dans l'Orient.

La première partie du deuxième volume de cette utile collection, a paru, et se trouve probablement entre les mains de la plupart des Membres de la Société. Je crois donc devoir me dispenser de vous en rappeler le contenu. Mieux que je ne le pourrais faire, vous avez sans doute apprécié l'importance scientifique des articles qui le composent et dont la plupart réunissent, à des faits nombreux et bien choisis, à des détails piquans, à une érudition solide et variée, l'intérêt de la nouveauté.

La Société a fait de nouvelles acquisitions dont elle s'honore ; mais la mort, par une cruelle compensation, lui a ravi plusieurs Membres, dont l'influence de position, la générosité et les lumières, ajoutaient à son éclat et contribuaient à ses succès. Vous avez perdu deux nobles étrangers moins illustres encore par leur naissance que par leur amour pour les sciences. Le comte de Romanzoff, grand chancelier de l'empire de Russie, comptait au nombre de ses ancêtres, le célèbre général Romanzoff, qui planta le premier le drapeau russe au-delà du Danube, et dont le surnom de *Za Dunaïski* ou *Trans-Danubien*, atteste la reconnaissance de ses compatriotes. Celui qui reçoit aujourd'hui le tribut de nos regrets, eût recommencé la gloire de son aïeul, si la destinée l'eût conduit sur les champs de bataille : elle l'appela à la tête des conseils, et il fut grand homme d'État. Son empereur n'avait pas de sujet plus fidèle, sa patrie de citoyen plus éclairé ; il eût été supérieur dans toutes les positions sociales, parce qu'il tirait sa grandeur de lui-même : un tel caractère devait aimer les sciences et les lettres, aussi les cultivait-il comme s'il avait attendu d'elles

une illustration nouvelle et une renommée au-delà du tombeau. Elles ne trahiront point son espoir, elles rediront ses bienfaits, et leur éloge excitera des émulations généreuses : elles répéteront que dans le temps même où le comte de Romanzoff cherchait à éclaircir l'histoire du moyen âge, en ordonnant la traduction de plusieurs écrivains de la Bizantine, il faisait entreprendre des voyages scientifiques dans sa patrie, et tenait à honneur d'en faire connaître les richesses à l'étranger. Elles ajouteront que ce fut encore lui qui conçut l'idée du premier voyage de *M. de Kotzbue* autour du monde, et qu'il fit tous les frais de l'expédition du *Rurik*. Avidé de renseignemens nouveaux, il entretenait une correspondance active avec les hommes les plus instruits de chaque contrée ; c'est à ce titre qu'il adressait quelquefois à notre savant collègue, M. Malte-Brun, des lettres où respire le zèle le plus pur pour les intérêts de la science, et qui honorent également le grand seigneur et le grand géographe.

L'autre étranger, dont le nom restera gravé dans votre souvenir comme celui d'un bienfaiteur, appartenait aussi à ce vaste empire du nord, qui marche sans relâche dans les routes d'une civilisation progressive. Le goût des études sérieuses et des lettres qui charment la vie, eurent les premières affections du comte Orloff. Il avait uni sa destinée à celle de la femme de son choix, issue d'une des familles les plus distinguées et les plus riches de la Russie. Ce fut pour rétablir la santé de Madame la comtesse Orloff, qu'il s'éloigna d'un climat rigoureux, et visita successivement, avec cette malade qui lui était si chère, l'Allemagne, l'Italie, la Suisse, l'Angleterre et cette France, où les douceurs d'une civilisation perfectionnée retiennent, comme par enchantement, l'étranger qui met au premier rang les nobles jouissances de l'esprit. Pendant ses longs séjours dans ces diverses contrées, le comte Orloff s'entourait des hommes les plus distingués de chaque pays. Partout il laissait les plus nobles souvenirs. A Paris, il réunissait près de lui une société choisie, unique distraction des douleurs de

Madame la comtesse Orloff. C'est là qu'il composa, dans notre langue, devenue l'instrument de sa pensée, ses *Mémoires sur Naples*; ses *Histoires de la Poésie et de la Musique en Italie*, et son *Voyage en France*, productions remarquables par des vues élevées, par d'ingénieux rapprochemens, par une connaissance profonde des beaux-arts et de leurs diverses révolutions, par des aperçus piquans sur les mœurs de différentes époques, et surtout par une honorable indépendance d'opinion qui répand sur ces ouvrages une teinte générale de conviction et de bonne foi, dernier genre de mérite qui manque moins de panégyristes que d'imitateurs. Le comte Orloff méditait, au milieu de nous, l'histoire de sa patrie, et n'épargnait, pour ce travail, ni les veilles laborieuses, ni les recherches pénibles, ni les secours de ceux qu'il croyait dignes de le seconder. Le sujet du prix dont il fit les fonds et dont il vous laissa les juges, se rattache à cette grande composition historique. Il avait apprécié toute l'utilité de votre institution; il aimait à s'entretenir de vos travaux, et vous portait l'intérêt le plus vif; il allait vous en donner une preuve nouvelle, lorsqu'une attaque d'apoplexie l'a subitement enlevé dans la force de l'âge et la maturité du talent, aux nombreux amis qu'il devait à ses vertus, à vous, Messieurs, qui lui deviez de la reconnaissance.

Un voyageur célèbre, qui comptait parmi vous des amis et des admirateurs, manque aujourd'hui sur votre liste; M. Leschenault de la Tour, naturaliste du Roi, ne contribuera plus, par ses communications, à l'intérêt de vos séances; son nom prononcé, n'excitera plus que des regrets. La mort l'a frappé subitement au milieu d'une vie pleine et éminemment utile, et lorsqu'il commençait à goûter un repos qu'il ne s'était permis qu'après vingt-quatre années d'un dévouement sans bornes aux progrès des sciences. A vingt-sept ans, il fit partie de l'expédition du capitaine Baudin, et resté malade à Timor, il ne revit sa patrie que long-temps après ses compagnons de voyage; mais il la revit, riche d'observations

importantes. Son Mémoire sur la Végétation de la Nouvelle-Hollande et de la terre de Van Diemen, est un des beaux résultats de cette première course; qu'il termina par une excursion aux États-Unis. En 1814, il visita l'Indoustan et Ceylan, recommandé par M. Joseph Banks, le vénérable patron des voyageurs. Son séjour dans cette dernière île a procuré d'intéressantes découvertes. Il a enrichi l'île Bourbon du cannellier le plus estimé, et le jardin du Roi d'une multitude d'objets nouveaux. Le Sénégal lui doit un de ces beaux arbres de l'Inde qui grandissent au milieu des sables, et dont l'ombrage protégera l'homme du désert. Enfin, dans ces dernières années, le Brésil, Cayenne et la Guyane hollandaise, l'ont vu successivement explorer leurs rivages, et dérober à la flore américaine ses secrets et ses richesses. Puisse-t-il trouver des imitateurs parmi cette jeunesse avide d'une renommée sans tache! et puisse le spectacle de sa vie, exciter constamment le zèle de ceux qui cultivent les sciences dans l'intérêt de l'humanité!

Une voix amie a déploré, dans votre dernière séance, la perte cruelle et imprévue du jeune et intrépide de Beaufort. Qui de vous, Messieurs, pourrait avoir oublié, et le récit de ses travaux, et les regrets touchans dont sa mort a été l'objet. En les confiant à votre souvenir, M. Jomard a su les rendre ineffaçables.

Vous attendez encore l'expression d'une autre douleur et le nom de M. Barbié du Bocage vous semble oublié sur cette liste de deuil; ne craignez pas une telle ingratitude. Organe de vos sentimens, la Commission a voulu qu'un éloge spécial lui fût consacré; c'est un tribut qu'elle regrette de ne pouvoir payer à toutes les illustrations; mais elle a cru qu'il était dû à l'un des fondateurs de la Société, à l'un de ses présidens les plus zélés; c'est un hommage rendu à la Société tout entière.

Je viens de vous attrister, Messieurs, par le récit des principales pertes que vous avez éprouvées; vous les rappeler était un devoir; une autre obligation me reste encore à remplir; celle-ci, du

moins, n'aura rien de pénible : je n'ai plus à vous entretenir que des progrès de la science.

Si vos travaux collectifs y ont contribué, les travaux individuels de plusieurs de vos membres, dans cette dernière année, n'ont pas moins bien servi ses intérêts. Sous les auspices et par les soins de M. le comte de Chabrol de Volvic, la statistique du département de la Seine s'est enrichie d'un nouveau volume. Le précis de la Géographie de l'Europe, si long-temps attendu par tous les hommes éclairés de cette partie du monde, est aujourd'hui entre leurs mains ; dire qu'il accroît la réputation de M. Make-Brin, c'est en faire un éloge complet sans sortir du langage de la froide impartialité. De grandes entreprises sont commencées. M. Walckenaër, que d'honorables fonctions éloignent de nos séances, prouve que la science est toujours l'objet de ses savans loisirs. L'examen de ce qui manquait au travail de l'abbé Prévost, l'a conduit à entreprendre une nouvelle Histoire générale des Voyages, en harmonie avec les immenses progrès que la Géographie a faits depuis un demi-siècle, et personne plus que lui n'était en état d'exécuter un travail aussi long et aussi difficile. Les Voyages autour du monde, de M. le capitaine de Freycinet et de M. Dupérrey, sont en pleine publication ; les résultats connus de ces expéditions scientifiques vous font vivement desirer d'en suivre les détails. Au commencement de l'année, M. le colonel Jacotin a eu l'honneur de présenter au Roi sa grande Carte d'Égypte, un des plus beaux monumens géographiques de notre époque ; cette belle Carte était déclarée secret d'État sous l'ancien Gouvernement. Sa Majesté a daigné en permettre la publication, et c'est un nouveau titre qu'elle s'est acquise à la reconnaissance des amis de la science. Vous devez également à M. le colonel Jacotin la grande Carte de la Corse en 8 feuilles, présent d'autant plus précieux, que les matériaux étaient plus difficiles à recueillir. Par les mêmes motifs, nous devons les mêmes éloges aux belles Cartes de la Turquie d'Europe, en 16 feuilles, et de la Grèce, en 4 feuilles, dressées par M. Lapie, sur les matériaux recueillis par

MM. les généraux Guilleminot et Tromelin, et sur les données des généraux Andréossi, Foy et Haxo. De pareils noms garantissent l'exactitude des documens employés et commandaient une confiance sans bornes; elle ne sera pas trompée. La Carte de la Grèce sur-tout, dont M. Lapie a eu l'honneur de faire hommage à Sa Majesté, est la première qui ait paru sur une aussi grande échelle, et la seule qui, jusqu'à présent, renferme toutes les positions reconnues et présente la conférence de l'ancienne Géographie avec la moderne. Cette belle production géographique enrichit la science de connaissances neuves et positives sur une contrée riche de passé et d'avenir.

M. Brué trouvant dans son zèle, son talent et sa persévérance, des appuis qui ne lui manquent jamais, a dernièrement ajouté à son utile atlas, plusieurs Cartes sur diverses contrées de l'Amérique et sur les terres de l'Océanie, cartes devenues nécessaires par les progrès de la Géographie. Tout ce qu'il a publié sur l'Amérique a mérité les suffrages de M. de Humboldt; avec une telle autorité, il était sûr d'avance de l'opinion du public éclairé. Nous n'ajouterons qu'un mot, c'est que l'exécution des Cartes de M. Brué est parfaite et rivalise avec celle des Cartes anglaises les plus soignées.

Je n'ai garde de passer sous silence une publication importante, qui vous intéresse maintenant à plus d'un titre, la collection des navigateurs Espagnols que publie à Madrid notre savant collègue M. de Navarette. Il a trouvé dans deux Membres de la Société, des traducteurs dignes d'associer leurs noms à une telle entreprise. MM. de La Roquette et de Verneuil ont voulu que leur version française, enrichie de notes, parût sous vos auspices, et c'est avec reconnaissance que vous avez accepté la dédicace de leur travail.

Si l'utilité de votre institution avait pu être mise en doute, l'éclat de votre dernier concours la justifierait complètement aux yeux même de ceux qui n'auraient pas compris d'abord l'heureuse influence que vous êtes appelés à exercer sur les progrès de la Gé-

graphie et des sciences politiques qui se lient si intimement à la connaissance de la terre et de ses habitans. Dès votre début, vous comprîtes leurs plus pressans besoins, et vos premiers sujets de prix attestent la bonne direction de vos vues. C'était une description systématique des chaînes de montagnes de l'Europe, problème qui embrassait des points de vue multipliés, et auquel se rattachaient les questions les plus graves de la haute physique. C'était une discussion sur l'origine et les migrations des peuples de l'océanie qui ouvrait une brillante carrière à cette érudition philosophique qui rapproche les faits moraux, physiques et historiques, en les assujétissant aux lois de la Géographie. C'était une récompense, dont M. le comte Orloff avait bien voulu faire les fonds, accordée aux meilleures analyses des ouvrages de Géographie publiés en langue russe, et non traduits en français, travail qui doit contribuer à faire mieux connaître cet empire colossal, dont l'accroissement est un sujet de méditation obligée pour l'homme d'Etat et pour l'historien philosophe. C'était enfin, grâce à la munificence et au patriotisme éclairé de M. le baron Delessert, un prix au meilleur Mémoire de statistique sur l'itinéraire de Paris au Havre, dernier choix qui montrait que la Société, fidèle au plan qu'elle s'était tracé, pourrait devenir utile aux intérêts locaux et nationaux. Plus tard, elle sortit encore de votre sein cette ingénieuse proposition, de faire d'une Relation d'un pays peu connu, le sujet d'un prix considérable, dans lequel l'heureux voyageur trouverait, à son retour, un commencement d'indemnité. L'auteur de ce projet, M. Al. Barbié du Bocage, indiquait l'infortunée Cyrénaïque comme le premier sujet de ce prix d'encouragement. Il ne pouvait en choisir un plus séduisant, et vous vous empressâtes de le mettre au concours.

Vos desirs ont été remplis, et votre attente, quelle que fût son exigence, a été surpassée.

Dès 1823, M. Bruguère était entré dans la lice, et son travail sur les montagnes de l'Europe reçut alors d'honorables encouragemens. De nouvelles recherches l'ont mis à même de le perfec-

tionner, et vos suffrages unanimes lui ont décerné la couronne. Le monde savant a sanctionné votre jugement. Il n'apprendra pas sans intérêt que ce grand ouvrage est destiné à enrichir le recueil de vos Mémoires.

En indiquant Cyrène aux recherches d'un voyageur intrépide, en l'invitant à pénétrer dans ces ruines de marbre, à aller s'asseoir près de la fontaine d'Apollon, à parcourir les lieux mêmes où Eratosthène enseignait la Géographie, à terminer enfin ce que Della Cella n'avait fait qu'ébaucher, vous n'avez point en vain provoqué une émulation courageuse. Le Rapport de M. Malte-Brun, modèle d'analyse et d'érudition, a fait connaître les brillans résultats du voyage de M. Pacho. Honneur aux talens distingués et au dévouement généreux de l'observateur. Honneur à vous, Messieurs, qui voyez pour la première fois le nom de la Société associé à l'une des mémorables entreprises de notre époque.

En partageant le prix relatif à l'itinéraire de Paris au Havre, vous avez prouvé que le zèle persévérant a droit aussi à vos suffrages. Le noble usage qu'un des concurrens, M. Perrot, a fait de la récompense que vous lui avez accordée, ajoute encore à l'honneur de l'avoir obtenue.

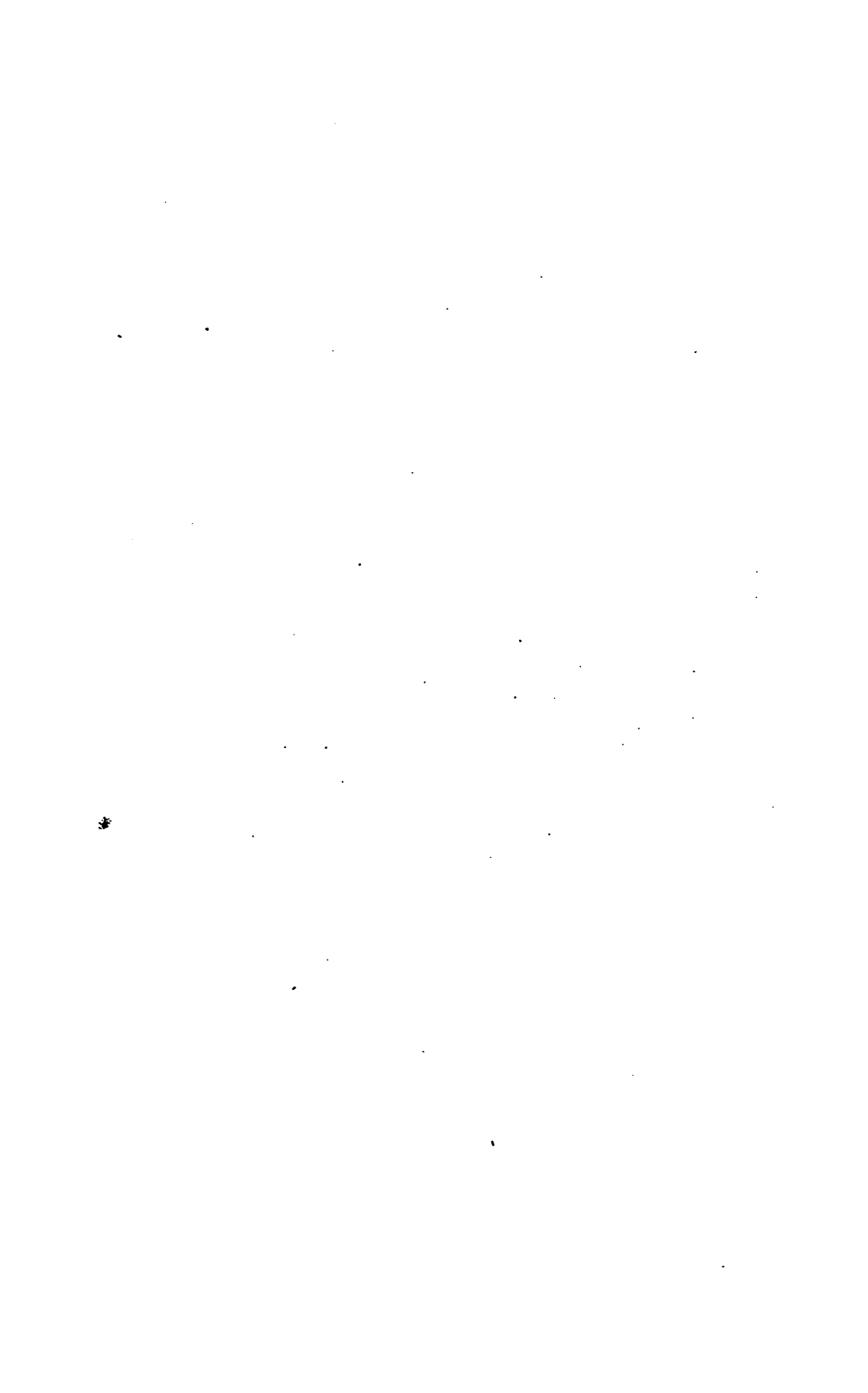
Tout en maintenant les sujets de prix qui n'avaient pas été traités, vous en avez proposé quelques autres non moins importants. Vous avez appelé les méditations des amis de la science sur ces ruines mystérieuses de Palenque, remarquables par leur similitude avec d'autres constructions du même genre, situées dans des distances assez rapprochées, et qui déposent de l'existence dans le Yucatan, d'un peuple inconnu, nombreux, et cultivant les arts avec quelques succès. Peut-être sous ces débris-mêmes est-il une lumière cachée, qui devenue la conquête d'un examinateur habile, lui fera lire sur ces vieux monumens l'origine de la population des Amériques, et les plus anciennes traditions, et les plus anciens idiômes de ses premiers habitans.

Vous appelez les pas du voyageur géographe sur une autre contrée du même continent ; vous lui indiquez les parties inconnues de la Guyane , comme une conquête digne de tous ses efforts. Dans le prix d'encouragement que vous lui proposez , vous servez à-la-fois la science et la Patrie. N'en doutez pas , Messieurs , des Français vous comprendront ; leur montrer une palme nouvelle, c'est être sûr d'avance qu'ils essaieront au moins de la cueillir.

Et cette France , dont la prospérité vous est si chère , n'a pas été oubliée dans votre sollicitude. Non contents d'avoir provoqué le nivellement de ses rivières , et les bases positives de sa carte hydrographique , vous avez voulu que dix médailles d'or , offertes par vous , devinssent chaque année pour ceux qui auront le plus activement contribué à l'exécution de votre utile projet , un témoignage durable de votre reconnaissance.

De si nobles encouragemens , tant de vues généreuses , une marche aussi sage que régulière vous ont constamment mérité l'appui des premiers fonctionnaires du Royaume. Son Ex. , M. le Ministre de la Marine , qu'il faut mettre en tête des protecteurs de vos travaux , parce que la plupart d'entre eux se rattachent plus spécialement à son Département , a bien voulu contribuer avec MM. les Ministres de l'Intérieur et des Affaires Étrangères , au prix que vous avez voté en faveur du voyageur qui atteindra le premier , par la voie de l'Ouest , cette Tombouctou tant cherchée. Et dernièrement encore , en doublant le prix que vous serez dans le cas de décerner pour un voyage dans l'intérieur de la Guyane française M. le Comte de Chabrol de Crouzol vous a promis son intervention auprès de ses collègues , pour les engager à participer de leur côté au concours que vous avez ouvert.

Il nous est permis de tout espérer de cette honorable bienveillance dans laquelle nous voyons la pensée Royale , elle-même. Puisse cette protection nous obtenir un titre qui nous manque , et que nous ambitionnons comme Français. Si ce titre





A. Gault sculpt.

JEAN DENIS BARBIÉ DU BOCAGE,

*Membre de l'Institut,
Léopold de la Faculté des Lettres,
Commissaire du Ministère des Aff. Étrang.*

N. à Paris le 28 Avril 1760. Mort le 28 Décembre 1825.

aujourd'hui est plus que le prix de nos travaux, nous le réclamons comme la récompense de notre zèle pour la science, et de notre dévouement sans bornes à la gloire du Roi, et à l'honneur de la France.

ELOGE de M. BARBIÉ DU BOCCAGE, *Géographe du Ministère des Affaires Etrangères, Doyen et Professeur de la Faculté des Lettres de Paris, Membre de l'Institut, ancien Président de la Commission centrale de la Société de Géographie, de plusieurs Académies et Sociétés savantes, et Chevalier de la Légion-Honneur, lu dans l'Assemblée générale de la Société de Géographie, au 1^{er} décembre 1826, par M. DE LARENAUDIERE, Secrétaire général de la Commission centrale.*

Lorsque d'Anville, chargé d'années et d'infirmités, offrait l'affligeant spectacle d'un homme de mérite qui se survit à lui-même, les regrets qui inspirait sa perte prochaine étaient d'autant plus vifs que cette perte semblait irréparable. On avait que le premier Géographe de l'Europe, aux beaux jours de son talent, n'en avait confié les secrets à personne; lui-même le répétait souvent, comme s'il eût voulu augmenter encore l'intérêt qui s'attachait à sa vie. Cependant, dans les dernières années de sa glorieuse carrière, il s'était départi de cette résolution fâcheuse: il avait accordé l'entrée de son cabinet à un jeune homme, alors inconnu, lui avait ouvert les trésors de son portefeuille, et donné des conseils d'autant plus précieux qu'il était plus difficile de les obtenir.

Celui qui avait su vaincre la répugnance de l'illustre vieillard à communiquer ses théories, ne devait pas être un de ces hommes qui, regardant la science comme un des jouets de la vanité ou comme un des calculs de l'intérêt, s'introduisent chez l'homme célèbre pour glisser leur médiocrité à la suite d'une haute réputation.

Il fallait autre chose pour captiver la confiance de d'Anville; il fallait aimer la Géographie comme une maîtresse, ne vivre que pour elle, et montrer, dans un dévouement absolu à ses intérêts, l'entraînement d'une passion véritable. Voilà le talisman qui pouvait opérer sur le vieux Géographe; c'est le seul qu'employa son jeune disciple.

L'heureux élève de l'Université, que nous apercevons dans le cabinet de d'Anville, écoutant, dans un religieux silence, la parole du maître, ou parcourant, avec l'avidité du jeune âge, les richesses amassées pendant soixante ans de travaux, est ce même confrère dont nous pleurons encore la perte. C'est l'un des Géographes distingués de notre époque, M. Barbié du Bocage, Géographe du Ministère des Affaires Etrangères, Doyen et Professeur de la Faculté des Lettres de Paris, Membre de l'Institut, ancien Président de la Commission centrale de la Société de Géographie, de la Société des Antiquaires, de plusieurs Académies et Sociétés savantes, et Chevalier de la Légion-d'Honneur.

Né à Paris, le 28 avril 1760, d'une famille originaire de Normandie, M. Barbié du Bocage perdit son père le jour même où il atteignait sa neuvième année. Placé au collège Mazarin, il y fit d'excellentes études. Son goût pour la Géographie s'y montra comme une passion. On sait que d'Anville, à l'âge où l'imagination se nourrit avec délices des illusions du monde enchanté des poètes, ne voyait dans l'Iliade, l'Odyssée et l'Enéide, que des noms de lieux et de peuples. A cette même époque, M. Barbié du Bocage y remarquait peut-être autre chose, mais il est certain que c'était de la Géographie qu'il y cherchait d'abord. Sorti du collège, avec une vocation décidée, ni l'étude d'un procureur, dont sa mère lui montrait tous les avantages, et dont l'ennui le repoussait sans cesse, ni les conseils d'une amitié prévoyante qui redoute l'avenir lorsqu'on s'écarte des routes ordinaires de la vie, ne purent ébranler sa résolution. Il avait lu les ouvrages de d'Anville, il avait connu leur auteur, il l'avait consulté sur une pré-

tendue découverte géographique, ingénieux moyen probablement employé pour arriver jusqu'à lui ; le jeune Barbié ne s'appartenait plus. Sa mère, alarmée, crut que ce M. d'Anville était une mauvaise connaissance ; son confesseur la rassura, et le Géographe même conspira avec cette tendre mère pour éloigner son fils des routes périlleuses de la science. Je n'oserais cependant assurer que d'Anville fût le meilleur prédicateur qu'on pût choisir pour opérer une telle conversion ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'y réussit pas.

Ce fut dans le cabinet de cet homme célèbre, où venaient aboutir tous les renseignemens nouveaux, et d'où partaient tous les conseils utiles que le jeune Barbié du Bocage vit, pour la première fois, M. de Choiseul à son retour de la Grèce, et que commencèrent, entre eux, ces échanges d'estime, de services et de reconnaissance qui les honorent également.

Le nom de l'auteur du *Voyage pittoresque de la Grèce* était alors dans toutes les bouches, et les récits de son pèlerinage littéraire remplaçaient, dans les cercles de Paris, la frivolité des conversations du temps.

L'héritier d'un nom illustre, s'arrachant aux grandeurs de Versailles, et aux charmes d'une société où la haute naissance se faisait encore un titre des succès de l'esprit, pour aller demander des souvenirs aux lieux où chantait Homère, où peignait Apelle, où tonnait Démosthènes, où les héros de Salamine et de Marathon avaient vécu, n'était pas, en effet, un spectacle ordinaire. Toutefois, le sentiment qui avait inspiré le jeune voyageur n'était pas nouveau. Jamais il n'y eut de prescription en France pour le noble enthousiasme de la gloire et des arts. Dès l'âge le plus tendre nous sommes entraînés vers la patrie de Périclès ; nous lui adressons nos premiers hommages, comme à notre aînée dans la civilisation. Nous demandons à ses ruines des modèles de goût, à ses tombeaux, des inspirations généreuses. Jamais les destinées de cette terre classique du génie ne nous furent étrangères, et nous avons

eu, dans tous les temps, des admirations pour ses jours d'héroïsme et de liberté, et des larmes pour ses jours de deuil et d'esclavage.

A peine M. de Choiseul eut-il revu la France, qu'il voulut faire partager à ses compatriotes les impressions qu'il avait éprouvées. Il appela tous les arts à concourir au beau monument qu'il allait élever. Il avait besoin, pour la Géographie ancienne des lieux qu'il venait de visiter, de Cartes et de Mémoires; ne pouvant les demander à d'Anville qui s'éteignait, il s'adressa à M. Barbié du Bocage, qui n'avait encore rien produit, mais dont le talent lui était déjà connu. Il le chargea de mettre en ordre les nombreux matériaux qu'il avait rapportés, de réunir tous les passages des anciens qui pouvaient s'appliquer aux ruines visitées, à la disposition du terrain et au placement d'un grand nombre de points contestés, enfin, de tracer le plan de plusieurs villes célèbres dont le temps avait à peine respecté les débris. Cette tâche était pénible. Le zèle de M. Barbié du Bocage en triompha, et les Topographies de Milet, d'Halicarnasse, de Mytilène et plusieurs notices, insérées dans le premier volume du Voyage pittoresque, obtinrent les suffrages des hommes qui aiment les travaux consciencieux. Ils frappèrent les regards de l'auteur d'Anacharsis, et l'empressement qu'il mit à choisir M. Barbié du Bocage, pour revoir toutes les citations de ce beau monument et en diriger la partie géographique, fut à-la-fois pour le jeune savant une honorable distinction et une bonne fortune.

Quitter le cabinet de M. de Choiseul pour celui de M. l'abbé Barthélemy, ce n'était pas sortir de la Grèce. C'était y vivre avec le plus érudit et le plus spirituel de ses historiens; c'était partager les travaux et l'intimité d'un homme du monde et d'un homme de lettres formé à l'école de la bonne compagnie d'Athènes et de Paris, d'un écrivain qui savait embellir les recherches profondes des couleurs mêmes de l'antiquité, et de toutes les grâces du style le plus élégant, le plus naturel, le plus pur et le plus français.

M. Barbié du Bocage sentait tout le bonheur de sa position,

Chaque jour voyait se resserrer les liens d'estime et de reconnaissance qui l'attachaient à M. l'abbé Barthélemy. Ce dernier lui fit obtenir une place au Cabinet des Médailles, et l'associa à sa renommée en lui confiant l'Atlas d'Anacharsis. C'était encore servir sa fortune et sa gloire.

Ce grand travail était aussi difficile qu'il était nouveau. On ne pouvait répéter les Cartes de l'ancienne Grèce, même celles de d'Anville. Un plan tout spécial éloignait toute idée de plagiat. D'Anville avait tracé la Grèce, province de l'empire Romain. Ce n'était pas la Grèce esclave qu'on demandait à M. Barbié du Bocage; c'était la Grèce libre, telle qu'elle était à l'époque de la bataille de Chéronée. Il fallait distinguer, pour les exclure, les lieux postérieurs à cette grande journée, il fallait inscrire encore ceux qui ne se rencontraient que dans les auteurs plus récents, mais dont l'existence primitive remonte cependant à des âges plus reculés. Telle était l'économie de la Carte générale; mais ce travail, loin de se reproduire sur une plus grande échelle dans les Cartes particulières, se compliquait alors de nouvelles difficultés. Celles-ci devaient être dressées pour l'année même dans laquelle le Scythe voyageur parcourait les différentes contrées de la Grèce. Par exemple, dans la Carte de la Phocide, on devrait désigner comme existantes, toutes les villes détruites après la guerre sacrée, et dans la Carte de l'Arcadie, on était obligé d'indiquer comme détruites toutes les cités dont les habitans allèrent peupler Megalopolis. Avec un tel plan et de telles entraves, les recherches se renouvelaient à chaque instant, et le Géographe, soumis à de telles conditions, était obligé de connaître le sol de la Grèce de tous les âges, et ses révolutions historiques de toutes les époques.

Ce travail difficile fut exécuté avec l'exactitude la plus rigoureuse; satisfait complètement M. l'abbé Barthélemy: c'était une garantie des suffrages du public éclairé. L'Europe savante l'a placé au rang des productions remarquables du siècle dernier, et la regardé comme une heureuse application de l'érudition classique à l'ancienne géographie.

Il fallait que les récits d'Anacharsis, les événemens qu'il raconte, les chef-d'œuvres des arts qu'il décrit, le peuple dont il parle et le langage qu'il emploie eussent des charmes bien puissans pour captiver toutes les attentions, au moment où il parut, et triompher des préoccupations de la politique. Heureux de n'avoir point à retracer les erreurs de 1789 et les crimes de 1793, je ne m'arrêterai pas sur cette période de douloureuse mémoire. Dans la tourmente révolutionnaire, MM. Barthélemy et Barbié du Bocage éprouvèrent le sort des hommes de bien. Jetés dans les prisons comme suspects, le premier n'y resta qu'un moment, comme si le crime eût craint de perdre sa popularité, en persécutant une telle vertu; le second ne dut sa délivrance qu'aux courageuses démarches de sa jeune épouse, Mademoiselle Delàhaye, fille de l'ancien premier graveur du Roi, qui venait d'unir son sort au sien.

Echappé à la mort, M. Barbié du Bocage ne se trouvait heureux qu'à demi. Il laissait des amis dans les fers, il réclama leur délivrance avec un zèle qui n'écoutait que les inspirations du cœur et qui dédaignait les conseils de la prudence. Rentré au sein de sa famille, il chercha à se consoler, par l'étude, du spectacle déchirant de la France d'alors; et depuis ce moment jusqu'à ses derniers jours, c'est-à-dire, pendant une laborieuse période de trente années, il ne cessa d'enrichir la science de travaux utiles. Il composa, pour plusieurs ouvrages, un grand nombre de Cartes, de Mémoires et d'Extraits, parmi lesquels nous remarquons la Carte et l'Analyse du cours de l'Araxe et du Cyrus, pour l'ouvrage de M. le baron de Sainte-Croix, relatif aux pays situés entre la Mer-Noire et la Mer-Caspienne; les plans de Tyr, d'Halicarnasse et de Thèbes de Béotie, pour l'examen critique des historiens d'Alexandre-le-Grand, et l'Histoire de ses expéditions d'après Arrien; la Carte générale des marches et de l'empire de ce conquérant, pour le même ouvrage de M. de Sainte-Croix; la Carte de l'Hellespont et de l'île de Lesbos, pour le Thucydide de M. Gail; une Carte de la partie septentrionale de l'Inde, pour

les Indiques d'Arrien; la Carte de l'île de Crète avec une Analyse, pour l'Histoire des anciens gouvernemens fédératifs et de la législation de la Crète; plusieurs Cartes pour l'expédition de Cyrus et la retraite des dix mille de Xénophon; une Espagne ancienne pour les Commentaires de César, publiés dans la Collection des Classiques latins; une carte de la Scythie, de l'Égypte et des pays intermédiaires, avec des notes, pour l'édition du Traité des airs, des eaux et des lieux d'Hippocrate, donnée par le Docteur Coray.

Bien que la géographie moderne ait beaucoup moins occupé M. Barbié du Bocage que la géographie des Grecs et des Romains, ses connaissances, dans cette partie de la science, étaient remarquables; une foule de notices et d'analyses insérées dans plusieurs recueils, et notamment dans le Magasin Encyclopédique et le Mémorial Topographique du Dépôt de la Guerre, prouvent la justesse de ses vues, la sagesse et la modération de sa critique.

Ce qui honore essentiellement son cœur, c'est sa vénération pour la mémoire de d'Anville. Il faut lire la Notice qu'il publia, en 1802, sur les ouvrages de ce grand géographe, pour se faire une idée vraie de la sincérité de son admiration. Avec quel respect il parle de ce maître! avec quelle crainte religieuse il note ses erreurs et ses omissions, et comme il s'empresse de les excuser, en les mettant sur le compte de l'insuffisance des matériaux alors recueillis! Les analyses de ses propres Cartes sont pleines de candeur et de bonne foi. Il n'oublie ni ses devanciers ni les secours qu'il en a reçus, ni les communications qui lui ont été faites. Il avoue ce qu'il a pris aux autres et signale le premier les imperfections qui peuvent se rencontrer dans son travail, comme s'il voulait aider la critique et lui épargner les frais de l'érudition. Il se plaît enfin à révéler la manière dont il met en œuvre les renseignemens à sa disposition et les moyens dont il se sert pour triompher des difficultés.

Cette franchise d'examen contribuait puissamment à la confiance qu'inspirait M. Barbié du Bocage.

toute espérance; il expira le 28 décembre 1825, au milieu d'une famille éplorée et dans les bras de la religion. Ses amis, qui n'avaient cessé d'entourer son lit de mort, ont fait entendre sur sa tombe l'expression de leur douleur, partagée par tous ceux qui attachent du prix à l'existence d'un homme de talent et d'un homme de bien.

En esquisant la vie de M. Barbié du Bocage, je n'ai rien dit encore de ses vertus, et cependant elles ne manquent pas à son éloge. Ce n'est qu'après sa mort que les secrets de sa charité ont été révélés. La reconnaissance n'a pas permis à un homme, jadis son ennemi, et tombé dans l'indigence, de taire le nom d'un bienfaiteur qui n'était plus là pour lui imposer silence. Ses enfans l'ont pleuré comme le père le plus tendre; celle qui avait uni son sort au sien, comme le meilleur des époux; ses élèves, comme un maître toujours obligeant et toujours équitable; ses amis, comme en ami fidèle dans ses attachemens; les savans avec lesquels il vivait, comme un savant sans jalousie, d'un commerce sûr, et d'un caractère plein d'aménité. Et nous, à qui M. Barbié du Bocage appartenait par la science même qui a fait sa renommée, nous qui étions à même d'apprécier chaque jour son zèle actif pour les progrès de la Géographie, et son dévouement sans bornes aux intérêts de la Société, nous venons, après tous les autres, rendre un hommage solennel à ses connaissances et à ses vertus; mais cet hommage a cela de particulier, qu'il est une honorable exception à nos usages, et qu'en l'accordant aujourd'hui à la mémoire de notre confrère, la Société a voulu faire connaître à quel point cette mémoire lui était chère.

**COMPTES des Recettes et Dépenses de la Société, présentés par
M. CHAPPELLIER, Trésorier.**

RECETTE.

Reliquat du compte de 1825...	3,690 f.	19 c.	}	16,652 f. 09 c.
Reçu pour Souscriptions.....	10,128	"		
<i>Idem</i> pour Diplômes.....	825	"		
<i>Idem</i> pour Dons spéciaux.....	390	"		
Intérêts des Fonds placés.....	920	"		
Vente du Recueil des Mémoires.	150	"		
<i>Id.</i> du Bulletin de la Société....	182	"		
Rentré en Caisse comme double emploi aux Dépenses de 1825..	366	90		

DÉPENSE.

Traitement arriéré de l'ancien Rédacteur.....	800	"	}	15,527 19
Frais de Rédaction du Bul- letin.....	1,500	"		
Traitement de l'Agent.....	1,200	"		
Droit de Recette à 2 1/2 p. %..	273	85		
Loyer du local de la Société...	650	"		
Service des Salles.....	50	"		
Chauffage.....	168	65		
Eclairage.....	183	80		
Bibliothèque, <i>Frais de reliure</i> , etc.	240	"		
Montant des prix décernés....	5,100	"		
Impression du Recueil des Mé- moires.....	823	87		
Impression du Bulletin.....	3,496	50		
Frais d'abonnement pour 1825.	150	85		
Impressions diverses.....	137	75		
Port du Bulletin, fournitures de bureau et dépenses diverses..	751	90		

En Caisse le 1 ^{er} décembre 1826.....	1,124	92
Plus, Reconnaissances sur le Mont-de-Piété, représentant un capital de.....	23,000	"

Total de l'actif.... 24,124 f. 92 c.

Certifié par moi, Trésorier de la Société.

Signé CHAPPELLIER.

Vu et arrêté par nous, Président et Membres soussignés de la Commission centrale, tant en recettes que dépenses, qui se trouvent justes et exactes.

Paris, 17 novembre 1826.

Signé, J.-B. EYBIES, Président.

GIRARD, JOMARD.

COMMUNICATION faite par M. JOMARD à l'Assemblée Générale de la Société de Géographie, du 1^{er} décembre 1826.

Les pays situés entre le Darfour et le lac central de l'Afrique ou le lac Tchâd, sont totalement inconnus. Cette contrée qui renferme le nœud des principales difficultés que présente la Géographie de l'Afrique Centrale, doit partager, avec la région de Tombouctou, la curiosité et les recherches des voyageurs et des géographes.

Pour accélérer le moment où ces pays cesseront d'être étrangers à la science, un anonyme offre une somme de 500 fr. pour former le noyau d'un prix d'encouragement à fonder en faveur du voyageur qui, le premier, aura pénétré sur les rives du Misselad en partant du Darfour, déterminé la source et l'embouchure de cette rivière, et décrit avec exactitude les montagnes situées dans cet intervalle.

Un prix égal sera offert à celui qui, en partant des rives du ~~Misselad~~ ou de la ville de Ouarò, capitale du Bargou, sera parvenu jusqu'au lac Tchâd, aura reconnu les rivières qui coulent dans cet espace, et aura procuré des lumières sur l'origine, le cours, l'importance, enfin, la direction générale de ces rivières, savoir : le Bahr-Koulla (ou le Goulla), le Bahr-Dago, le Bahr-el-Ghazal, les branches ou les affluens présumés du Schary.

On appelle particulièrement l'attention des observateurs : 1^o sur le lit d'une rivière qu'on dit être à sec, vers la côte orientale du

lac Tchâd , entre Tangalia et Mabah ; 2° sur le lac Fitté. Ils rechercheront quelle est la direction et la pente des eaux dans tout cet espace , et ils donneront au moins des idées générales sur le relief du pays , sur la nature et l'élévation relative des montagnes.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Je viens encore entretenir la Société de Géographie de la *Collection des Voyages et Découvertes des Espagnols* , et j'ose espérer que mes collègues accueilleront avec indulgence les nouveaux développemens dans lesquels je vais entrer , et l'hommage que je crois devoir leur faire.

Le feu roi d'Espagne , Charles IV , conçut , il y a près de quarante ans , l'heureuse idée de faire rechercher , dans les différentes archives de la monarchie Espagnole , tous les documens que ces riches dépôts pouvaient renfermer sur la découverte et l'histoire de l'Amérique , et sur les navigations des Espagnols.

Sa Majesté Catholique confia l'exécution de ses ordres à M. de Navarrete , officier de marine distingué par son zèle , son activité et son instruction , aujourd'hui Directeur du dépôt hydrographique de Madrid , membre des diverses Académies d'Espagne et de la Société de Géographie , et connu par plusieurs ouvrages qui lui ont mérité l'estime des savans.

Pendant plus de trente années , M. de Navarrete et les collaborateurs qu'il s'était adjoints , ont compulsé et comparé entre eux tous les manuscrits qui se trouvaient dans les dépôts publics de Simancas , de Séville , de Madrid , etc. ; dans les archives particulières des couvens ; dans celles du duc de Veraguas , l'un des descendans de Christophe Colomb , du duc de l'Infantado , et ailleurs ; et ils y ont fait des découvertes précieuses pour la science.

Le roi Ferdinand VII , pour prouver la haute importance qu'il

attache aux travaux dont M. de Navarrete avait été chargé par son auguste prédécesseur, a ordonné la publication, à l'imprimerie royale et aux frais de l'Etat, des manuscrits trouvés par ce savant et qu'il a réunis et classés.

M. de Navarrete a déjà fait hommage à la Société des deux premiers volumes de cet ouvrage qui porte le titre de *Collection des Voyages et Découvertes que les Espagnols ont faits par mer, depuis la fin du quinzième siècle, avec divers Documens inédits sur l'Histoire de la Marine Espagnole et des Etablissemens Espagnols en Amérique.*

Je me bornerai donc à dire qu'ils renferment une savante introduction de l'éditeur, les quatre voyages de Christophe Colomb, plusieurs lettres inédites écrites par ce grand navigateur ou qui lui ont été adressées par des personnages célèbres, et d'autres documens également inédits.

On sait que les autres volumes, qui ne tarderont pas à paraître, contiendront : 1^o les Relations inédites des Navigateurs Espagnols contemporains de Colomb ou qui sont venus après lui, et parmi lesquels nous citerons *Améric Vespuce, Ojeda, Grijalva, Pinson, Magellan, El Cano, Sayavedra, Villabolo, Mendana, Sarmiento, Quiros, Lopez de Legaspi, Viscayno*; 2^o la Correspondance inédite de Cortez, de Pizarre, de Nuñez de Balboa, etc. Tous les volumes de cette collection seront accompagnés de Cartes et de Notes explicatives de M. de Navarrete, et les Traducteurs y ajouteront, comme ils l'ont déjà fait pour les deux premiers, d'autres Notes rédigées par eux et par les savans qui veulent bien leur prêter le secours de leurs lumières. D'après les renseignemens que j'ai reçus, la Collection complète se composera d'environ dix à douze volumes en français.

J'ai eu l'honneur d'annoncer, dans le temps à la Société que M. de Verneuil, notre collègue, officier de l'Université de France, Membre de l'Académie Royale Espagnole, et appartenant comme moi à l'Académie Royale d'Histoire Espagnole, s'occupait de tra-

duire avec moi les deux premiers volumes de la *Collection des Voyages et Découvertes des Espagnols*; ce travail est terminé pour le premier volume et la traduction du second est avancée.

Notre Manuscrit s'imprime, et l'on s'occupe à graver les deux Cartes qui accompagnaient l'original espagnol, et celle de l'île d'Haïti (Saint-Domingue), partagée en provinces, d'après la division des Naturels, à l'époque de la découverte. Nous y joindrons en outre un portrait de Christophe Colomb copié sur un tableau qui existe à la Bibliothèque Royale de Madrid, un dessin représentant le monument que les habitans de Gênes ont élevé à leur illustre concitoyen, le *fac simile* de l'une de ses lettres autographes, avec des Notes des Traducteurs, et de MM. Abel-Remusat, Audiffret, Biot, baron Cuvier, baron de Humboldt, Jomard, de La Renaudière, Malte-Brun, de Rossel, Saint-Martin, Walckenaer, etc.

Je dois faire observer que M. de Verneuil et moi avons revu réciproquement la partie de la traduction que chacun de nous a faite, et que, pour être plus certains de la fidélité de notre version, nous avons soumis notre travail à M. de Navarrete, qui a bien voulu le revoir encore avec beaucoup de soin.

Nous osons nous flatter que la Société de Géographie, qui compte dans son sein les savans les plus distingués, les Géographes, les Navigateurs et les voyageurs les plus célèbres, voudra bien accepter la Dédicace d'un ouvrage qui fera époque dans l'histoire de la Géographie par les renseignemens importans et curieux qu'il lui fournira, et dont l'éditeur, les traducteurs et la plupart des savans qui leur ont fourni des Notes, sont Membres de la Société.

J'ai l'honneur de vous renouveler, Monsieur le Président, l'assurance de mon respectueux attachement,

A. D. DE LA ROQUETTE.

Lettre circulaire à MM. les Membres de la Société.

Paris, 31 décembre.

MESSIEURS,

La Société, réunie en assemblée générale, le 1^{er} décembre dernier, a fait à son réglemeut plusieurs additions, dont l'expérience avait fait sentir la nécessité, et qui sont de nature à assurer sa marche au-dedans, à étendre ses relations au-dehors (1). Je regarde comme un devoir d'appeler votre attention sur ces dispositions nouvelles, et de vous inviter à concourir à leur accomplissement.

L'une d'elles porte qu'il sera nommé *des correspondans étrangers* parmi les personnes qui s'occupent avec le plus de succès de travaux géographiques sur les divers points du globe. Plusieurs conditions sont prescrites pour cette nomination; vous pouvez, Messieurs, profiter de vos relations avec les savans et les géographes étrangers, pour les entretenir de cette mesure et contribuer à les intéresser au succès de notre association.

Pour donner aux Séances périodiques un intérêt croissant, la nouvelle Commission centrale, pénétrée des devoirs que lui impose le choix de la Société, et persuadée que le concours de toutes les lumières est indispensable pour assurer le succès de l'institution, vient d'adopter, dans sa séance extraordinaire, du 2 décembre, une autre mesure qui peut avoir d'utiles résultats.

Tous les Membres de la Société sont invités à lui communiquer ce qu'ils auront appris dans leurs excursions, de relatif aux progrès des découvertes et aux sciences géographiques en général;

(1) Voir, page 226.

ou bien ce qui sera venu à leur connaissance dans les sociétés savantes ou littéraires dont ils font partie.

Les Membres de la commission centrale sont invités plus spécialement, mais non exclusivement, à apporter aux réunions mensuelles, le tribut de leurs lumières et de leur zèle pour l'avancement des découvertes, et à communiquer ce qu'ils jugeront de plus important parmi leurs travaux géographiques et dans leur correspondance; il est à désirer que de telles communications soient fréquentes et variées, et au niveau de l'état actuel des connaissances.

Ce n'est qu'en réunissant nos efforts en commun, en les dirigeant tous à-la-fois vers le perfectionnement de la science qui nous est chère, que nous pouvons espérer de faire arriver à son but l'institution que nous avons fondée, et dont l'utilité commence à être généralement sentie.

Le Président de la Commission centrale.

JOMARD.

NÉCROLOGIE.

La Société de Géographie a perdu celui de ses Membres que l'Europe savante a proclamé depuis long-temps le premier des géographes modernes. M. Malte-Brun n'est plus; il a été subitement enlevé à la science et à ses amis, le 14 décembre à 7 heures du soir. Deux heures avant de rendre le dernier soupir, il traçait encore, pour le Journal des Débats, un article destiné à faire connaître au monde savant le grand travail de M. Balbi. La mort l'a frappé au milieu des sollicitudes de la science et de l'amitié. La nouvelle de cette perte déplorable a déjà retenti dans l'Europe éclairée; dans cette Allemagne surtout où il avait le bonheur de trouver des amis dans ses rivaux; il n'est pas besoin d'ajouter

qu'elle y excite des regrets universels. Ceux de la Société de Géographie se sont manifestés par un mouvement d'intérêt digne d'elle, et qui ne peut qu'accroître la haute considération dont elle jouit.

M. Malte-Brun a péri victime de son ardeur pour l'étude et pour la science; il voulait mettre la dernière main à son admirable Précis de la Géographie universelle, dont le 6^e volume venait de paraître, et mener de front une foule d'autres travaux dont il s'était chargé. Cependant ses forces s'épuisaient. Un repos absolu pouvait seul les rétablir; lui-même le sentait, et cependant, comme si une main fatale le poussait vers la mort, il se créait des occupations nouvelles et négligeait les conseils de la prudence et de l'amitié.

Ses obsèques religieuses ont eu lieu dans le Temple de la rue des Billettes. Son éloge funèbre a été prononcé par le vénérable M. Boissard, ministre de la confession d'Augsbourg. Ce discours simple, noble et touchant, a fait une vive impression sur le nombreux auditoire, composé de savans, d'hommes de lettres, de libraires et de collaborateurs de M. Malte-Brun.

Sa dépouille mortelle a été portée au cimetière de l'ouest. Là, M. Eyriès prenant la parole a prononcé le discours suivant :

MESSIEURS ,

« Malgré les alarmes que le dépérissement de la santé de
 » M. Malte-Brun inspirait depuis quelque temps à ses amis, nous
 » étions loin de croire qu'il nous serait si tôt ravi. La mort nous
 » l'a enlevé dans un âge qui devait laisser espérer de le voir vivre
 » encore long-temps; il a passé rapidement sur la terre; mais son
 » nom tiendra un rang distingué parmi ceux des grands géo-
 » graphes.

» A une connaissance profonde et raisonnée des langues an-
 » ciennes, M. Malte-Brun joignait celle de la plupart des idiômes
 » de l'Europe moderne. Sa mémoire était enrichie d'une immense

» quantité de faits que son jugement exquis classait avec méthode;
 » il possédait une sagacité rare pour découvrir les matériaux qu'il
 » savait classer avec habileté; il était doué d'un esprit vif et
 » pénétrant. Il suffit de lire ses ouvrages pour se convaincre que
 » le Ciel, prodigue envers lui, l'avait comblé des dons nécessaires
 » pour en faire un homme d'un mérite éminent dans la science
 » qui était l'objet de ses affections et de ses études.

» Rappeler les ouvrages de M. Malte-Brun, c'est rappeler
 » autant de succès brillans. Les Français et les Étrangers ont
 » rendu, de concert, une justice éclatante et méritée à son Précis
 » de Géographie, qui atteste le savoir prodigieux et varié de son
 » auteur. Nous autres Français, nous n'avons pu voir sans
 » étonnement qu'un étranger écrivît dans notre langue avec
 » autant de correction, de pureté et d'élégance.

» Les progrès de la Géographie occupaient sans cesse M. Malte-
 » Brun; il désirait que rien de ce qui intéresse cette science ne
 » demeurât caché ou ne fût perdu; les Annales des Voyages
 » parurent. M. Malte-Brun venait d'entreprendre des ouvrages
 » nouveaux; ils restent imparfaits.

» Ce n'était pas seulement par ses écrits que M. Malte-Brun
 » répandait les lumières; accessible, obligeant, prévenant, il
 » communiquait volontiers les trésors de sa vaste érudition. On
 » peut dire qu'il se livrait à l'étude autant pour les autres que
 » pour lui-même; mais ce zèle ardent qu'il portait au travail l'a
 » dévoré. Son nom a grossi la liste, déjà trop nombreuse, des
 » hommes morts victimes de leur amour pour la science.

» Sa carrière a été trop courte pour sa famille et pour ses amis;
 » l'affection qu'ils ressentent n'est soulagée que par l'idée que
 » son nom est impérissable. »

S'approchant alors de la tombe encore ouverte, M. de Lare-
 naudière a payé à son ancien ami le tribut de ses regrets. Voici le
 peu de mots que ses larmes lui ont permis de prononcer :

« MESSIEURS ,

» Pardonnez au désordre de mes idées et de mes expressions ,
 » je parle devant le cercueil de mon meilleur ami.

» M. Malte-Brun , que l'Europe savante a depuis long-temps
 » proclamé le premier de ses géographes , est tombé sous les coups
 » de la mort au milieu de sa carrière , dans toute la maturité de son
 » talent ; il a été enlevé subitement à sa famille dont il était l'unique
 » appui , à la France qui lui doit une nouvelle illustration littéraire ,
 » à la Société de Géographie dont il fut un des fondateurs et à la-
 » quelle il traça les seules routes à suivre pour obtenir des succès
 » durables.

» Sa vie a été courte , mais quelle vie active et laborieuse ! quelle
 » réunion de connaissances variées et profondes ! Dès son début , il
 » comprit les nouvelles destinées de la Géographie ; jeune alors ,
 » étranger , sans fortune , sans appui , sans protecteurs , il osa
 » faire pour elle ce que Buffon avait fait pour l'histoire de la na-
 » ture ; il créa la science sur de nouvelles bases , sur des bases phi-
 » losophiques et littéraires ; il en recula les limites et dessina à
 » grands traits le tableau de la terre , mais de la terre animée , vi-
 » vante , parée de toutes ses merveilles et riche de ses souvenirs
 » historiques.

» Son Précis de la Géographie , quels que soient les outrages du
 » temps et les progrès de la science , restera comme un des beaux
 » monuments littéraires de notre époque.

» A la force de la pensée , à l'étendue des aperçus , à la généra-
 » lité des vues , M. Malte-Brun unissait cette imagination brû-
 » lante , ce coloris du style , cette expression facile et ces formes
 » pittoresques et variées qui font le grand écrivain ; il avait adopté
 » notre langue comme l'unique instrument de sa pensée ; il la pos-
 » sédait à fond ; il en connaissait tous les mystères et toutes les
 » finesses.

» Son érudition était vaste et profonde ; origine et migrations

» des peuples, langues et littératures des nations, antiquités, branches diverses de l'histoire naturelle, cet homme étonnant possédait tout; sa tête était un immense répertoire dont il prodiguait les trésors à ses amis et à ses ennemis même, avec une obligeance sans bornes; il se plaisait à les enrichir du fruit de ses veilles, à les parer de ses propres connaissances.

» Il avait toutes les vertus des âmes élevées; il fut fidèle aux plus nobles disgrâces, au malheur, à l'amitié, à la reconnaissance, et demeura constamment étranger aux mouvemens de l'intrigue et aux combinaisons de l'ambition.

» Les intérêts de la science étaient seuls présens à la pensée de M. Malte-Brun, et il sacrifiait à la gloire des lettres tous les calculs de l'intérêt et jusqu'aux prévoyances même de l'avenir.

» Ses enfans restent isolés; ils n'ont d'autre héritage que le nom de leur père: ce nom a retenti dans toute l'Europe éclairée; celui qui le portait recevait les hommages des étrangers les plus illustres; il était à-la-fois l'orgueil du Danemark et de la France: ce nom serait-il sans puissance sur l'avenir de ses enfans?

» Homme excellent, si dans le séjour que tu habites, une voix qui te fut chère peut encore arriver jusqu'à toi, qu'elle y parvienne en t'apportant des paroles de consolation; qu'elle te tranquillise sur le sort de ta malheureuse famille. Tu ne lui laisses que ta renommée, tes amis et tes collègues sauront faire valoir un tel héritage auprès du descendant de Louis XIV, et ta gloire la protégera contre les horreurs et les périls de l'indigence. »

Celui qui rappelle ici la mort et les funérailles de l'illustre Membre que la Société de Géographie a perdu, ne bornera pas l'expression de sa douleur profonde à ces lignes aussi rapides qu'incomplètes; une telle renommée demande un autre hommage. C'est en retraçant l'influence des ouvrages de M. Malte-Brun sur les progrès de la Géographie, qu'il croit pouvoir acquitter un jour la dette de la science et de l'amitié.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME SIXIÈME.

N^{os} 39 à 44.

MÉMOIRES, EXTRAITS, ANALYSES.

	Pages.
Tableau moral des peuples de Madagascar et, en particulier, du roi Radam, par M. Thomas, ancien Commissaire de marine.	I
Mémoire pour servir à la Description géographique de la Perse, par M. Monteith, Ingénieur-Géographe au service de la Compagnie des Indes de la Grande-Bretagne.	35
Essai sur la géographie botanique, par Schow.	127

REVUE.

Histoire de la Sardaigne, par M. Mimaut, ancien Consul de France en Sardaigne.—Voyage en Sardaigne, de 1819 à 1825, par M. le chevalier A. de la Marmora.	15
Journal of a third Voyage, etc.; Journal d'un troisième Voyage à la découverte d'un passage par le nord-ouest de l'Atlantique à l'Océan Pacifique, etc., sous les ordres du capitaine Parry.	43
Travels in Chile and la Plata, etc.; Voyage au Chili et à la	

Plata, etc., par John Miers.	61
A Voyage towards the south pôle, etc.; Voyage au pôle antarctique, exécuté dans les années 1822 à 1824, etc.; une relâche à la Terre de Feu, etc., par J. Weddel. . .	143
Nouvelle excursion au volcan de Kirauea, île d'Oahu, une des îles Sandwich, par lord Byron, capitaine de la frégate anglaise <i>la Blonde</i>	154
Coup-d'œil sur les provinces d'Ava cédées aux Anglais par le dernier traité de paix.	180

MÉLANGES.

Voyage de Mir-Izzut-Oullah, dans l'Asie centrale.	20
Dernier Voyage de M. Moorcroft.	74
Notice géographique sur la Nouvelle-Galles méridionale. . .	93
Sketches of Portuguese life, etc.; Esquisse des mœurs et usages des Portugais.	100
Rapports et différences entre la doctrine des Boudhistes et celle des Brames.	109
Plaine de Jéricho.	111
Méthode lancastérienne en usage au Tibet.	112
Note sur le Caire.	<i>ibid.</i>
Nouvelles géographiques.	<i>ibid.</i>
Mines du gouvernement d'Astracan.	163
De la neige rouge des régions arctiques, d'après le Mémoire de M. le professeur Agardh, de Lund.	209
Passage du nord-ouest.	219

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

Procès-verbaux des séances.	28, 114, 165, 220
Assemblée générale de la Société du 1 ^{er} décembre 1826. . .	224
Listes des nouveaux Membres admis dans	

la Société.	30, 118, 166, 230
Listes des ouvrages offerts à la Société.	<i>ibid.</i> , <i>ibid.</i> , 167, <i>ibid.</i>

DOCUMENTS ET COMMUNICATIONS.

Lettre de M. le comte de Chabrol, Ministre de la Marine et des Colonies.	31
Lettre de M. Vallot, secrétaire de l'Académie des Sciences de Dijon.	33
Lettre de M. de Marcescheau à M. le Président de la Commission Centrale.	120
Observations de M. J. sur cette lettre.	123
Extrait du Rapport de M. Cadet de Metz sur le projet de correspondance à établir pour l'avancement de la météorologie, par M. Morin.	124
Extrait d'une lettre de M. Prosper Gérardin, secrétaire-interprète au Sénégal, à M. Jomard.	<i>ibid.</i>
Lettre de M. Brué à M. le Directeur du Bulletin.	125
Lettre de M. J. Mease, de Philadelphie.	168
Lettre de M. Kœnig à M. Jomard.	169
Remarques sur cette lettre.	174
Lettre de M. Bezout à M. le Président.	176
Rapport de M. Alexandre Barbié du Bocage sur l'ouvrage intitulé : Geography ancient and modern, etc., by W. C. Woodbridge and by E. Willard.	178
Discours d'ouverture prononcé à l'Assemblée générale du 1 ^{er} décembre 1826, par M. Becqucy, Président de la Société.	232
Notice annuelle des travaux de la Société, par M. de Larenaudière, Secrétaire-Général de la Commission Centrale.	235
Éloge de M. Barbié du Bocage, par M. de Larenaudière.	251
Comptes des recettes et dépenses de la Société, présentés par M. Chapellier, Trésorier.	261

Communication faite à l'Assemblée générale par M. Jomard.	262
Lettre de M. Dezoz de la Roquette à M. le Président.	263
Lettre circulaire adressée à MM. les Membres de la Société, par M. Jomard, Président de la Commission Centrale.	266

NÉCROLOGIE.

Mort de M. Malte - Brun. — Discours prononcés sur sa tombe.	267
--	-----

FIN DE LA TABLE ET DU VOLUME.



